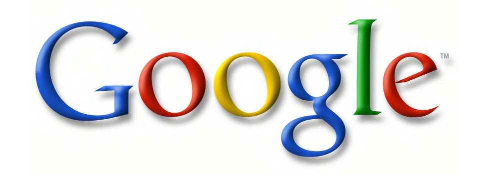
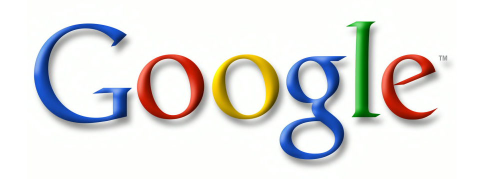
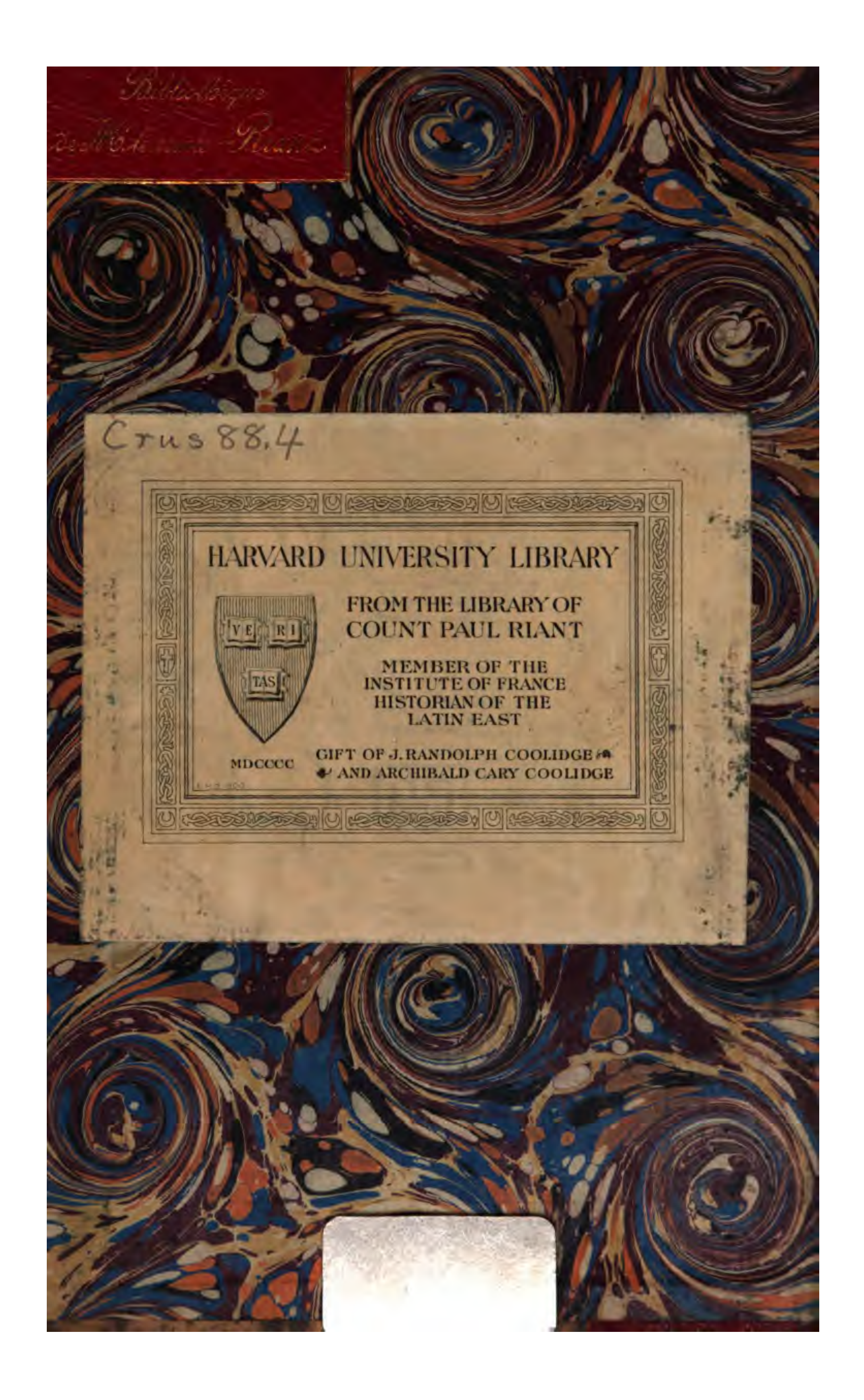
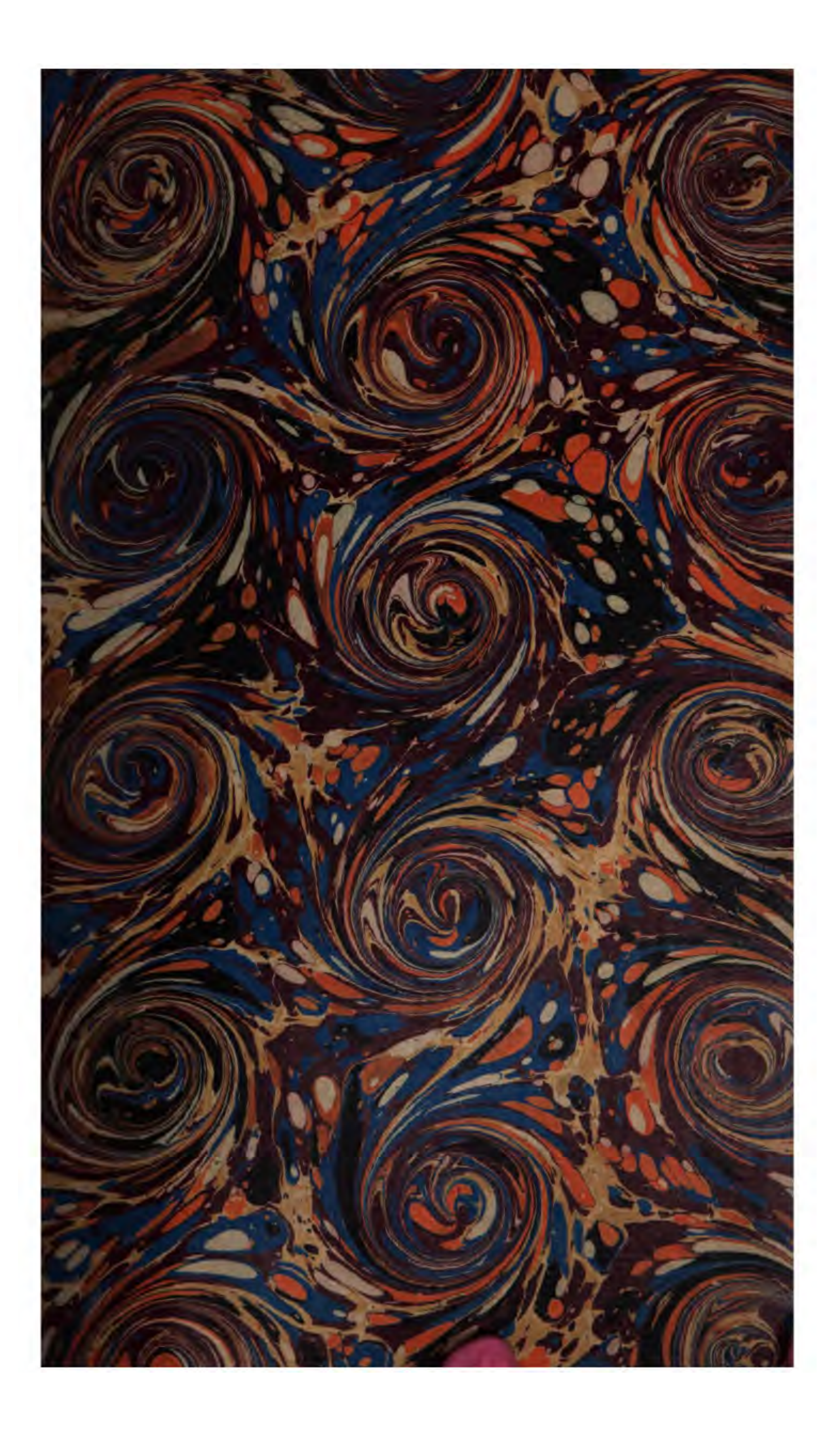
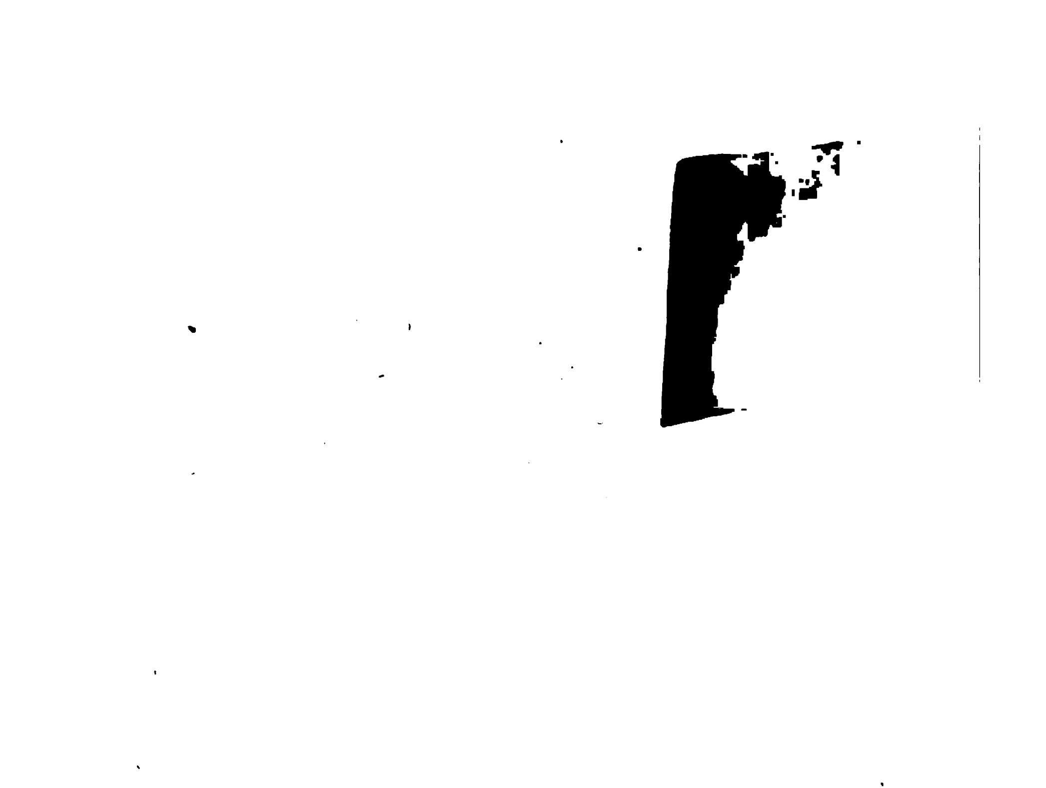

Google






Bibliothèque de M. le comte Riant
Crus 88.4
HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE







LA

BYZANCIADE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

LA

BYZANCIADE,

POËME,

PAR L'AUTEUR DES *TROIS AGES.*

Jean Baptiste Gaspard Roux de Rochelle.



A PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,
LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

1822.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

La fondation de l'Empire latin est un des plus mémorables évènements du moyen âge. Les guerriers d'Occident venaient de rétablir dans Byzance le jeune Alexis Comnène; mais un usurpateur ôte à ce monarque la couronne et la vie : les Latins, qui l'avaient protégé, s'arment pour venger sa mort; ils font la conquête de son héritage et placent un Français sur le trône.

La religion avait commencé cette quatrième croisade; la politique vint en changer la direction; elle fit servir aux progrès du commerce et de la puissance des Occidentaux cette grande entreprise, et offrit aux Latins l'occasion de réparer les pertes qu'ils avaient faites en Orient. Leurs possessions y étaient alors réduites à quelques ports de Syrie. On ne voyait plus, comme au temps de l'ermite Pierre, l'Europe entière arborer la croix et se précipiter sur l'Asie : un siècle de guerres, terminées par de sanglans désastres, avait ralenti cette

pieuse ardeur; et les exploits de Philippe-Auguste et de Richard illustrèrent leurs armes dans la Palestine sans y rétablir la domination des Francs. Le petit nombre de troupes que ces monarques y laissèrent ne pouvait soutenir le choc de tout un peuple : les Sarrasins avaient appris à résister à ces guerriers long-temps invincibles; ils étaient maîtres de la Syrie et de l'Égypte, et le royaume de Jérusalem n'était plus qu'un vain nom.

Cependant l'espérance de recouvrer les lieux-saints n'était pas éteinte : l'enthousiasme religieux qui avait animé les héros de la première croisade se réveilla par intervalles; et l'amour de la gloire, l'honneur de protéger les faibles, étaient les premières vertus des guerriers. Les désordres des temps mettaient souvent à l'épreuve leur courage et leur générosité: moins les lois avaient de force, plus l'innocence eut besoin de défenseurs. Ce siècle fut celui de la chevalerie : on s'attachait à tous les exercices propres à augmenter son éclat: les spectateurs de ses joutes furent souvent entraînés par son zèle, et la quatrième croisade prit naissance au milieu des tournois.

Thibaut, comte de Champagne, jeune guerrier de vingt-deux ans, dont les aïeux avaient combattu dans la Terre-Sainte, ayant fait publier un tournoi

à Escri-sur-Aisne, y prit solennellement la croix. Cet exemple eut d'illustres imitateurs : Baudouin, comte de Flandres, se hâta de le suivre : la croisade fut prêchée sur les rives de la Seine et de la Loire ; le même zèle éclata dans d'autres provinces, et les barons français tinrent, pour concerter leurs plans, deux assemblées successives, l'une à Soissons, l'autre à Compiègne. Ils convinrent entre eux que les Vénitiens seraient invités à seconder leur entreprise; et Villehardouin, maréchal de Champagne, partit avec quelques chevaliers pour aller solliciter leur secours.

Henri Dandolo, l'un des plus grands hommes du moyen âge, était alors Doge de Venise. Ce vieillard s'était illustré par la sagesse de son administration, par des victoires navales contre les Pisans, par l'accroissement du commerce et de la prospérité de sa patrie. Il accueillit les propositions des députés français, et jouit de l'hommage rendu à la puissance des Vénitiens par les plus vaillants hommes du royaume. Le grand conseil et le peuple de Venise s'engagèrent à équiper une flotte pour le passage de quatre mille cinq cents chevaliers, de vingt mille hommes de pied et de neuf mille écuyers. Ils voulurent même joindre leurs forces à cette expédition, et promirent cinquante galères

qui seraient montées par leurs soldats. Ces vaisseaux devaient être prêts au mois de juin 1202 : l'expédition était destinée pour l'Égypte. La somme promise aux Vénitiens pour le fret de leurs navires fut de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent.

Mais le premier chef de cette entreprise ne devait pas en voir la gloire : le jeune comte de Champagne mourut au milieu de ses préparatifs; il fallut faire un nouveau choix, et l'on jeta les yeux sur Eudes, duc de Bourgogne, et sur Thibaut, comte de Bar. L'un et l'autre ayant refusé le commandement de l'armée, il fut offert à Boniface, marquis de Montferrat, qui devint le chef de cette expédition.

La maison de Montferrat avait eu d'illustres guerriers. Guillaume, père de Boniface, s'était conduit vaillamment dans la malheureuse journée de Tibériade, où il avait été fait prisonnier. Conrad, son frère, avait acquis par son courage le marquisat de Tyr, et par ses alliances le titre de roi de Jérusalem. Les guerres d'Italie et de Sicile lui donnèrent à lui-même l'occasion de se signaler : sa prudence égalait sa bravoure; et ce fut par ses conseils et sa médiation que les Génois et les Pisans conclurent la paix.

Boniface, avant de partir pour l'Orient, vint en

France, où Philippe-Auguste l'accueillit avec amitié: il prit la croix dans une assemblée tenue à Soissons, et parut au chapitre de Cîteaux, où un grand nombre de Bourguignons se croisèrent comme lui.

Venise était le lieu où les troupes devaient se réunir : la plupart s'y rendirent par le Mont-Jou, le Mont-Cenis et la Lombardie; d'autres allèrent servir en Calabre la maison de Tancrède : une flotte partit des ports de Flandre et se dirigea vers la Terre-Sainte : Marseille équipa plusieurs navires pour la même destination; enfin il n'arriva à Venise que la moitié des hommes qui avaient pris les armes.

Cette réduction de nombre ne permit pas aux barons d'acquitter entièrement leur dette envers les Vénitiens. Après avoir épuisé leurs ressources, ils devaient encore trente-quatre mille marcs d'argent sur les sommes qu'ils avaient promises; mais Dandolo leur accorda des délais, s'ils consentaient à se joindre à lui pour faire rentrer dans l'obéissance la ville de Zara, qui s'était soulevée contre les Vénitiens. Cette condition fut acceptée; Dandolo prit la croix; et la généreuse résolution de ce vieillard, privé de la vue et parvenu à sa quatre-vingt-cinquième année, excita l'attendrissement et l'admiration.

La flotte vénitienne arriva le 9 novembre 1202 devant le port de Zara : la place fut attaquée ; elle se rendit après six jours de siége, et l'on résolut d'y passer l'hiver, pour reprendre la mer au printemps. Dans un siècle où la navigation moins perfectionnée était aussi plus timide, on n'entreprenait que deux fois par année les voyages d'Orient : la première traversée avait lieu au mois de mars, la seconde au mois de mai ; et les projets de l'arrière-saison se remettaient au printemps de l'année suivante.

Ce fut pendant son séjour à Zara que l'armée latine prit la résolution de porter la guerre sous les murs de Constantinople. L'empereur grec Isaac avait été détrôné depuis huit ans par son frère, qui l'avait privé de la vue et le retenait prisonnier : son fils Alexis s'était échappé des mains de ses ennemis, et lui cherchait des libérateurs en Allemagne et en Italie. Les guerriers latins furent touchés de ses malheurs : on regarda comme une pieuse entreprise le projet de venger l'infortune, de relever un trône, de punir les oppresseurs, et l'on termina la négociation déja commencée à Venise entre les Latins et les envoyés de ce prince. Alexis promettait, s'il était rétabli sur le trône, de s'unir à l'Église romaine, de remettre aux Latins

deux cent mille marcs d'argent et des vivres pour leur armée, de les accompagner ensuite en Égypte, ou d'y envoyer avec eux dix mille hommes qu'il solderait pendant un an, d'entretenir enfin, durant toute sa vie, un corps de cinq cents hommes, pour la garde des conquêtes d'outre-mer.

Quelques divisions avaient éclaté dans l'armée pendant son séjour à Zara; elles se renouvelèrent à Corfou, et furent difficilement apaisées. Les mécontents voulaient qu'on partît immédiatement pour la Syrie ou l'Égypte, et que, sous aucun prétexte, on n'attaquât une nation chrétienne: plusieurs d'entre eux se séparèrent même de l'armée. Enfin la flotte mit à la voile, et après vingt-cinq jours de navigation, elle parut, le 25 juin 1203, devant le port de Constantinople, et aborda à Calcédoine, où les troupes débarquèrent.

Les jours suivants, les Latins s'établirent à Scutari et sur la côte asiatique du Bosphore: l'armée des Grecs occupait le rivage d'Europe; mais elle n'opposa, au passage du détroit, qu'une faible résistance.

Dès ce moment Baudouin paraît avec éclat à la tête des braves de l'armée: il avait reçu le commandement de l'avant-garde; et après avoir franchi le Bosphore, il poursuit les Grecs jusque dans

Galata. La flotte vient mouiller dans le port, dont les Latins avaient rompu la chaîne : Constantinople se déploie devant eux, et l'on concerte les moyens de l'attaquer.

Le résultat de ce premier siége, dont Villehardouin et Nicétas ont rapporté les principaux faits, fut le rétablissement d'Isaac et le couronnement d'Alexis, qui, associé d'abord au pouvoir de son père, gouverna bientôt sans lui. Les Latins étaient triomphants; mais il ne s'établit entre eux et les Grecs aucune confiance; de sourdes inimitiés succédèrent à la paix; et pour écarter tout sujet de dissension entre les deux peuples, Alexis détermina les Latins à se retirer de l'autre côté du port, dans le quartier du Sténon, voisin de Galata. Ce fut là que l'armée victorieuse dressa ses pavillons : Ainsi, bientôt après la prise de Byzance, les Latins se retrouvèrent hors de ses murs. Cette circonstance explique la nécessité où ils furent de recommencer le siége de la place lorsque la guerre vint à se renouveler.

Alexis était inquiet pour sa sûreté : ses peuples se plaignaient vivement des charges qui leur étaient imposées : on était humilié de l'ascendant des Latins; et l'empereur, qui recourait à leur appui contre des sujets mécontents, en augmentait en-

core le nombre. Sa position devint plus difficile de jour en jour; et les Grecs se lassèrent enfin d'un monarque qui les chargeait de subsides, et renonçait à les défendre. Des séditieux s'élevèrent contre lui : un homme obscur, Nicolas Cannabe, fut tiré de la foule et placé tumultuairement sur le trône. Alexis voulut se concerter avec les Latins, pour détruire ce compétiteur; mais Murzufle, investi de la faveur populaire, et déja signalé par des actes de courage, se hâta de prévenir l'arrivée des secours qu'attendait l'empereur : il pénétra, pendant la nuit, dans son palais, feignit de vouloir sauver ses jours que menaçaient les révoltés, et l'entraîna dans un cachot où il le fit périr. Le père de ce jeune prince, Isaac, accablé de douleur, d'inquiétudes, d'infirmités, venait lui-même de descendre au tombeau. Murzufle fut proclamé souverain par le parti qu'il avait soulevé contre ses maîtres; et son usurpation fit éclater entre lui et les Latins la guerre et les évènements qui sont le sujet de cet ouvrage.

Lorsque Isaac et son fils périrent et furent violemment remplacés par Murzufle, l'autorité des empereurs grecs était depuis long-temps ébranlée. La révolte qui les avait quelquefois portés sur le trône, encourageait d'autres factieux à les imiter,

et leur montrait le prix auquel pouvait prétendre l'audace.

Euphrosine leur en avait donné l'exemple : elle était l'épouse de cet ambitieux qui avait détrôné Isaac, son frère; elle-même avait affermi son usurpation. Jeune, belle, artificieuse, elle avait eu tous les moyens de séduire; mais sa vie fut mêlée de faveurs et de disgraces : on l'avait vue exilée par l'empereur, rappelée ensuite à sa cour, et le dominant sans lui plaire, s'abandonnant à la superstition, consultant les devins, faisant servir la ruse à ses projets, et donnant, quand il était nécessaire, des exemples d'intrépidité.

Cette impératrice avait marié ses trois filles Irène, Anne, Eudoxie, l'une à Paléologue, l'autre à Lascaris, la troisième au prince de Servie; mais ce dernier mariage fut rompu : Eudoxie revint à Constantinople et s'unit au sort de Murzufle.

Tous les historiens ont loué le courage, les vertus, le caractère de Lascaris. Il se signala pendant les deux siéges de Constantinople, et combattit vaillamment pour son pays. Les vœux du peuple le proclamèrent empereur, après la fuite de Murzufle ; mais la ville était déja occupée par les Latins; on ne pouvait plus la défendre, et Lascaris alla fonder à Nicée un nouvel empire.

Le patriarche de Constantinople était Camatère. Il avait paru disposé à un rapprochement entre les Églises grecque et romaine; mais il ne voulait pas que les vainqueurs l'imposassent, et prévoyant que la conquête aurait ce résultat, il renonça au siége patriarcal et se retira dans la Thrace.

Nicétas avait été secrétaire ou logothète des derniers empereurs Isaac et Alexis : Murzufle le disgracia; mais il ne rechercha point la faveur des Latins, et il s'éloigna de sa patrie lorsqu'elle fut tombée en leur pouvoir.

Constantinople, encore célèbre par ses monuments et par son ancienne splendeur, n'était plus, lorsqu'elle fut attaquée, la capitale d'une puissante monarchie. L'empire d'Orient avait perdu la plus grande partie de l'Asie-Mineure, successivement envahie par les Turcs : ses frontières d'Europe avaient été resserrées par les Valaques et les Bulgares, dont on arrêtait difficilement les incursions; et de sanglantes guerres, qui devaient bientôt se rallumer entre ces peuples et les Latins, avaient occupé les derniers règnes.

Le second siége de la capitale de l'Empire mit le comble à ses malheurs; et quand les Latins s'en emparèrent, trois incendies en avaient détruit les quartiers les plus florissants. Néanmoins ses débris

rappelaient encore sa grandeur : cette ville avait été le dernier asile des sciences et des arts : quelques-uns de ses monuments lui restèrent : d'autres furent portés en Italie par la conquête, et Venise s'enrichit des quatre chevaux de bronze qui décoraient l'entrée de l'hippodrome.

Pour mieux connaître tout ce qui appartient à cette époque, transportons-nous de la capitale des Grecs au milieu de l'armée des Latins, et cherchons quels étaient, au commencement du treizième siècle, les mœurs, le caractère, la situation des différents peuples qui prirent part à cette expédition.

La France, où cette croisade s'était formée, ressemblait alors à un vaste camp. Philippe-Auguste enlevait aux Anglais la Normandie, et affermissait dans ses domaines l'autorité royale; mais toutes les provinces n'étaient pas pacifiées : la lutte du monarque et des grands vassaux se remarquait également entre les fiefs et les arrière-fiefs, entre les seigneurs et les villes. Chaque province, et souvent chaque domaine, avait ses coutumes. Ce mélange d'intérêts, cette multitude de rivaux entraînaient de nombreux désordres dans toutes les parties du système féodal : les progrès de la raison publique rencontraient de vives résistances; et

quoiqu'on fût sorti des profondes ténèbres du dixième siècle, l'esprit humain, peu sûr de sa marche, prenait souvent de fausses routes, et se bornait à changer d'erreurs.

Mais s'il est des progrès que le génie ne peut faire que lentement, et en s'appuyant sur des connaissances antérieures, il en est d'autres où il s'élève de lui-même et par inspiration. L'éloquence, la hauteur des pensées et des sentiments se retrouvent dans tous les siècles et sont les élans de la nature même. C'était par cette puissance que les hommes doués d'une imagination vive et de passions fortes entraînaient la multitude; et sans doute ils exerçaient un puissant empire, dans un siècle où l'on déterminait les princes et les sujets à renoncer à leurs familles, à leur patrie, à tous les liens de la nature et de l'amitié, pour chercher au fond de l'Orient des périls où tant d'autres avaient succombé.

Ces grandes passions, cette éloquence, ce courage invincible, impriment aux hommes et aux évènements de cette époque un caractère héroïque, et offrent à l'épopée des personnages dignes d'elle. Ce n'est pas toujours le spectacle de nos arts et de nos progrès qui anime le poète et devient la source de son enthousiasme; il veut des images

nouvelles, des émotions profondes; et la peinture d'un siècle où l'on voit s'élever de grands caractères et se développer des passions franches et sans contrainte, peut nous ébranler plus fortement.

Tandis que les Français cherchaient la gloire militaire, suivaient les traces de leurs ancêtres et brûlaient de combattre dans des régions qui, depuis plus d'un siècle, étaient pleines de leur renommée, les Vénitiens, plus spécialement occupés de leur puissance maritime et des accroissements du commerce, s'attachaient au système qu'avaient déjà suivi, dans les autres croisades, les différentes républiques d'Italie. Leurs comptoirs étaient établis dans la plupart des ports de l'Orient; leur navigation y florissait; chaque guerre leur avait valu de nouveaux avantages; et Venise, plus puissante alors que ses rivales, pouvait, en prenant à cette entreprise une si grande part, prétendre à en recueillir les principaux fruits.

Les Vénitiens, en arrivant à Constantinople, y trouvèrent déja un grand nombre de familles italiennes. Les Comnènes les avaient accueillies à plusieurs époques : le commerce de Gênes se dirigeait depuis long-temps vers ces parages; et quoique ce peuple n'ait fondé que soixante ans après, ses colonies de la Chersonèse Taurique, il s'était

déja ouvert la navigation de la mer Noire, et avait formé sur ses rives occidentales des établissements. On en retouve encore la trace depuis la tour de Galata jusqu'à l'embouchure du Danube : le temps et la main des hommes n'y ont laissé que des débris; mais ils portent le nom des Génois. C'est à eux que l'on attribue toutes les grandes ruines des bouches du Bosphore, des îles Cyanées, et de tout ce littoral où s'élève encore une partie des anciens murs de Midia, de Sisépolis, de Varna. On leur fait honneur de tous les ouvrages qui ont un caractère de majesté; et si ces traditions, qui ont traversé plusieurs siècles, sont souvent inexactes, elles attestent du moins que les Génois eurent sur ces rivages d'importants établissements, et y laissèrent un durable souvenir de leur ancienne prospérité.

Les rivalités commerciales des grandes républiques d'Italie parurent suspendues pendant cette guerre. Les Pisans, les Génois, les Vénitiens inspiraient aux Grecs la même haine : un intérêt commun les réunit; et l'on ne vit plus dans Constantinople et dans Galata que deux peuples, d'un côté les Grecs, et de l'autre les Latins. Mais ces trèves entre les nations d'Italie étaient passagères : leurs animosités, leurs jalousies étaient trop invé-

térées pour ne pas faire prévoir des guerres et des calamités nouvelles.

La plupart des villes de cette contrée étaient alors déchirées par des factions: chaque pays avait les siennes, et l'on connut partout celles des Gibelins et des Guelfes. Souvent deux villes voisines prenaient les armes, dévastaient le territoire l'une de l'autre, et se haïssaient avec d'autant plus de violence qu'elles trouvaient plus aisément l'occasion de s'attaquer et de se nuire. Heureux même ces ennemis quand ils étaient séparés par des murailles! Que de fois les habitants de la même ville étaient divisés et irréconciliables! On se livrait, parents contre parents, à toutes les fureurs de la guerre civile : après de sanglants combats, le parti le plus faible était banni : il allait attendre, dans une cité voisine, l'occasion de surprendre le vainqueur et de se venger.

Ces désordres, cette anarchie, entraînaient la ruine des villes et des campagnes, et arrêtaient les progrès de l'industrie et de la culture. Les malheurs de l'Italie portaient un grand nombre d'hommes à s'expatrier : ils durent, à l'époque des croisades, contribuer à l'accroissement des colonies latines qui se formaient en Orient.

Vers le nord de l'Italie, quelques gouvernements

avaient une existence plus paisible. La Savoie mettait à profit les dissensions de ses voisins pour s'agrandir avec lenteur : le Montferrat était gouverné avec sagesse : Boniface était le protecteur des lettres : il accueillit dans ses états les troubadours, qui florissaient alors en Provence ; et Rambaud, l'un des plus célèbres, le suivit dans toutes ses expéditions militaires.

Les troubadours remplissaient au milieu des camps les fonctions des anciens bardes ; mais ils ne se bornaient pas à des hymnes guerriers : ils paraissaient au milieu des fêtes, animaient la gaîté des festins, chantaient dans les longues veillées les aventures romanesques, les enchantements, les brillants tournois, la puissance des passions, leur désordre, leurs faiblesses. Le caractère de la chevalerie se retrouvait dans leurs chants : Dieu, l'honneur et les dames étaient aussi leur devise ; ils peignaient l'esprit du siècle ; mais ils en avançaient les progrès, adoucissaient les mœurs des guerriers, et faisaient mieux apprécier les bienfaits de la civilisation.

Ne cherchez pas dans leurs premiers essais ce goût, ce choix de pensées, ce brillant éclat, qui n'appartiennent qu'à une littérature plus avancée ; mais avant de prononcer sur leurs défauts, exa-

minez les siècles où ils parurent, les obstacles qu'ils eurent à vaincre, les préjugés qui les environnèrent, et rendez graces à leurs efforts et à leurs succès. C'est par les vers que la littérature de tous les peuples a commencé : l'harmonie du chant prêtait quelque charme de plus aux pensées, aux sentiments que les poètes voulaient inspirer, et leurs louanges s'adressaient souvent à la vertu. Les peuples arrivés à cette époque d'adolescence ont une conscience publique qui semble retenir les écrivains : ils attachent la véritable gloire aux passions nobles et généreuses, et l'homme n'est jamais plus admiré que lorsqu'il se montre dans toute sa dignité. Plus tard on polira son esprit et l'on étendra ses lumières; on songe d'abord à émouvoir son cœur et à diriger ses penchants.

Ce règne des troubadours, qui forme le premier âge de la littérature moderne, peut offrir à la poésie de riches et brillantes images : il permet d'animer encore plus la valeur des guerriers, l'éclat des fêtes, le mouvement des passions. L'épopée lui doit une nouvelle vie. Mais pour donner à ces peintures plus de majesté, il faut leur associer celle des opinions religieuses du moyen âge.

Si la poésie doit s'emparer de tout ce qui peut inspirer aux hommes une haute idée de leur ori-

gine, leur rappeler la Providence, l'immortalité de l'ame et une autre vie, si les anciens poètes peuplèrent de dieux l'univers, nous sera-t-il refusé d'offrir aux respects des hommes la divinité qui est de tous les lieux et de tous les temps? Avons-nous perdu le droit de la rendre présente à nos actions, et de lui laisser son pouvoir sur la nature entière? L'homme en rapport avec la Divinité est encore plus grand : on ne peut le retenir isolé sur la terre : son origine, sa pensée, ses affections, sa faiblesse, tout le fait aspirer vers le ciel. Ne craignons donc pas de le rapprocher de son auteur: donnons à ses vertus de nouvelles espérances, à ses vices un nouveau frein, à ses infortunes un consolateur immortel.

Rappelons-nous néanmoins que l'homme religieux du treizième siècle ne ressemble point à celui des temps qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi. Les opinions des Arabes sur la féerie n'avaient pas encore envahi les pays chrétiens; mais, dans l'Orient surtout, on croyait aux prestiges de la magie, à ses évocations : la superstition y était plus aveugle : on espérait exercer quelque empire sur les esprits infernaux, et, par eux, sur les évènements humains; croyance qui semblait participer

à la fois de l'erreur des deux principes, et de la tradition des anges rebelles.

La poésie doit sans doute mettre en action ce génie superstitieux; mais en le faisant agir, il ne faut perdre de vue ni les temps que l'on rappelle, ni ceux pour lesquels on écrit. Cette obligation n'impose au génie aucune entrave; le plus souvent elle l'élève et le soutient : elle lui permet de faire entrevoir par intervalles et de prédire les progrès de la raison humaine : elle ôte à son ouvrage le caractère de la crédulité, et lui laisse toutefois l'empreinte du siècle où ses personnages ont vécu.

En peignant les hommes de cette époque avec leurs penchants et leurs opinions, en animant autour d'eux toute la nature, en élevant leurs regards vers le ciel, j'ai dû les rappeler encore vers leur ancienne patrie. Cet amour qui nous attache aux lieux de notre naissance et aux tombeaux de nos pères vit dans le cœur de tous les hommes. Les exilés, les voyageurs, ceux qui poursuivent au loin la fortune ou la gloire gardent l'espérance de se reposer un jour dans leur pays : c'est pour y être renommés qu'ils affrontent les périls; et quelle illustration ne devaient pas s'y promettre ceux qui, marchant sur les traces de Godefroi,

allaient, comme lui, fonder un nouvel empire? Tout l'Orient retentissait de la gloire de leurs ancêtres: les revers même n'avaient pas abattu leur constance, et ces guerriers s'étaient constamment signalés par les mêmes actes de courage.

Philippe-Auguste avait donné à l'esprit militaire de son peuple un nouvel essor; et l'art de la guerre fit, sous son règne, des progrès remarquables. Ce prince remit en usage la baliste et l'arbalète, qu'on avait long-temps abandonnées; il rétablit la manière d'attaquer les places, telle que l'avaient pratiquée les Romains. Les armes offensives de l'infanterie étaient l'épée, la javeline, la massue, la fronde, la hache d'armes. On réserva pour la cavalerie la pesante lance; et les hommes et les chevaux furent couverts de fer.

Les Grecs employaient alors dans les siéges une arme plus terrible. Le feu grégeois qu'ils lançaient sur les assiégeants, sur leurs vaisseaux, au milieu de leurs troupes, dévorait, sans qu'on pût l'éteindre, les corps auxquels il s'était attaché. Leurs ennemis en firent usage dans la suite, et le résultat fut balancé; mais à cette époque les Grecs avaient encore sur les Latins le triste avantage de leur découverte.

Quelquefois les batailles étaient précédées ou

interrompues par des combats singuliers. C'était surtout dans ces rencontres périlleuses que se développaient la force et le courage : ceux qui s'adressaient des défis étaient souvent connus par d'autres faits d'armes : ils combattaient sous les yeux des deux armées, et se regardaient comme chargés de l'honneur de leur parti. C'étaient de véritables joutes, où l'on avait à suivre les maximes de la chevalerie; et les vainqueurs acquéraient plus de gloire lorsqu'ils s'étaient montrés généreux envers leurs ennemis.

La peinture des mœurs dont je viens de tracer l'esquisse doit se retrouver dans le corps de cet ouvrage. Il fallait aussi transporter le lecteur sur le théâtre des évènements, peindre les rives du Bosphore, l'aspect des sept collines, leurs pentes majestueuses ornées d'habitations, d'arbres, de monuments, ces aqueducs qui vont y distribuer les eaux des montagnes, cette porte dorée où passèrent autrefois les triomphateurs, la tour de Léandre, celles d'Irène et de Galata, quelques débris du siècle de Théodose, et ce temple de Sainte-Sophie, où Constantin avait arboré la croix.

Ce grand spectacle de l'extrémité de l'Europe et des avenues de l'Asie est encore présent à ma mémoire. Puissé-je en avoir tracé fidèlement l'image,

en me replaçant toutefois à l'époque où les anciens monuments étaient plus nombreux et moins dégradés, où les colonnes triomphales subsistaient encore, où cet hippodrome, si long-temps témoin des courses des chars et des combats du cirque, offrait aux yeux la plupart de ses statues et de ses portiques, les bronzes de ses obélisques, et la triple tête de ce serpent d'airain qui avait autrefois soutenu le trépied des faux oracles.

Ondes inhospitalières du Pont-Euxin, rochers de ses rivages, temple souterrain de Midia, votre aspect est encore le même : je puis vous peindre sans tenir compte des vicissitudes du temps et de ses dégradations insensibles.

Cette longue durée n'appartient qu'aux ouvrages de la nature et à quelques monuments des hommes. Néanmoins toutes leurs productions sont périssables : les révolutions du globe l'ébranlent, changent la forme des lieux, déplacent les mers et les terres, font crouler nos cités et détruisent jusqu'à nos tombeaux. Les créations du génie peuvent seules échapper à ces grandes catastrophes et à l'action du temps. Les écrits d'Homère ont traversé près de trois mille ans sans vieillir : c'est l'antiquité de quelques pyramides ; mais ces derniers colosses sont mutilés, et la gloire d'Homère sur-

vivra aux monuments des Pharaons. Virgile doit avoir la même destinée : plus jeune de mille ans, il a pris sa place auprès de son rival ; et tous deux ont servi de guide au génie qui chanta la première croisade. Ainsi quelques grands hommes ont tracé une route immortelle : ils ont révélé à l'esprit humain sa puissance. Mais on les admire sans pouvoir les imiter : ils sont devenus l'objet d'un culte ; ils semblent appartenir à une autre nature ; et l'on dépose à leurs pieds en tremblant les ouvrages que firent naître leurs inspirations.

LA BYZANCIADE.

CHANT PREMIER.

Je chante ces guerriers dont la haute vaillance
Accrut dans l'Orient la gloire de la France ;
Lorsqu'un Ange envoyé pour guider leurs exploits,
Arbora devant eux l'étendard de la croix,
Et, soumettant Byzance aux lois de nos ancêtres,
A l'Empire des Grecs donna de nouveaux maîtres.

Arbitre des destins ! toi qui, du haut des cieux,
Ouvris à la valeur ces combats glorieux !
De l'immortalité source vive et féconde !
Dissipe devant moi l'obscurité profonde
De ces siècles nombreux l'un sur l'autre écoulés,
Où les fastes du temps roulent amoncelés ;
Et que les noms fameux des vainqueurs du Bosphore
Dans la postérité retentissent encore !
C'est toi seul qui, réglant le sort des potentats,
Élèves leur pouvoir, fais crouler leurs états :

De ce vaste univers c'est toi qui tiens les rènes.
De la terre et du ciel les brillants phénomènes
Sont de ta volonté les signes éclatants :
Tu règnes en vainqueur sur l'espace et le temps;
Dans les airs enflammés tu lances le tonnerre;
Sur ses frèles appuis tu fais trembler la terre;
Et, du sommet des cieux jusqu'au fond des enfers,
Ta puissance immortelle embrasse l'univers.

Les champs se dépouillaient de leur fraîche verdure;
Le voile des frimats attristait la nature;
Et, des feux du Lion vers l'urne du Verseau,
Le jour avait penché son céleste flambeau,
Depuis que les Latins avaient conquis Byzance,
Et du jeune Alexis relevé la puissance.
D'un prince dans les fers héritier détrôné,
Aux rigueurs de l'exil en naissant condamné,
Alexis vit enfin briller le jour prospère
Qui l'appelait au trône et délivrait son père;
Mais par l'adversité son cœur fut abattu,
Et la faveur du sort égara sa vertu.
Sans connaître le poids de la grandeur suprême,
Ce roi, trop jeune encor, ceignit le diadême :
Des piéges du pouvoir bientôt environné,
Il perd les défenseurs qui l'avaient couronné :

Les volages partis tour-à-tour le trahissent;
Les Grecs et les Latins se craignent, se haïssent:
Le temps n'a point encore affaibli dans les cœurs
La douleur des vaincus et l'orgueil des vainqueurs.

Deux peuples ennemis sont-ils donc en présence?
Le camp de Galata, les palais de Byzance,
D'un long amphithéâtre environnant le port,
S'élèvent par degrés sur l'un et l'autre bord;
Et, dans un morne effroi, la ville aux sept collines
Voit flotter sous ses murs les bannières latines.
Le port n'est plus couvert de ces légers vaisseaux
Que la rame et la voile emportaient sur les eaux,
Lorsqu'unissant entr'eux les peuples des deux rives,
Ils croisaient en tous sens leurs courses fugitives :
Alexis ne vient plus dans le camp des Français :
Il néglige à-la-fois et la guerre et la paix :
A travers tant d'écueils pilote mal habile,
Tantôt à ses vengeurs il se montre facile,
Leur livre son pouvoir, ses trésors, ses états,
Et des biens de l'Empire enrichit leurs soldats;
Tantôt il les dédaigne; et son imprévoyance
Entre eux et ses sujets semant la défiance,
Par d'indiscrets refus ose les irriter,
Et provoque un péril qu'il pouvait écarter.

D'un peuple malheureux encourageant les plaintes,
Murzufle attise encor les haines mal éteintes;
Et, rappelant aux Grecs les maux qu'ils ont soufferts,
Excite les guerriers à venger leurs revers.
Courtisan plein d'audace, il sait avec souplesse
D'un maître irrésolu dominer la faiblesse:
La faveur du monarque, augmentant son pouvoir,
A cet ambitieux donne un nouvel espoir:
Son intrépidité l'a rendu populaire;
Au salut de Byzance on le croit nécessaire:
Il règne en souverain sur le cœur des soldats,
Et vers le rang suprême il s'avance à grands pas.

Imprudent Alexis! ta jeunesse timide
Dans ces temps orageux avait besoin d'un guide;
Mais en vain Nicétas t'avertit chaque jour
Des piéges qu'on te dresse au milieu de ta cour.
« Vous savez, disait-il, quelles jalouses haines
« Divisent dès long-temps la maison des Comnènes.
« Avides héritiers d'un pouvoir chancelant,
« Ces princes passagers ne règnent qu'en tremblant:
« Le frère est poursuivi par le glaive d'un frère;
« Le fils est dépouillé du sceptre de son père:
« Rappelez-vous ces jours de deuil et de dangers,
« Où, jeté sans appui sur des bords étrangers,

« Vous reçûtes enfin le secours magnanime
« Des guerriers d'occident qui marchaient vers Solyme :
« Par un premier lien retenus sous la croix,
« Ils avaient à Dieu seul consacré leurs exploits ;
« Mais vous étiez proscrit, vos malheurs les touchèrent,
« Contre vos oppresseurs leurs bataillons marchèrent.
« Le Ciel a secondé leurs généreux projets :
« Vous avez dans ces murs reconquis vos sujets ;
« Et de vos ennemis l'éclatante disgrace
« Au trône de Comnène aujourd'hui vous replace.
« Mais que l'adversité par ses grandes leçons
« Éclaire votre esprit, éveille vos soupçons ;
« Et, quand votre couronne est à peine affermie,
« Craignez que dans Byzance une ligue ennemie,
« Ourdissant contre vous un complot criminel,
« N'arrache de vos mains le sceptre paternel.
« Puis-je voir sans effroi cette fière Euphrosine
« Qui des fils de Comnène a juré la ruine ?
« Avez-vous oublié que son coupable époux
« Dépouilla de l'empire et votre père et vous ?
« Celle qui si long-temps gouverna le Bosphore,
« Près des marches du trône Euphrosine est encore,
« Et, gardant dans sa chûte un criminel espoir,
« Veille, pour le reprendre, à côté du pouvoir.
« Le temps a fait périr sa puissance et ses charmes ;

« Mais son ambition a saisi d'autres armes :
« La haine, l'artifice, écartant les amours,
« La guident en secret dans leurs sombres détours:
« Tout entière à son but, elle n'a plus à craindre
« L'erreur des passions que l'âge dut éteindre;
« Et son habileté, prenant un libre essor,
« Divise les esprits pour gouverner encor.
« En l'adoptant pour mère, en épousant sa fille,
« Murzufle est devenu l'espoir de sa famille :
« Vous connaissez Murzufle; il est ambitieux :
« Qu'Euphrosine l'ordonne, il sera factieux.
« Fidèle à la fortune alors qu'elle est prospère,
« Pour vous favoriser il quitta votre père;
« Et, détournant les yeux d'un astre en son déclin,
« Chercha vers l'orient les rayons du matin.
« Ceux qu'il voit chanceler, son bras les sacrifie.
« D'un flatteur si puissant Nicétas se défie;
« Et l'orage nouveau que vous laissez former
« Pour vous-même, seigneur, commence à m'alarmer. »

« Eh quoi! dit Alexis : l'ardeur de votre zèle
« Ne peut-elle accuser qu'un serviteur fidèle ?
« Il me doit tout; et j'ai pour garants de sa foi
« Les honneurs, les bienfaits qu'il a reçus de moi.
« On veut tramer sa perte en éveillant mes craintes :

« Moins injuste envers vous, il m'épargne ses plaintes;
« Et lorsqu'à vos conseils vous voulez m'asservir,
« En gardant le silence il songe à me servir. »

Nicétas, à ces mots, gémit et se retire.
Il ne peut détourner les malheurs de l'Empire :
D'un triste aveuglement Alexis est frappé :
Et comment secourir le monarque trompé,
Quand de ses faux amis l'adroite flatterie,
Lui laissant ignorer les vœux de la patrie,
Élève une barrière entre son peuple et lui,
Et de l'amour des Grecs lui dérobe l'appui;
Lorsque Euphrosine ourdit ses coupables intrigues,
Des partis opposés encourage les brigues,
Entraîne vers son but les esprits indécis,
Et d'ennemis secrets environne Alexis?

Souvent seule, à l'écart, sous des portiques sombres,
De l'empire des morts elle évoque les ombres :
Elle aspire à changer par ses enchantements
Les arrêts du destin, l'ordre des éléments;
Soit qu'au sein de la nuit, par ses accents funèbres,
Elle puisse éveiller le Prince des ténèbres,
Et du pâle croissant égaré dans les cieux
Arrêter à son gré le cours silencieux,

Soit que son artifice ait recours aux prestiges,
Pour fasciner les yeux par quelques vains prodiges,
Et que les préjugés des crédules humains
La guident vers son but, et servent ses desseins.

Un noir palais, creusé dans le sein de la terre,
De ses enchantements recèle le mystère :
Bâti par Euphrosine, au temps de ses beaux jours,
Il avait protégé ses furtives amours :
C'était là qu'oubliant les soins du rang suprême,
En couronne de fleurs changeant son diadême,
La jeune impératrice appelait autrefois
Les plaisirs empressés d'obéir à sa voix.
Ils ne la suivent plus ; mais ses accents magiques
Retentissent encor sous les mille portiques ;
Et l'Amour, s'enfuyant de ses palais déserts,
Abandonne son sceptre au Prince des enfers.

Précipité du ciel jusqu'au centre du monde,
Et portant ses fureurs sous sa voûte profonde,
L'Ange du noir abyme, évoqué tant de fois,
De la pâle Euphrosine a reconnu la voix.
S'élançant tout-à-coup hors des sombres royaumes,
Il entraîne avec lui de livides fantômes,
Jette un regard jaloux sur le flambeau du jour,

Et voit, en soupirant, le céleste séjour
Qu'il osa disputer au maître du tonnerre,
Et qu'il menace encor d'une impuissante guerre.
Le remords n'entre point dans son cœur criminel :
Orgueilleux des combats livrés à l'Éternel,
Il se lève, il grandit; ses pieds touchent l'abyme,
Et des plus hauts rochers il surmonte la cime.
L'Etna, qui le vomit de ses flancs caverneux,
L'annonce à l'univers par des torrents de feux :
L'air en est embrasé : soulevée et tremblante
La mer, à son aspect, recule d'épouvante :
Les flammes ont noirci son front audacieux;
De menaçants éclairs s'échappent de ses yeux :
Il marche enveloppé du voile des nuages;
Son effrayante voix est celle des orages :
Il parcourt la Morée, Argos et Négrepont;
Vole, en rasant les flots, au détroit d'Hellespont:
Les antres de Lemnos, dont il touche la plage,
Par des gerbes de flamme éclairent son passage :
Il contemple à loisir les débris éclatants
De vingt peuples détruits par la guerre et le temps,
Les tombeaux élevés aux champs de Macédoine,
La cendre d'Ilion, celle de Calcédoine :
Enfin près du Bosphore il s'arrête en fureur;
Et l'aspect des Latins le fait frémir d'horreur.

Ces drapeaux, cette croix dont l'éclat l'épouvante
Lui rappellent encor quelle main triomphante
Le vainquit autrefois, et le chargeant de fers,
Le plongea tout vivant dans le fond des enfers.
Exilé loin des cieux pour prix de son parjure,
Il garde dans son cœur cette immortelle injure;
Et, des soldats du Christ brûlant de se venger,
Dans le port de Byzance il vient les assiéger;
Il vient; il s'établit sur la tour de Léandre.
De ce phare élevé ses yeux peuvent s'étendre
Sur le lit du Bosphore et la plaine des mers,
Sur ces murs consacrés au Dieu de l'univers,
Sur le camp des Latins, dont la vue importune
Irrite sa vengeance, aigrit son infortune.
« Contre les orgueilleux qui bravent mon pouvoir,
« Des peuples d'Orient armons le désespoir :
« Dans un calme trompeur amassons les tempêtes,
« Et perdons les Latins au sein de leurs conquêtes.
« Que d'éclatants succès me sont encor promis!
« Ah! peut-être, en frappant mes cruels ennemis,
« Je vais plonger les Grecs dans les mêmes abymes;
« Mais dois-je redouter le nombre des victimes?
« Chrétiens, et réunis par une même foi,
« N'ont-ils pas tour-à-tour conspiré contre moi?
« Chaque peuple à mes vœux ne fut que trop funeste :

« Répandons par leurs mains un sang que je déteste:
« Une trop longue paix console l'univers;
« La discorde peut seule enrichir les enfers. »

Il dit : et préparant les malheurs de la terre,
De tous les éléments il fait cesser la guerre:
C'est dans les cœurs qu'il veut allumer sa fureur.
Il sait trop qu'artisans du crime et de l'erreur,
Livrés aux passions dont l'ardeur les entraîne,
Les coupables mortels peuvent servir sa haine.
Dépouillant de son front la sombre majesté,
D'un Sylphe éblouissant il revêt la beauté;
Et, par l'art de séduire assurant sa puissance,
Il a tous les attraits, hors ceux de l'innocence.
Au palais d'Euphrosine en secret introduit,
L'éclat de sa présence a dissipé la nuit :
La douce illusion, l'égarement, les songes
Sèment autour de lui leurs frivoles mensonges :
Sur les yeux d'Euphrosine il répand ses pavots;
Et, lorsqu'elle jouit d'un paisible repos,
Le Sylphe, s'avançant sous les mille colonnes,
A ses regards charmés fait briller deux couronnes:
Deux trônes éclatants ont été préparés :
Sa fille, devant elle, en monte les degrés:
Sur les pas d'Eudoxie, elle-même elle aspire

A ressaisir enfin les rênes de l'empire,
A régner, à jouir du droit de se venger;
Lorsqu'au fond du palais s'élance un étranger,
Qui, le glaive à la main, poursuivant sa famille,
Précipite du trône et la mère et la fille.

Ces honneurs, ce désastre, éloignent son sommeil:
Le Sylphe l'abandonne au moment du réveil;
Mais son esprit, frappé d'une confuse image,
De sa grandeur future entrevoit le présage:
Elle est près des écueils, et sait les dédaigner:
Qu'importent les périls? Il suffit de régner.
« Oui; l'empire m'attend : je dois encor prétendre
« A ce rang glorieux d'où l'on m'a fait descendre.
« Murzufle apprit de moi l'art de dissimuler:
« Et les périls jamais ne le firent trembler:
« C'est à lui de servir le parti que j'embrasse.
« Irritons son orgueil, son amour, son audace;
« Empruntons sa fureur en conduisant ses coups,
« Et qu'il nous fasse vaincre, ou qu'il tombe avec nous. »

A ses plans criminels Euphrosine attachée,
Au repos de la nuit s'est bientôt arrachée:
Implacable ennemie, elle compte en secret
Tous les séditieux qui servent son projet;

Et, palpitant de crainte, et brûlant de vengeance,
Au palais de Murzufle elle arrive en silence.
« Madame, où fuyez-vous? Cherchez-vous des secours?
« On vous priva du trône : en veut-on à vos jours?
« D'un péril imprévu seriez-vous menacée ? »

« — Seigneur, de plus grands soins occupent ma pensée.
« Du sort qui me poursuit je brave le courroux;
« Mais les maux de l'État m'amènent jusqu'à vous :
« Byzance est dans les pleurs; et mon ame attendrie
« Ose vous conjurer de sauver la patrie.
« La flotte des Latins mouille au pied du rempart :
« Le perfide Alexis redoute leur départ :
« De son faible pouvoir se défiant encore,
« C'est lui qui les retient aux rives du Bosphore;
« Et, pour vaincre son peuple et l'opprimer en paix,
« Il les introduira jusques dans son palais.
« Contre nos ennemis protégez nos murailles :
« Byzance aime à vous suivre au milieu des batailles;
« Elle a les yeux sur vous au sein de sa douleur;
« Tout l'espoir de l'État est dans votre valeur :
« A le régir enfin vous seul devez prétendre,
« Et l'Empire appartient à qui sait le défendre. »

Ces mots ont excité l'ardent ambitieux.

Une sinistre joie éclate dans ses yeux:
Mais il craint d'engager une lutte incertaine;
Et, frappé des périls où ce projet l'entraîne,
Murzufle dans ses vœux est encore indécis.
« Vous ne me parlez point des vengeurs d'Alexis.
« Si Baudouin, Châtillon, Dandolo, Boniface,
« D'un prince fugitif accueillant la disgrace,
« Ont armé l'Occident au bruit de ses revers,
« Et, pour le rétablir, ont traversé les mers,
« Souffriront-ils en paix que leur ami succombe,
« Et qu'un sceptre nouveau s'élève sur sa tombe?
« Mon cœur, vous le savez, ne connaît point l'effroi:
« Mais le salut du peuple est le devoir d'un roi;
« Et, lorsque les Latins couvrent tous nos rivages,
« Quand tout nous parle encor de leurs premiers ravages,
« Quel temps choisissez-vous pour braver nos vainqueurs?
« —Le temps où la vengeance est au fond de nos cœurs;
« Où de nos ennemis l'odieuse présence
« Irrite la douleur des peuples de Byzance;
« Où l'excès de nos maux, l'honneur et le devoir
« Nous ordonnent de suivre un noble désespoir.
« Secondez nos transports; vengez, sauvez l'empire.
« La gloire de Murzufle est le but où j'aspire:
« Si la jeune Eudoxie est chère à votre amour,
« Songez que sous la pourpre elle a reçu le jour:

« Il est temps d'écarter le deuil qui l'environne;
« Et la fille des rois attend une couronne. »

« — Madame, c'en est fait : je ne balance plus :
« Le nom de votre fille a vaincu mes refus :
« Hâtons-nous de placer ce brillant diadême
« Sur le front enchanteur d'une épouse que j'aime.
« Mais il faut lui cacher ce périlleux dessein :
« Je ne veux la revoir que le sceptre à la main :
« Craignons d'effaroucher sa timide innocence,
« Et, sans la consulter, préparons sa puissance.
« Du succès cependant sommes-nous assurés?
« Vous ne signalez point parmi les conjurés
« Manuel, Constantin, Branas, Cantacusène,
« Et les vaillants époux de Constance et d'Irène?
« Lorsque Paléologue et Lascaris et moi
« Des filles d'Euphrosine avons reçu la foi,
« Lorsqu'à tous vos projets ce rang nous associe,
« Pourquoi n'appelez-vous que l'époux d'Eudoxie?
« Pourquoi, dans les dangers ne recourant qu'à lui,
« De vos deux autres fils négligez-vous l'appui ? »

« Il fallait faire un choix, lui répond Euphrosine;
« Et ce trône élevé le sort vous le destine :
« Du courage d'un seul il doit être le prix.

« Entre Paléologue et vous et Lascaris
« On pourrait voir flotter quelques partis contraires :
« Le peuple de Byzance honore aussi vos frères ;
« On connaît leur bravoure et leurs nobles travaux ;
« Ma sage prévoyance écarte vos rivaux.
« Mais je vous dirai plus : un scrupule timide
« Eût peut-être égaré leur valeur intrépide.
« Le dévouement au trône est leur seule vertu :
« Pour sauver le monarque ils auraient combattu.
« Du rang et du pouvoir négligeant l'avantage,
« La palme du guerrier suffit à leur courage :
« Peu faits pour s'élever à de plus hauts projets,
« Ils sont nés pour vieillir dans les rangs des sujets.
« Que leur maître succombe ; ils ne sont plus à craindre :
« Ceux qui l'avaient servi, se bornant à le plaindre,
« Et brûlant en secret d'un impuissant courroux,
« Par de nouveaux liens s'attacheront à vous :
« Ils voudront, si la guerre éclate sur nos têtes,
« Soutenir en héros ces nouvelles tempêtes.
« Au nom de la patrie on les peut émouvoir :
« Ils pensent que l'honneur, la vertu, le devoir
« Ordonnent à ses fils d'embrasser sa défense :
« Quel que soit le monarque, ils serviront Byzance ;
« Et, des troubles civils prévoyant le danger,
« En plaignant Alexis craindront de le venger. »

Ainsi parle Euphrosine : et l'ange de l'abyme
Préparant par ses mains le triomphe du crime,
De l'époux d'Eudoxie égare les transports,
Éveille sa fureur, assoupit ses remords,
Et, du jeune Alexis assurant la ruine,
Abandonne Murzufle aux desseins d'Euphrosine.

Le voile de la nuit s'étend sur l'univers.
Les conjurés, conduits par l'esprit des enfers,
De leurs toits criminels s'échappent en silence,
Des gardes d'Alexis trompent la vigilance,
Et par mille chemins, de détours en détours,
Arrivent à-la-fois aux portes des Sept-Tours.
C'est dans ce lieu fatal qu'un serment les rassemble :
Les chefs de la révolte y conspirent ensemble ;
Les plans sont arrêtés ; et, dans la même nuit,
Au palais d'Alexis Murzufle les conduit.
D'un monarque crédule et sans expérience
Il avait, dès long-temps, surpris la confiance :
Il l'entourait sans cesse ; et les murs du palais
Au favori des rois ne se fermaient jamais.
Il entre : il était prêt à frapper sa victime ;
Mais elle est désarmée ; et l'horreur d'un tel crime,
La voix du souverain qui réclame sa foi,
Ont ébranlé son cœur et l'ont glacé d'effroi.

Euphrosine le suit, l'encourage, le presse :
« Ennemi d'Alexis, quelle est votre faiblesse ?
« Osez-vous balancer entre Eudoxie et lui ?
« Le trône ou l'échafaud vous attend aujourd'hui. »

Le perfide, à ces mots, cesse de reconnaître
Ses devoirs, ses serments, et la voix de son maître.
Hors des murs du palais Alexis est traîné ;
Et l'on charge de fers ce prince infortuné.
O douleur ! un sujet, d'une main égarée,
A saisi de son roi la personne sacrée ;
Et, proscrivant sa tête et brisant son pouvoir,
Au trône d'Alexis il brûle de s'asseoir :
Une nuit fait tomber le sceptre des Comnènes ;
Et le père et le fils, replongés dans les chaînes,
Du rang des empereurs déchus au même instant,
Rentrent dans les cachots où la mort les attend.
La tombe, en dévorant ces augustes victimes,
Assure au meurtrier le succès de ses crimes.
Alors il s'abandonne à de feintes douleurs ;
Et, d'un deuil hypocrite empruntant les couleurs,
De la mort de ses rois il déguise la cause :
Il veut qu'avec honneur leur dépouille repose
Parmi les monuments de leurs nobles aïeux ;
Lui-même il s'associe à ce devoir pieux,

Et croit, en se couvrant d'un honteux artifice,
Étouffer du tombeau la voix accusatrice.

Cependant Euphrosine, assurant ses succès,
De ce trône sanglant lui préparait l'accès.
« Le Ciel, s'écriait-elle, a délivré la terre
« D'un vieillard, d'un enfant, donnés dans sa colère.
« Les rênes de l'État s'échappaient de leurs mains:
« Ils allaient nous soumettre au culte des Romains;
« Et, dépouillant les Grecs des biens de leurs ancêtres,
« Ébranlaient nos autels, et nous donnaient des maîtres. »
Aussitôt on entend mille confuses voix
Des malheurs de l'Empire accuser les deux rois.
Sur le choix d'un vengeur les peuples du Bosphore
Entre plusieurs rivaux se divisent encore;
Mais d'Euphrosine enfin le parti s'est armé:
Par les séditieux Murzufle est proclamé:
Aux faveurs du destin alors il se confie;
Il marche vers le temple; et dans Sainte-Sophie,
Du trône et de l'autel il monte les degrés,
Et revêt d'Alexis les ornements sacrés.

Mais, revenu bientôt de sa première ivresse,
Murzufle n'a goûté qu'une courte allégresse:
Déja s'étend sur lui la justice de Dieu,
Et les remords vengeurs le suivent en tout lieu.

Une voix, s'élevant du fond du sanctuaire,
Condamne, au nom du Ciel, le choix tumultuaire
D'un indigne sujet, par la foudre épargné,
Usurpateur du trône où son maître a régné.
« Malheur, dit l'Éternel, aux succès de l'impie!
« Chargé de ses forfaits, il faut qu'il les expie;
« Son fragile pouvoir aisément se détruit,
« Et des maux qu'il propage il doit cueillir le fruit:
« La puissance du temps, les ruines du monde
« N'en étoufferont point la semence féconde.
« Il retrouve en tremblant le Dieu qu'il a quitté,
« Le Dieu qui le condamne à l'immortalité:
« Il cherchait le néant comme un dernier refuge;
« Mais la tombe l'arrête et le livre à son juge. »

Le tonnerre, à ces mots, éclate dans les airs:
Son bruit fait tressaillir l'abyme des enfers:
L'eau, la terre, les cieux, tout frémit; et Byzance
Attend avec effroi le jour de la vengeance.
Du temple tout-à-coup le faîte est ébranlé:
Sur les séditieux ses voûtes ont tremblé:
Des portiques sacrés que frappe le tonnerre
Les chancelants appuis, s'inclinant vers la terre,
Fléchissent sous le poids des dômes entr'ouverts;
Et ces murs dégradés annoncent aux pervers

La main qui les poursuit et le courroux céleste.
Le peuple s'épouvante, et dans ce jour funeste,
S'éloignant à grands pas du temple profané,
De désastres nouveaux il est environné.
Des hauteurs de Byzance au rivage des ondes,
La terre, s'agitant sur ses voûtes profondes,
Ébranle les palais, les tours, et les remparts :
Les murs de la cité s'ouvrent de toutes parts :
Du siècle des héros les images antiques
De l'hippodrome en vain protègent les portiques :
Ces rois, ces dieux d'airain paraissent frissonner
Sous l'invisible bras prêt à les détrôner.
Parmi ces monuments des arts et de la gloire,
Brillait sur sa colonne une antique Victoire,
Qui semblait couronner le front de la Cité :
Bientôt, avec fracas, l'airain précipité
Se brise dans sa chûte; et ce triste présage
De Murzufle lui-même étonne le courage.



CHANT II.

MURZUFLE, en méditant son coupable attentat,
Avait craint de hâter un imprudent éclat:
Des vengeurs d'Alexis redoutant la présence,
Il fermait aux Latins les portes de Byzance:
Du camp de Galata les bataillons armés
N'avaient pas entendu les cris des opprimés;
Et, quand la mort planait sur une auguste tête,
Glorieux Charlemagne, ils préparaient ta fête.
La France pour patrons eut souvent des guerriers;
Elle aime une auréole où brillent des lauriers:
La gloire et l'héroïsme ont le droit de lui plaire;
Et, prêt à célébrer le saint anniversaire,
C'est au bruit des clairons qu'en ce jour solennel
Tout le camp doit offrir ses vœux à l'Éternel.

La nuit vers l'occident a replié ses voiles;
L'aurore fait pâlir le flambeau des étoiles;
Et, tel que le printemps sème un tapis de fleurs
Dont les feux du matin nuancent les couleurs,
Telles, dans Galata, les cohortes latines,

Sur la rive des eaux, sur les flancs des collines,
Font flotter dans les airs leurs drapeaux embellis
Des couleurs de l'azur et de l'éclat des lys.

Autour de ce signal de gloire et d'espérance
Accourent se ranger les guerriers de la France:
Baudouin est à leur tête, et sous ses étendards
L'avant-garde s'élance au milieu des hasards.
La France et l'Angleterre ont connu sa vaillance:
Entre elles quelquefois son bras tint la balance;
Des enfants de Louis formidable vassal,
Contre Philippe-Auguste il soutint un rival:
Mais la paix lui rendit la faveur de son maître.
Cet émule des rois parut digne de l'être:
Allié de Philippe, il dut à sa vertu
L'estime du héros qu'il avait combattu.
Brillant dans les périls, ferme dans les retraites;
Poursuivant ses exploits, réparant ses défaites,
Et sachant négliger de stériles succès,
Par l'honneur et la gloire il conduit les Français.

Des héros qu'ont vus naître et le Doubs et la Saône,
Fier de les commander, Châtillon s'environne.
A l'épée, à la lance, intrépides guerriers,
Ils marchent de pied ferme, ou guident leurs coursiers:

Ils ont abandonné leurs sauvages montagnes,
Et le creux des vallons, et les fraîches campagnes,
Où la paix fit fleurir leurs modestes hameaux,
Où leurs mains exprimaient le lait de leurs troupeaux.
Simples, hospitaliers, tous ces peuples champêtres
En valeur, en franchise, égalent leurs ancêtres.
Leurs aïeux, contre Rome, avaient suivi Brennus;
Leurs antres protecteurs reçurent Sabinus;
Et, de ce fier Gaulois différant la ruine,
Ils ne trahirent point le secret d'Éponine.

Des rives que la Seine arrose de ses flots
Valincourt fit partir un essaim de héros.
Des fêtes de la paix oubliant les délices,
Quand l'honneur leur prescrit de nobles sacrifices,
Sous les drapeaux du brave ils courent se ranger,
Et s'élancent gaîment du plaisir au danger.

Quel glorieux concours suit la blanche bannière!
Je ne vous peindrai point l'impétueux Dampierre,
Conflans, Mailli, Béthune, Urboise, Clérembault,
Et Brienne, et Montfort, et le jeune Archambaud:
Mais de Montmorency dois-je oublier la fille?
La jeune Rosalba reçut de sa famille
Les leçons de l'honneur, l'exemple des bienfaits:

Son père était illustre au milieu des Français;
Et, quand ce chevalier de haute renommée
Sous les murs de Byzance accompagna l'armée,
Rosalba, partageant ses pénibles dangers,
Accourut avec lui vers les bords étrangers.
Hélas! Montmorency n'avait plus l'espérance
De quitter le Bosphore et de revoir la France:
Les travaux, les combats avaient usé ses jours;
Une fièvre brûlante en abrégea le cours;
Et l'armée eut bientôt à pleurer sa mémoire,
Dans ces lieux où souvent elle admira sa gloire.

Le jour où Rosalba, recevant ses adieux,
Veillait à ses côtés pour lui fermer les yeux,
Devant son lit de mort il fit venir Dampierre:
« Je vais, dit le héros, terminer ma carrière:
« Le Dieu qui m'a créé me rappelle aujourd'hui,
« Et ma fille, après moi, va rester sans appui:
« Jure de protéger les jours et l'innocence
« De celle qu'un mourant confie à ta vaillance!
« Je suis prêt à paraître aux pieds de l'Éternel;
« Et j'attends ton serment pour le porter au Ciel. »
Dampierre respecta cette volonté sainte:
« Oui: que Montmorency perde sa noble crainte!
« Élevé par vos soins, je ne puis oublier

« Que vous-même, seigneur, m'avez fait chevalier :
« D'un ami que je perds j'adopte la famille,
« Et sous mon bouclier je reçois votre fille. »

Dans les bras de Dampierre alors il succomba ;
Et ce guerrier, touché des maux de Rosalba,
S'unit à ses regrets, fut sensible à ses charmes,
Et connut le danger de voir couler ses larmes :
Il s'étonne, il frémit du trouble de son cœur ;
Mais d'un amour naissant il veut être vainqueur :
En jurant d'obéir aux volontés d'un père,
Il plie à ses devoirs son bouillant caractère :
A la gloire, à l'honneur il songe à consacrer
Ce cœur impétueux qui pourrait l'égarer :
Il parle à Rosalba des guerriers de sa race,
Éveille dans son ame une héroïque audace,
Et, des périls des camps prompt à la préserver,
Par ses propres vertus aspire à la sauver.

La fille du héros fut fidèle à sa gloire.
D'un père qui n'est plus chérissant la mémoire,
Et des Montmorency relevant les couleurs,
Son généreux courage ennoblit ses malheurs :
Bientôt on reconnaît dans la jeune guerrière
D'un nom déja fameux la vaillante héritière.

En donnant à ses traits une douce fierté,
La nature y joignit l'éclat de la beauté :
L'amour va lui former une escorte fidèle :
Les chevaliers français se pressent autour d'elle :
De sa voix, de ses yeux l'invincible pouvoir
Prête un charme de plus à l'honneur, au devoir ;
Et des nobles travaux entrepris pour lui plaire
Un seul de ses regards est le plus doux salaire.

Parmi tous ces guerriers dont les vaillants exploits
Ont de la renommée occupé les cent voix,
Quel est ce chevalier qui, du fer de sa lance,
Grave sur le rocher les grands noms de la France ?
Il faut à la valeur un illustre témoin ;
Et la Gloire elle-même a choisi Villehardouin.
Au premier rang, toujours signalant son courage,
Il peint fidèlement les dangers qu'il partage ;
Et sa puissante voix transmet à l'avenir
Des combats des Français l'immortel souvenir.

Près d'eux sont les enfants de la belle Italie.
Sous le même étendard ce peuple se rallie ;
Superbes héritiers des antiques Romains,
Ces guerriers ont quitté le pied des Apennins,
Et la mer de Tyrrhène, et les terres fécondes

Où l'Éridan troublé précipite ses ondes :
Français ! Italiens ! intrépides rivaux !
La guerre a trop souvent séparé vos drapeaux :
La croix vous réunit ; et vos tentes voisines
S'élèvent par degrés jusqu'au front des collines.

Au pied de ces deux camps, vers la rive des eaux,
Le lion de saint Marc veille sur ses vaisseaux ;
Et Dandolo commande aux flottes de Venise,
D'Amalfi, des Génois, et des enfants de Pise,
Peuples qui, prétendant à l'empire des mers,
Du bruit de leur discorde ont rempli l'univers.
Dandolo sut jadis, par ses forces navales,
De la noble Venise abaisser les rivales :
Du haut du Bucentaure il leur dictait des lois :
Ses traités assuraient le fruit de ses exploits :
On vit les pavillons de sa riche patrie,
Flottant avec honneur sur les mers de Syrie,
Redoutés dans la guerre, et plus grands dans la paix,
D'un glorieux commerce étendre les bienfaits.
L'âge, qui lui donna la longue expérience,
Sans éteindre son zèle accrut sa prévoyance :
Le fer a mutilé son front victorieux ;
Ses yeux ne s'ouvrent plus aux doux rayons des cieux ;
Mais le feu du génie et l'anime et l'éclaire :

Au milieu des Latins, l'illustre octogénaire,
Exerçant avec calme un pouvoir respecté,
D'un monarque et d'un père unit la majesté.
Deux jeunes écuyers d'Italie et de France,
Guillaume, Soranzo, veillent à sa défense.
Sur les bords arrosés des flots du Rialto
S'élève le palais où naquit Soranzo:
Les forêts du Jura couronnent la chaumière
Où le jeune Guillaume a reçu la lumière.
Cortége du vieillard, aux conseils, aux combats,
Dans la nuit qui l'entoure ils dirigent ses pas.
Le jour où Dandolo, s'éloignant de Venise,
Suivit les chevaliers dans leur noble entreprise,
Ils obtinrent l'honneur de lui servir d'appui:
Dévoués à sa gloire, ils combattent pour lui;
Et, fiers de protéger les jours qu'on leur confie,
Pour sauver un grand homme ils prodiguent leur vie.

Loin du sage héros est le fier Alberti.
Jamais il ne changea de but et de parti:
Souvent on admira ses exploits téméraires;
Il aime à s'égarer hors des routes vulgaires,
De périls en périls brûle de s'engager,
Et dédaigne un succès, obtenu sans danger.

Illustre Pisani, quel fortuné présage

Aux peuples de Venise a prédit ton courage?
Lorsque tu vis le jour sur la rive des mers,
Ton père, te plongeant au sein des flots amers,
Voulut te consacrer par ce noble baptême
A la lice d'honneur qu'il parcourut lui-même:
Destiné dès l'enfance à triompher des flots,
Tu grandis pour la gloire, et devins un héros.

Tels étaient les guerriers dont la mâle vaillance
Dans un premier assaut avait conquis Byzance.
Boniface est le chef de ces nombreux soldats.
Le Midi, l'Occident, le suivent aux combats:
S'il n'étend pas ses lois sur de vastes provinces,
Il est, par son génie, au rang des plus grands princes:
Illustre par le sang, les vertus, les exploits,
Il fut souvent l'arbitre et le soutien des rois:
Vallons du Montferrat, il a fait votre gloire:
Ses fortunés sujets bénissent sa mémoire:
C'est lui qui, des beaux arts protégeant le retour,
Leur ouvrit un asyle au milieu de sa cour,
Anima leurs progrès, étendit leurs conquêtes:
Les troubadours venaient célébrer dans ses fêtes
La beauté, la vertu, l'éclat de la valeur,
Ou la douce pitié que l'on doit au malheur:
Ils suivaient dans les camps ses phalanges guerrières;

Et, lorsque vers Byzance il porta ses bannières,
Autour de ce héros on vit les troubadours,
Renonçant pour la gloire aux récits des amours,
Encourager l'armée, et des bardes antiques
Rappeler aux Français les accents héroïques.
La harpe de Roger prélude à leurs concerts:
Le nom de Charlemagne a volé dans les airs;
Et d'un règne fameux la longue renommée
Inspire ces accords aux chantres de l'armée:

« Des Preux de Charlemagne héritiers glorieux,
« Honorez le saint roi qu'ont servi vos aïeux;
« Célébrez le héros qui releva la France,
« D'un siècle ténébreux éclaircit l'ignorance,
« Fit renaître en Europe et les arts et les lois,
« Et sut par des bienfaits expier ses exploits.

« Immortel protecteur ! si tu veilles encore
« Sur les prospérités du peuple qui t'implore,
« Des chevaliers français daigne exaucer les vœux:
« Étends ton bouclier sur nos derniers neveux:
« Réveille dans nos cœurs cette ardeur magnanime
« Qui porta Godefroi vers les murs de Solyme.

« O Solyme ! Ascalon ! noble Ptolémaïs !

« La fortune à jamais vous a-t-elle trahis ?
« Laisserons-nous en proie à d'implacables maîtres
« Cet Empire, arrosé du sang de nos ancêtres ?
« Imitons leur exemple, et vengeons leur trépas :
« Que Sion se ranime au bruit de nos combats !

« Oui, de tous ses malheurs nous gardons la mémoire ;
« Oui, nous pouvons encor ressusciter sa gloire :
« Partons, pour arracher au culte des faux dieux
« Le peuple de David, le temple, les saints lieux,
« Et ce mont consacré par l'auguste mystère
« Du monarque du Ciel, expirant sur la terre. »

Ainsi des troubadours les chants harmonieux
Comme un léger parfum s'élevaient vers les cieux :
D'un noble enthousiasme ils enflammaient l'armée ;
Et, prêts à s'élancer aux plages d'Idumée,
Châtillon, Coligny, Béthune, Rochefort,
Et le vaillant Dampierre, et l'orgueilleux Montfort,
Le front déja paré des lauriers de Byzance,
D'un pénible repos frémissaient en silence.
Ces guerriers attendaient que la marche du temps
A la nature en deuil ramenât le printemps,
Du fougueux aquilon fît tomber la furie,
Et leur ouvrît enfin les routes de Syrie ;

Mais Dieu, les réservant à de nouveaux exploits,
Voulait venger par eux les désastres des rois.
Le glaive impunément ne frappe point leurs têtes:
Autour de leur tombeau s'amassent les tempêtes;
Leur trône, en s'écroulant, ébranle les États;
Et le monde est puni de ces grands attentats.

Quels cris frappent les airs? Quelle foule éperdue
Aux portes de Byzance est déja répandue?
Où vont ces citoyens, ces femmes, ces vieillards,
Que Murzufle a chassés de leurs tristes remparts,
Et tous ces étrangers, nobles enfants de Gênes,
Qu'accueillit autrefois la faveur des Comnènes,
Quand la paix, consolant les maux de l'univers,
Ouvrait aux nations le commerce des mers?
Les flots se sont chargés de barques fugitives
Qui, de Byzance en deuil abandonnant les rives,
S'avancent en désordre, et traversant le port,
Vont chercher un abri de l'un à l'autre bord.
On arrache, en brisant les liens des familles,
Les frères à leurs sœurs, les mères à leurs filles;
Pères! amis! parents! il faut vous séparer,
Et l'Amour a déja des pertes à pleurer.
La belle Sangaris, de roses couronnée,
Allait suivre Rambaud à l'autel d'hyménée;

Et, la harpe à la main, ce jeune Provençal
Préludait aux accords de son chant nuptial:
Vain espoir! vains projets d'amour et d'allégresse!
Byzance a retenu la fille de la Grèce:
On condamne à l'exil le vaillant troubadour,
Et les nœuds qu'il formait sont rompus sans retour.
Théopompe! Narsès! Chrysante! Copronyme!
Des bienfaits d'Alexis on vous a fait un crime;
Et Murzufle, épiant vos sentiments secrets,
Voit vos pleurs, vous accuse et punit vos regrets.
Nicétas, est-ce vous? quoi! vos vertus, vôtre âge
N'ont pu vous dérober à ce dernier outrage!
Toujours des malheureux votre bras fut l'appui,
Au rang des exilés vous êtes aujourd'hui.
Cessez, nobles proscrits, d'éprouver des alarmes:
Les guerriers d'occident vous couvrent de leurs armes;
Leur tente hospitalière est ouverte aux bannis:
Autour de vous déja les Latins réunis,
D'un monarque au tombeau révérant la mémoire,
Des maux qu'il a soufferts vous demandent l'histoire.

« Seigneurs! dit Nicétas, qu'exigez-vous de moi?
« Le trépas d'Alexis me glace encor d'effroi:
« Je l'ai vu s'avancer vers son heure dernière,
« Et mes tremblantes mains ont fermé sa paupière.

« Lorsque arraché du trône et conduit aux Sept-Tours,
« L'auguste prisonnier allait finir ses jours,
« J'implorai des bourreaux la faveur de le suivre :
« J'espérais le sauver ou ne pas lui survivre.
« Ami ! dit Alexis, je dois me résigner :
« On redoute un captif qui peut encor régner :
« De ces audacieux je prévois la furie ;
« Ils veulent à leur joug soumettre la patrie :
« Leur glaive criminel va seul briser mes fers.
« Dieu ! que ne suis-je encore exilé sur les mers ;
« Et que n'ai-je prévu, trop aveugle victime,
« Que le pouvoir s'élève à côté d'un abyme ?
« S'approchant, à ces mots, des créneaux de la tour,
« Ou l'Orient versait les premiers feux du jour,
« Quel éclat, disait-il, accompagne l'aurore !
« Pour la dernière fois je revois le Bosphore,
« Les murs de ce palais bâti par mes aïeux,
« Et ces dômes sacrés qui montent vers les cieux.
« Toi qui me restes seul lorsque tout m'abandonne !
« Quitte ce lieu fatal où la mort m'environne :
« Vas porter mes adieux dans le camp des Latins ;
« Et si leur amitié plaint encor mes destins,
« De leur ressentiment calme la violence,
« Et dis-leur d'épargner le peuple de Byzance :
« Mes cruels ennemis ont pu me détrôner ;

« Ils ne m'ont pas ravi le droit de pardonner. »

En achevant ces mots, Nicétas fond en larmes.
Un murmure confus se mêle au bruit des armes :
Des crimes de Murzufle et du sort d'Alexis
On écoute en tremblant les funestes récits :
Le camp frémit d'horreur : cet orageux silence
Est rompu tout-à-coup par des cris de vengeance ;
Et le fier Boniface, irritant leur valeur :
« Guerriers ! soyons toujours fidèles au malheur.
« D'un Empire usurpé le maître illégitime
« Ne peut garder un sceptre acheté par le crime :
« Ses aïeux maternels vainement l'ont porté ;
« Par ses forfaits, lui-même il s'est déshérité :
« Le Ciel le désavoue, et ne peut reconnaître
« Un sujet révolté, teint du sang de son maître.
« Sur ce trône vacant établissez vos droits :
« La guerre et la victoire ont souvent fait des rois :
« Recevez de leurs mains ce nouveau diadême.
« La cause du malheur est celle de Dieu même :
« Armés pour Alexis, attachés à son sort,
« Nous prîmes sa défense ; il faut venger sa mort. »

Ce devoir, ces périls, cette noble espérance
De Baudouin, de Brienne enflamment la vaillance :
Châtillon jure au Ciel de punir l'assassin :

Et Dandolo, formant un plus vaste dessein,
« La gloire des combats et l'espoir d'un empire
« Ne sont pas, a-t-il dit, le seul but où j'aspire:
« Du faste des grandeurs le temps m'a détrompé;
« D'un prix plus glorieux mon esprit est frappé.
« En rendant Alexis aux peuples de Byzance,
« Vous aviez des Latins étendu la puissance:
« La Propontide alors vous reçut dans ses eaux,
« Et l'Euxin fut ouvert à vos mille vaisseaux;
« Mais il faut affermir ces fragiles conquêtes:
« Je prévois contre vous de nouvelles tempêtes:
« Aux destins d'Alexis vos intérêts liés
« Par un usurpateur seraient sacrifiés;
« Et bientôt on verrait toutes vos colonies,
« Des rives du Bosphore insolemment bannies,
« Loin des lieux où leur flotte est puissante aujourd'hui,
« Venir dans l'occident implorer un appui.
« Du pavillon latin agrandissons la gloire,
« Et soutenons les droits qu'il tient de la victoire:
« Du Nil au Tanaïs, du Bosphore à l'Indus,
« Les biens de l'Orient sont ici répandus:
« Le port qui les rassemble est la source féconde
« Où nous venons puiser le commerce du monde:
« Enrichis des trésors qu'il accorde aux humains,
« Craignons que ses bienfaits n'échappent de nos mains. »

Comme il parlait encor, l'impétueux Dampierre
Appelle ses vassaux autour de sa bannière.
A de nouveaux périls ardent à s'attacher,
Vers les murs de Solyme il brûlait de marcher;
Le casque sur le front, il agite sa lance;
Ses yeux sont enflammés, et rompant le silence:
« Non, non, s'écria-t-il, égaré, furieux,
« Je vois de vos projets le but insidieux;
« Vous voulez de Venise accroître la puissance;
« Serions-nous donc soumis à son obéissance?
« Espérez-vous encor sous ses étranges lois
« Enchaîner les chrétiens et borner leurs exploits?
« A briser un tel joug l'honneur nous autorise.
« Nous avons accompli la plus noble entreprise,
« Quand Alexis, vengé d'un complot criminel,
« A recouvré ses droits au trône paternel;
« Mais, en le protégeant, avions-nous pu prétendre
« A prolonger sa vie, à ranimer sa cendre?
« Rappelé par le Ciel, il a fini ses jours:
« Qu'importe à sa mémoire un stérile secours!
« Si du fond de la tombe il demande vengeance,
« Que son ombre s'adresse aux peuples de Byzance!
« Pourquoi nous imposer le devoir de punir
« Un crime que les Grecs n'ont pas su prévenir?
« Lorsque Paléologue et Lascaris lui-même

« Sur le front d'un rival souffrent le diadême,
« Imitons leur exemple, et craignons le danger
« D'usurper la couronne, au lieu de la venger.
« Il est, il est au ciel un juge inexorable;
« Remettons-lui le soin d'atteindre le coupable:
« Dieu même nous appelle à de plus saints exploits.
« Pour marcher vers Sion nous avions pris la croix;
« Nous quittions, pour venger les maux de la Syrie,
« Nos femmes, nos enfants, et la douce patrie:
« L'Éternel nous armait contre ses ennemis;
« Au sceptre des Latins les avons-nous soumis?
« Eh! ne savez-vous pas que de la cité sainte
« Un calife orgueilleux a reconquis l'enceinte,
« Que la trève est rompue, et qu'aux bords du Jourdain
« La fortune a conduit les fils de Saladin?
« Quittons, pour les chercher, Byzance et le Bosphore;
« De plus nobles périls nous attendent encore:
« Du monarque des cieux il faut venger les droits;
« Et le guerrier chrétien se doit au Roi des rois. »

A ces projets de gloire, au grand nom de Solyme,
Dans le camp des Latins la discorde s'anime;
Sa voix, qui retentit de vallons en vallons,
Soulève tour-à-tour les nombreux bataillons;
Et d'une aveugle ardeur cette troupe enflammée

Se porte, en murmurant, vers les chefs de l'armée.

Vous qu'on vit autrefois, dans le camp des chrétiens,
De l'ordre et de la paix rétablir les liens,
Quand par des factieux une troupe égarée,
Des drapeaux de la croix eut été séparée;
Du devoir qu'on oublie et de la piété
Faites parler encor l'auguste autorité.
Dandolo se présente et conjure l'orage.
Ses vertus, le respect qu'inspire son courage,
Autour de ce vieillard calment les factieux;
Et sa voix interrompt leurs cris séditieux.
« Intrépides guerriers! l'erreur qui vous abuse
« Dans une sainte ardeur a trouvé son excuse;
« Mais de la valeur même arrêtons les excès,
« Et sachons, avant tout, assurer nos succès.
« Au pied de ces remparts quand vos palmes sont prêtes,
« Pourquoi leur préférer d'incertaines conquêtes?
« Pourquoi de vos travaux laisser périr le fruit?
« Que dis-je? vers Sion ce chemin vous conduit.
« Des Comnènes souvent on vit la jalousie
« Fermer à vos aïeux les routes de l'Asie:
« Rivaux de votre gloire, ils craignaient le danger
« D'asseoir à leurs côtés un monarque étranger:
« Occupons à-la-fois Solyme et le Bosphore;

« Les vœux de l'Orient nous appellent encore;
« Et, pour reconquérir cet empire sacré,
« Le trône de Byzance est un premier degré.
« Guerriers ! rappelez-vous ces nombreuses armées,
« Par le glaive des Grecs tour-à-tour consumées,
« Dans ces mêmes États qui vous juraient leur foi.
« Que n'a-t-on vu jadis le pieux Godefroi,
« Ouvrant à la croisade une libre carrière,
« Sur le haut des Sept-Tours arborer sa bannière !
« Pourquoi ses successeurs, et Conrad, et Louis,
« Par de pompeux serments trop long-temps éblouis,
« N'ont-ils pas subjugué les remparts de Byzance?
« Que de maux ont suivi cette noble imprudence!
« Trahis dans les combats, trompés par les traités,
« Même au sein de la paix toujours persécutés,
« Souvent, en un seul jour, nous avons vu proscrire
« Nos amis, nos enfants, dispersés dans l'Empire;
« Et lorsque, dans Byzance élevant votre voix,
« Par vos ambassadeurs vous souteniez vos droits,
« N'a-t-on pas outragé leur noble caractère ?
« Ah ! si l'on m'a ravi l'éclat de la lumière,
« Je ne me répands point en regrets superflus;
« Le criminel est mort, je ne l'accuse plus;
« Mais de ses successeurs redoutons les parjures,
« Et sauvons à nos fils de semblables injures. »

Il poursuivait encor, quand des murmures sourds
Du héros de Venise étouffent les discours.
Les soldats mutinés, ranimant leur furie,
Demandent à grands cris Solyme et la Syrie,
Repoussent les conseils qu'ils suivaient autrefois,
Et de leur général méconnaissent la voix.
« Eh bien ! n'écoutez plus qu'une imprudente audace:
« Allez porter ailleurs le trouble et la menace:
« Solyme vous attend; vous la cherchez; et moi
« Je reste ici, témoin de ce manque de foi.
« Un aveugle, un vieillard ne doit plus vous conduire:
« A vos projets de gloire on l'accuse de nuire;
« On craint que sa lenteur n'enchaîne vos efforts:
« Il ne vous retient plus: abandonnez ces bords.
« Je suis privé du jour; ô ciel! je te rends graces:
« L'aspect d'un tel outrage eût comblé mes disgraces:
« Partez, et laissez-moi chercher d'autres secours.
« De mes prospérités j'ai terminé le cours;
« J'attendrai, sous ces murs, le sort de Bélisaire. »

Ces mots, ce souvenir d'une illustre misère,
Ce vénérable front blanchi sous les lauriers,
Aux leçons du devoir ramènent les guerriers.
Dans les cœurs généreux si la vertu sommeille,
Elle ne s'éteint point, et l'honneur la réveille:

Dampierre s'attendrit, reconnaît son erreur,
Et par de prompts remords expiant sa fureur:
« Seigneur, vous l'emportez : l'auguste providence
« Aux conseils d'un vieillard attache la prudence;
« Sans trône et sans couronne, il commande aux humains:
« Le sceptre paternel est remis dans ses mains;
« Son empire est fondé sur l'éclat de sa vie;
« La route de l'honneur, qu'il a toujours suivie,
« Dirige ses enfants et trace leur devoir.
« Vertueux Dandolo, tel est votre pouvoir :
« Préparez nos succès, guidez notre vaillance;
« Je suis prêt à marcher aux assauts de Byzance:
« Aux ordres de la gloire il est beau d'obéir :
« Je puis les devancer, mais jamais les trahir.



CHANT III.

CHEZ nos preux chevaliers la noble loyauté
Ajoute un nouveau lustre à l'intrépidité.
Qu'entre ces fiers rivaux la guerre se prépare,
Un défi la précède, un héraut la déclare :
A des devoirs sacrés les braves sont soumis;
On veut, sans les trahir, vaincre ses ennemis :
A venger l'infortune on attache sa gloire;
La voix de la pitié désarme la victoire;
De l'humanité sainte on respecte les droits,
Et l'honneur est admis au premier rang des lois.

Lorsque dans Galata la guerre proclamée
Élève sa bannière au milieu de l'armée,
Français, Italiens, matelots et soldats
Brûlent de recevoir le signal des combats :
De Murzufle impuni l'on se croirait complice :
Le sang de sa victime exige qu'il périsse :
Et, pour lui déclarer qu'on a rompu la paix,
Les chefs portent les yeux sur un guerrier français.

Aux premiers feux du jour, vers les murs de Byzance,
Villehardouin se présente appuyé sur sa lance.
Le pavillon de guerre en ses mains est remis :
La porte s'ouvre ; il marche entouré d'ennemis ;
De ces doubles remparts il traverse l'enceinte,
Et jusqu'à l'hippodrome il s'avance sans crainte :
Là, sous un pavillon, Murzufle couronné
Du cortége des Grecs paraît environné.

Sur les degrés du cirque on voit un peuple immense.
Les uns baissent les yeux et gardent le silence ;
Les autres, moins touchés des périls de l'État,
D'un spectacle nouveau vont admirer l'éclat.
Souvent on a brisé sur le même théâtre
Les images des rois dont on fut idolâtre :
Alors qu'ils gouvernaient, on loua leur vertu ;
Et déja l'on condamne un pouvoir abattu.
Où sont les défenseurs du mortel qui succombe ?
Ses fragiles appuis s'écroulent sur sa tombe ;
Et, d'un culte passé vestiges impuissants,
Les autels de la mort n'attirent plus d'encens.

Loin de ces courtisans dont le flexible zèle,
Au parti des vaincus constamment infidèle,
Cherche et suit le vainqueur au sortir des combats,

Marchent avec fierté de généreux soldats.
Lascaris, Manuel, Branas, Cantacuzène,
Accompagnent Murzufle, en regrettant Comnène.
Vous êtes près de lui, jeune Démétrius,
Vous qui, joignant la grace aux naissantes vertus,
Élevé par les soins du sage Nicéphore,
Attirez tous les yeux des peuples du Bosphore.
Vaillant Paléologue, illustre appui des rois!
L'Empire fut sauvé par vos derniers exploits:
Vos honneurs, vos vertus, vos nobles cicatrices,
Parlent de vos combats, signalent vos services:
On voit sur votre front ce glorieux cimier
Qu'ombragea tant de fois un rameau de laurier;
Et d'Irène, d'un fils, et sur-tout de Byzance,
Vous êtes prêt encore à prendre la défense.

Quand Murzufle, entouré des gardes du palais,
Eut admis devant lui le chevalier français,
« Je viens, dit Villehardouin, vous dénoncer la guerre.
« La fuite d'Alexis, la chûte de son père
« Attira notre armée au pied de vos remparts:
« Un rapide succès suivit nos étendards;
« Et le père et le fils, nos amis et vos maîtres,
« Remontèrent bientôt au rang de leurs ancêtres;
« Mais, frappés à-la-fois de coups inattendus,

« De ce trône sanglant tous deux sont descendus:
« L'Orient est privé de ses rois légitimes,
« Et je vois dans vos mains le sceptre des victimes.
« Si les guerriers latins n'ont pu les protéger,
« Ils font sur leur tombeau serment de les venger. »

Murzufle, à ce discours, se contenant à peine:
« Respectez, ou craignez l'héritier de Comnène.
« Quand aux vœux de l'Empire Alexis est ravi,
« Je peux lui succéder après l'avoir servi;
« Et du Peuple et des Grands l'unanime suffrage
« Du rang qu'il occupait honore mon courage.
« Pour accuser Murzufle et pour juger les rois,
« Qui créa vos pouvoirs, et quels furent vos droits?
« Quel orgueil ou quel zèle aujourd'hui vous inspire?
« Avez-vous à régler les destins de l'Empire?
« Au joug de l'Occident doit-il se résigner;
« Sans vos ordres enfin ne pouvons-nous régner?
« Laissez dormir les morts auprès de leurs ancêtres:
« Laissez à l'Orient choisir en paix ses maîtres;
« Et, sans porter au loin vos sanglants étendards,
« Cherchez vos ennemis autour de vos remparts. »

« — Nous les cherchons, seigneur, par-tout où l'innocence
« Appelle un protecteur, et demande vengeance.

« Hâtez-vous de choisir ou la guerre ou la paix:
« Au trône de vos rois renoncez pour jamais;
« Entre nous, à ce prix, la paix sera jurée :
« Hésitez un instant, la guerre est déclarée.
« Non, je n'hésite point, dit Murzufle : un soldat
« Saura porter le sceptre et soutenir l'État :
« La volonté des Grecs m'attache au rang suprême,
« Et le glaive peut seul briser mon diadême. »

Il se lève à ces mots : ses traits sont menaçants;
Tout un peuple s'anime au feu de ses accents :
Ses noirs et longs sourcils, croisés sous sa visière,
Voilent à ses regards l'éclat de la lumière;
Il semble des enfers solliciter l'appui,
Et le fourreau du glaive est jeté loin de lui.

Libres de leurs serments par la mort de Comnène,
Constantin, Lascaris, le noble époux d'Irène,
Arcos et Manuel, Nicéphore et Branas,
Ralliant autour d'eux les plus vaillants soldats,
Sur les marches du cirque agitent leurs bannières.
On entend retentir les trompettes guerrières :
Du beffroi des Sept-Tours le son précipité
Va semer l'épouvante au cœur de la cité.
Byzance qui s'éveille au signal des batailles,

Une seconde fois tremble pour ses murailles :
La guerre est résolue ; et le fier Villehardouin,
Du trouble qui s'accroît intrépide témoin,
Traverse en s'éloignant un vain peuple en tumulte,
Qui prodigue au héros la menace et l'insulte.
Une foule égarée accompagne ses pas,
Et la haine à grands cris demande son trépas ;
Mais de ces furieux calmant la violence,
« Je viens, dit Lascaris, embrasser sa défense :
« Demain, dans les combats armons-nous contre lui ;
« Du droit des nations qu'il jouisse aujourd'hui. »
Protégeant aussitôt cette tête sacrée,
Précédant Villehardouin d'une marche assurée ;
De la foule bruyante il écarte les flots ;
Aux portes de Byzance il conduit le héros :
Sur leurs gonds gémissants, sous leur voûte sonore,
Pour la dernière fois la paix les ouvre encore.
D'un trouble inattendu les peuples ont frémi.
« Adieu, dit Villehardouin, généreux ennemi !
« Quand la guerre, entre nous élevant sa barrière,
« Nous défend de marcher sous la même bannière,
« J'espère, si le sort me présente à vos coups,
« Mériter votre estime en servant contre vous. »

Les chevaliers latins, dans de vives alarmes,

Attendaient le retour de leur compagnon d'armes:
Ils l'avaient pris pour guide au milieu des assauts;
Ils craignaient que la mort, arrêtant ses travaux,
Ne frappât le guerrier qui proclamait leur gloire,
Et d'un siége fameux n'interrompît l'histoire.
Villehardouin reparaît; et, quand sa noble voix
Appelle les Latins à de nouveaux exploits,
Tout le camp lui répond par des cris d'allégresse.
Autour de sa bannière on accourt, on s'empresse;
Et, préférant la gloire aux douceurs du repos,
On veut combattre, vaincre, ou mourir en héros.

Mais le vaillant Baudouin, Dandolo, Boniface,
Modèrent avec art cette bouillante audace;
Et des combats mortels où l'on va s'engager,
Leur prudente valeur a prévu le danger.
« Cherchons, dit Boniface, à réparer nos pertes.
« De nos sanglants débris ces plages sont couvertes;
« Et le camp des Latins, affaibli tous les jours,
« Ne peut de l'Occident recevoir les secours.
« Pour vaincre le Bosphore et rentrer dans Byzance,
« De tous ses ennemis unissons la vengeance;
« Et, si leurs intérêts aux nôtres sont liés,
« Parmi les Turcomans cherchons des alliés.
« Redoutables rivaux des forces de l'empire,

« Aux succès des Latins leur puissance conspire;
« L'Orient retentit du bruit de leurs exploits:
« Déja la haute Asie est soumise à leurs lois;
« Des portes du Caucase et des monts d'Arménie
« Je les vois accourir aux champs de Bithynie:
« Pour venger Alexis et punir les tyrans,
« Hâtons-nous de nous joindre à ces fiers conquérants. »

« Arrêtez, s'écria le héros de la France;
« D'un coupable secours rejetons l'espérance,
« Et ne dérogeons point au rang de chevalier.
« Quoi ! les soldats du Christ voudraient s'associer
« A ses persécuteurs, à ceux dont la furie
« A ravagé Solyme, et conquis la Syrie !
« Des Latins et des Grecs ils sont les ennemis.
« Dans leurs invasions ces vainqueurs affermis
« Bientôt nous troubleraient au sein de nos conquêtes,
« Et vous auriez sur nous attiré ces tempêtes.
« Quel bras arrêterait ces peuples belliqueux ?
« L'effroi, le désespoir, la mort marche avec eux.
« Armés par Mahomet d'un fatal cimeterre,
« Pour étendre son culte ils dévastent la terre:
« Unis aux Sarrazins par une même foi,
« Ils attaquent par-tout nos temples, notre loi.
« Ah ! ne leur livrez point les plages du Bosphore !

« De la Thrace au Danube ils s'étendraient encore,
« Ils plieraient sous le joug le front de nos Cités;
« Et l'Occident vaincu perdrait ses libertés.
« Écarte, Dieu puissant, de si vives alarmes!
« Ton secours doit suffire au succès de nos armes :
« A vingt mille soldats la guerre nous réduit:
« Mais notre cause est juste, et la croix nous conduit.
« Déja nos bataillons sont entrés dans Byzance;
« Les assauts sont encore ouverts à leur vaillance;
« Et nous pouvons gravir par les mêmes chemins
« Au sommet des créneaux échappés de nos mains. »

Cependant, effrayés du siège qui s'apprête
Et du nouvel orage amassé sur leur tête,
Les peuples de Byzance, errants de toutes parts,
Parcourent la Cité, couronnent les remparts,
Augmentent par leurs cris le trouble, les alarmes,
Et fixent vers le Ciel leurs yeux baignés de larmes.
Des maux qu'ils ont soufferts le triste souvenir
Leur fait avec effroi contempler l'avenir:
Au tombeau d'un époux les mères prosternées
A perdre encore un fils sont-elles condamnées?
Quel silence effrayant règne au sein du palais!
Les crimes de Murzufle en ont chassé la paix.
A la voix du remords se réveillent ses craintes;

De sa famille en deuil il redoute les plaintes;
Et, pour se délivrer d'un reproche odieux,
D'Eudoxie elle-même il évite les yeux.
Mais il ne peut la fuir. Tremblante, consternée,
Et du jeune Alexis pleurant la destinée,
Elle suit le coupable, et voit avec effroi,
Dans l'époux qu'elle aimait, l'assassin de son roi.
« Vous qu'avait élevé la faveur de Comnène,
« Cruel, qu'avez-vous fait? Quel espoir, quelle haine
« Contre vos bienfaiteurs a dirigé vos coups?
« Frappez-moi : ce forfait est digne encor de vous. »

Murzufle est criminel; mais ce guerrier farouche
S'attendrit par degrés aux accents de sa bouche,
Par sa noble vertu se sent humilier,
Et du moins à ses yeux veut se justifier :
« Madame, prenez soin de vous et de ma gloire.
« D'un prince qui n'est plus oublions la mémoire :
« Byzance est sous vos lois; sachez vous résigner
« Aux ordres du destin qui vous a fait régner;
« Et que, plus indulgent, votre cœur me pardonne
« D'avoir, pour vous l'offrir, essayé la couronne.
« Votre nom m'a trompé ; dans mes vœux indécis
« J'attaquais en tremblant le pouvoir d'Alexis;
« Par d'aveugles transports mon ame fut troublée;

« Sur ce trône éclatant je vous crus appelée;
« Votre intérêt fixa mes vœux irrésolus:
« J'étais près de vous perdre, et je n'hésitai plus. »

« Quoi! dit-elle, c'est moi qui fis commettre un crime!
« C'est pour moi que ton bras immola sa victime!
« Consulte tes remords; rentre enfin dans ton cœur,
« Et ne m'accuse point de ta propre fureur.
« Moi, qui des souverains suis la nièce et la fille,
« J'oserais attenter aux jours de ma famille!
« Murzufle a pu penser qu'aspirant au pouvoir
« Sur un trône sanglant je brûlais de m'asseoir,
« Et que, du fils des rois criminelle ennemie,
« J'acheterais l'empire au prix de l'infamie!
« Ah! si dans vos fureurs vous vouliez m'engager,
« Pourquoi sur mes desseins ne pas m'interroger?
« Mais on fuyait mes pas; on s'armait en silence;
« On craignait des conseils donnés par l'innocence;
« Et, d'un pouvoir funeste aveuglément épris,
« On n'aspirait enfin qu'à régner à tout prix.
« Lorsque tu préparais cette funeste trame,
« Que n'ai-je pu, cruel, lire au fond de ton ame!
« D'un coupable attentat prompte à te détourner,
« Loin des séditieux j'aurais su t'entraîner:
« En prévenant tes coups, en calmant ta furie,

« J'aurais sauvé ta gloire et servi ma patrie. »
Elle dit ; et l'effroi fait palpiter son cœur.
Des vengeances du Ciel elle craint la rigueur,
Condamne le forfait, pleure sur le coupable,
Et, ne pouvant changer l'arrêt irrévocable,
En faveur d'un époux invoque l'Éternel,
Et le croit malheureux puisqu'il est criminel.

Murzufle redoutait la foudre vengeresse ;
Mais bientôt il rougit d'un instant de faiblesse ;
S'il prévoit les périls, il veut les affronter.
Le crime est un torrent qu'on ne peut remonter ;
Et, prêt à soutenir la couronne usurpée,
Il arrache au repos, il arme d'une épée
Tous ceux dont la valeur lui promet quelque appui ;
Par les nœuds du serment il les attache à lui ;
Ceux qui le haïssaient cèdent à la contrainte :
Il commande au refus ; il fait taire la plainte ;
Aux faibles orphelins les pères sont ravis ;
En menaçant la mère il enlève ses fils.
Chacun, pour échapper à sa sombre vengeance,
Suit au milieu des camps l'étendard de Byzance.
Là, du moins on obtient des combats glorieux ;
Les pompes du triomphe éblouissent les yeux :
Forcé de revêtir la cuirasse et les armes,

Bientôt à ce devoir on trouve quelques charmes;
L'exemple entraîne enfin les cœurs les moins soumis;
Pour défendre ses murs on marche aux ennemis;
Et, gémissant des maux d'une ville opprimée,
L'honneur se refugie au milieu de l'armée.

Ainsi, disposant seul des bras d'un peuple entier,
Murzufle à ses projets a pu l'associer:
Ses dangers sont communs à toutes les familles;
Les vieillards, les enfants, les mères, et les filles,
Chaque jour, font des vœux dans le fond de leur cœur
Pour qu'un fils, un époux, un père soit vainqueur;
Et les pénibles soins qu'entraîne la défense
Occupent les guerriers, la vieillesse, et l'enfance.

Murzufle, Lascaris, parcourant les remparts,
Concertent leurs travaux, arrêtent leurs regards
Sur les points menacés qu'un faible mur protége,
Et sur ce boulevard, que dans un premier siége
Avaient escaladé quinze guerriers français.
Tout leur rappelle encor ce glorieux succès,
Et Murzufle ne peut en écarter l'image.
« Quoi! l'excès du péril exalte leur courage!
« On reconnaît sans cesse à leur témérité
« La fougueuse valeur de ce peuple indompté,
« Qui, jusque au Capitole osant porter la guerre,

« Effraya dans leurs murs les maîtres de la terre.
« Superbe, audacieux, il croit tout asservir;
« Mais sa bouillante ardeur doit enfin nous servir.
« C'est par des flots de sang qu'il achète sa gloire :
« Notre ennemi s'épuise en cherchant la victoire :
« Opposons aux Français des obstacles nouveaux;
« Protégeons la cité par d'utiles travaux :
« Je veux à l'ennemi la rendre inaccessible;
« Et, puisqu'il est mortel, il n'est pas invincible. »

De la défense alors poursuivant les apprêts,
Murzufle fait tomber les antiques cyprès
Balancés par les vents autour des sept collines.
Les vallons sont couverts de leurs longues ruines :
Ils ne marieront plus leurs rameaux toujours verts
Aux dômes orgueilleux qu'ils suivaient dans les airs;
Et de Byzance en deuil les vastes édifices
Redemandent en vain leurs ombres protectrices.
La hache retentit sur leurs flancs ébranlés :
Leurs tiges sans écorce et leurs fronts mutilés
Vont exhausser par-tout l'enceinte des murailles :
La scie aux dents de fer déchire leurs entrailles :
La grue au bras immense élève en gémissant
Les bois entrelacés de ce rempart naissant;
Il s'étend, il grandit, et d'étage en étage

De ses nouvelles tours on forme l'assemblage.
D'un fossé plus profond on élargit les flancs.
Le pont va se mouvoir sur ses léviers tremblants ;
Une chaîne, attachée à sa tête captive,
Le suspend, ou l'abat de l'une à l'autre rive,
L'astre du jour sans cesse éclaire les travaux,
La nuit, on les poursuit aux lueurs des flambeaux :
Les gardes fatigués tour-à-tour se relèvent;
Ce qu'ils ont entrepris, mille autres bras l'achèvent :
On s'excite à la guerre; et des coups plus certains
Jusques dans Galata vont frapper les Latins.
« Prévenons l'ennemi, dit la pâle Euphrosine,
« Et, la flamme à la main, assurons sa ruine.
« Hâtons-nous ; rassemblons ces rameaux desséchés
« Que du front des forêts le fer a détachés :
« De ces bois, embrâsés par la torche brûlante,
« Abandonnons aux vents la flamme étincelante ;
« Que, fuyant du rivage et flottant sur les eaux,
« Ils aillent des Latins consumer les vaisseaux. »
Ainsi parle Euphrosine ; et les enfers eux-mêmes
Joignent à ses fureurs leurs cruels stratagêmes.

Dans ces antres profonds, mystérieux abris,
Où son art criminel, évoquant les esprits,
Pour agrandir encor les fléaux de la guerre,

Va chercher des secrets dans le sein de la terre,
L'ange du noir abyme, ouvrant ses arsenaux,
Fait jaillir à-la-fois des gouffres infernaux
Le nitre, le bitume, et l'huile incendiaire
Que de ses flancs poreux laisse échapper la pierre,
Et le soufre exhalant ses livides vapeurs,
Qui semblent végéter sous la forme des fleurs.
Des suppôts de l'enfer l'innombrable phalange
De tous ces éléments forme un affreux mélange;
On l'apporte au rivage; et sur ces noirs brûlots
Pour attiser la flamme on le verse à grands flots.
Voyez au fond du port l'implacable Euphrosine,
Allumant de ses mains la première fascine,
Promener sur la plage un lugubre fanal:
Ses ordres, son exemple, ont donné le signal:
Elle marche; on la suit; et, d'une main hardie,
De rameaux en rameaux elle étend l'incendie.
Ses vœux sont exaucés: les vents chassent du bord
Ces brandons effrayants qui traversent le port.
Déja dans Galata s'éveillent les alarmes:
On s'assemble en tumulte; on court, on prend les armes;
De ces feux voyageurs les sanglantes clartés
Frappent de toutes parts les yeux épouvantés.

Le sort qui lui ravit la lumière céleste

Épargne à Dandolo ce spectacle funeste;
Mais les cris des Latins, leur trouble, leur terreur,
Et d'un ciel embrâsé la dévorante ardeur,
Lui font de ces dangers mesurer l'étendue.
Autour des pavillons la flamme est répandue:
Les vaisseaux vont périr s'ils osent la braver;
C'est en les éloignant qu'il faudra les sauver.

On s'élance à leur bord: le nocher les dégage
Des câbles dont les nœuds les fixaient au rivage;
Mais au torrent de feu prêt à l'envelopper
La flotte des Latins pourra-t-elle échapper?
En vain les matelots, armés de longues rames,
Écartent des agrès ces tourbillons de flammes,
Et repliant la voile, ou penchés sur les eaux,
Versent l'onde des mers dans le sein des vaisseaux:
Sur les feux qu'elle arrose et qu'elle attise encore
En nuage léger la vague s'évapore,
Et contre leur fureur les flots sont sans pouvoir.
Peindrai-je des Latins le sombre désespoir,
Dans tous ses mouvements la poupe embarrassée,
Le gouvernail rompu, la rame fracassée,
Les tremblants nautoniers, voyant s'évanouir
L'espérance de vaincre et les moyens de fuir?

Vertueux Ubaldi, noble guerrier de Pise,

Intrépide rival de Gènes, de Venise;
Vous dont l'armée entière admira les exploits,
Lorsque, attaquant ces murs pour la première fois,
Elle vous vit, couvert de sang et de poussière,
Sur la tour du fanal planter votre bannière;
A périr sans combat seriez-vous condamné?
Des feux de l'ennemi sans cesse environné,
Sur ces brûlants écueils votre navire échoue;
Ils sont sur votre flanc, à la poupe, à la proue:
Vos câbles, vos agrès, et vos mâts enflammés
Tombent sur le tillac à demi consumés;
Des torches de l'enfer l'inextinguible rage
Dans le sein du vaisseau promène le ravage.
Alors, autour de vous, les pâles matelots
Effrayés, demi-nus, s'élançant dans les flots,
De ces débris en feu s'éloignent à la nage,
S'approchent de Byzance, et, cherchant le rivage,
Vont de leurs ennemis implorer le secours.
O douleur! le barbare auquel ils ont recours,
Murzufle les menace, et, de ses mains sanglantes
Repoussant loin du bord les victimes tremblantes,
« Allez, leur a-t-il dit, annoncer aux enfers
« Et vos premiers exploits et vos derniers revers:
« Je dois venger mon peuple; et je vous sacrifie
« Aux Grecs que votre lance a privés de la vie. »

Ubaldi cherche alors un immortel appui ;
Il brave le trépas qui s'approche de lui ;
Et dans le sein des flots il s'abyme en silence,
En remettant au Ciel le soin de sa vengeance.

D'un héros tel que lui les funestes destins
D'horreur et de pitié pénètrent les Latins :
Ils luttent au milieu des flammes vagabondes
Qui poursuivent la flotte et volent sur les ondes :
Alberti, Canoza, Soranzo, Quirini,
Falier, Gradenigo, le vaillant Pisani,
Tout ce noble concours des héros d'Italie
Autour de Boniface accourt et se rallie.
Ces guerriers, imitant sa noble fermeté,
Savent unir l'adresse à l'intrépidité :
Les voiles des Latins, à leurs soins confiées,
Dans un fidèle abri se sont réfugiées ;
Et les flots et les vents, et la faveur des cieux
Dispersent loin du bord ces brandons furieux.

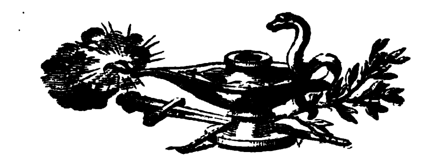
Mais, en voyant la flotte aux flammes échappée,
Euphrosine gémit de sa fureur trompée :
Sur les mâts fugitifs attachant ses regards,
La tunique en désordre, et les cheveux épars,
Elle remplit les airs de ses accents funèbres.

« O vous que j'évoquai du séjour des ténèbres !
« Les Latins ont vaincu vos efforts menaçants :
« N'êtes-vous donc armés que de feux impuissants ?
« Des torches de l'enfer ranimez la furie ;
« Je m'abandonne à vous ; mais sauvez ma patrie. »
Elle dit ; et l'abyme a répondu trois fois.
Les feux qui languissaient revivent à sa voix ;
Et, semblable au volcan dont la bouche brûlante
Vomit en deux torrents sa lave dévorante,
L'incendie, égaré sur la plaine des eaux,
Envahit le rivage, et, gagnant les coteaux,
S'attache en rugissant à ces vastes machines
Qui déja menaçaient la ville aux sept collines.
On les éloigne en vain sur leurs orbes roulants ;
Le tison les poursuit et consume leurs flancs.
Les béliers sont en flamme ; et de leur tête altière
Les deux cornes d'airain tombent dans la poussière.
La baliste, les traits, les armes, les drapeaux,
La tour qui dans les airs élevait ses créneaux,
De débris enflammés couvrent tout le rivage.
L'ennemi des humains admire son ouvrage :
Sa lance flamboyante allume dans les airs
L'effrayant météore et le feu des éclairs ;
Il élève sa tête au milieu des ruines ;
Il pénètre d'horreur les cohortes latines ;

Et les feux dévorants dont ces bords sont couverts
Le font jouir encor du tableau des enfers.

Quels efforts, quels secours opposer à sa rage?
Le soldat, effrayé de cette affreuse image,
Ne peut d'un tel désastre arrêter les progrès:
A la paix qu'il n'a plus donnant de vains regrets,
De ces rêves brillants d'empire et de victoire
Il voit avec douleur s'évanouir la gloire;
Mais Baudouin relevant leur courage abattu:
« Chrétiens et chevaliers, armez-vous de vertu.
« Ces fléaux dévorants n'atteignent point l'armée:
« A de plus grands périls elle est accoutumée,
« Et vous restez debout au milieu des débris.
« De ces bois impuissants, de ces faibles lambris
« Laissons un peuple vain triompher sans courage:
« Qu'il soit enorgueilli d'un si frêle avantage:
« Qu'à l'épreuve du fer n'osant avoir recours,
« De la flamme et des vents il cherche le secours:
« De ses coups imprévus on peut tirer vengeance.
« N'avez-vous pas gardé vos armes, votre lance,
« Et l'invincible ardeur qui vous porte aux combats?
« Dans ces lieux dévastés, ne vous reste-t-il pas,
« Quand le sommeil succède aux travaux de la guerre,
« Le pavillon du ciel et le lit de la terre?

« Non, non, tout est sauvé. Dampierre ! Villehardouin !
« Français ! accourez tous à la voix de Baudouin :
« Jurons sur nos drapeaux, jurons sur ces ruines
« De combattre et de vaincre au pied des sept collines. »
Ainsi parle Baudouin : et ce fier chevalier,
Levant au Ciel son bras armé du bouclier,
Et portant sur Byzance une vue enflammée,
Prononce le serment que répète l'armée.
Ce redoutable cri d'un peuple de héros
S'étend sur le rivage et traverse les flots ;
Les rochers, les vallons, les remparts y répondent ;
Et des échos troublés les clameurs se confondent.



CHANT IV.

L'AURORE, ouvrant les cieux à l'astre qui la suit,
A dissipé l'horreur de cette affreuse nuit:
Le jour brille, s'étend; et sa lumière pure
Des plus vives couleurs anime la nature.
Au pied de Galata les Latins rassemblés
Réparent des vaisseaux les agrès mutilés;
De leur humide sein ils épuisent les ondes,
Et ferment de leurs flancs les blessures profondes:
Leurs fronts seront armés de tranchants éperons;
On suspend à leurs bords d'agiles avirons;
Un gouvernail nouveau dans les vagues se plonge;
Le mât s'est relevé; sa tige se prolonge,
Et va, de hune en hune, arborer dans les airs
Ses pavillons, flottant sur l'abyme des mers.

Les Latins sont vengés: une escadre nouvelle
Menace l'ennemi, l'entoure, le harcèle,
Parcourt la Propontide, enlève les trésors

5.

Dont les vaisseaux des Grecs allaient couvrir ses bords;
Et, dans le camp latin ramenant l'abondance,
Détourne les convois qui cinglaient vers Byzance.
Ainsi, lorsque des mers les légers habitants
Nagent vers le Bosphore au retour du printemps,
D'invisibles filets, tendus près du rivage,
Vont de ces fugitifs arrêter le passage;
Et sur eux le pêcheur reployant ses réseaux
Répand un vaste deuil dans l'empire des eaux.

Déja de toutes parts, sur les flots, sur la terre,
On presse avec ardeur les apprêts de la guerre.
Le sage Dandolo, Châtillon, Villehardouin,
Archambaud, Courtenay, l'intrépide Baudouin,
De leur illustre chef aidant la prévoyance,
Lui prêtent les conseils de leur expérience.
Boniface poursuit ses glorieux travaux;
Et, s'il doit différer le signal des assauts,
Dans un repos timide il ne veut point attendre
Que tous les arsenaux renaissent de leur cendre.
« Nous avons triomphé du plus noir des complots,
« Et nous sommes encor les souverains des flots.
« Déja de nos succès Byzance est alarmée:
« Je vois la Propontide, à ses vaisseaux fermée,
« Des peuples du Midi lui ravir les secours;

« Mais aux plages du Nord Murzufle aura recours;
« Et des riches moissons dont elles sont couvertes
« Les épis nourriciers vont réparer ses pertes.
« Voyez Phinopolis, aux rives de l'Euxin,
« Élever ses remparts, recueillir dans son sein
« Les trésors de la Thrace, et le fer des contrées
« Où roulent les torrents des monts hyperborées:
« C'est là que Sitalcès, pour armer les guerriers,
« Forge des javelots, des haches, des cimiers:
« C'est là qu'on aiguisa cette épée homicide
« Que leva sur son maître un sujet parricide:
« De ces coupables murs arrachons-lui l'appui,
« Et dans Phinopolis armons-nous contre lui. »
Alors à tous les chefs expliquant sa pensée,
Il déroule les plans où la route est tracée,
Des fleuves, des vallons il marque les détours,
Du temps et de l'espace il mesure le cours;
Enfin dans le conseil l'entreprise arrêtée
Par le bras d'un héros doit être exécutée:
On confie à Baudouin l'honneur de ces combats;
Et lorsqu'on lui remet le choix de ses soldats,
« Mes troupes, a-t-il dit, vont suivre ma bannière:
« N'ai-je pas dans leurs rangs Châtillon et Dampierre,
« Coligny, Valincourt, et Brienne, et Beauvoir?
« Émules de valeur, tous feront leur devoir. »

Les guerriers, à sa voix, revêtent leur armure.
De tout nouveau délai leur vaillance murmure:
Boniface applaudit; il sait que les Français,
Avides de combats, veulent de prompts succès,
Et, pour les éclairer dans leur marche rapide,
Il nomme Nicétas et le choisit pour guide.
« Seigneur, dit l'exilé, respectez ma douleur:
« Vous m'apprenez enfin l'excès de mon malheur.
« Non: quels que soient les coups du destin qui m'opprime,
« Je dois par mes refus mériter votre estime;
« Et le sort m'a conduit au camp de l'étranger,
« Pour chercher un asyle et non pour me venger.
« Ah! lorsque vous veniez, du fond de vos lagunes,
« Terminer d'Alexis les longues infortunes,
« Pour défendre ses droits j'acceptai votre appui;
« En suivant vos drapeaux je ne servais que lui.
« Protecteurs des bannis, je vous suivrais encore,
« Si vous n'aspiriez pas au sceptre du Bosphore;
« Si, respectant nos vœux, nos libertés, nos lois,
« Vous pouviez relever la tige de nos rois:
« Mais, quand vous préparez des fers à cet Empire,
« Voulez-vous qu'à ses maux moi-même je conspire,
« Qu'envers nos citoyens mes devoirs soient trahis,
« Que j'ouvre à l'étranger l'accès de mon pays?
« Suivez, suivez sans moi la fortune des armes:

« Sur le destin des Grecs je dois verser des larmes;
« Et, s'il faut qu'un grand peuple expire sous vos coups,
« En frémissant pour lui, je m'éloigne de vous. »
De sa patrie alors prévoyant la ruine,
Ne pouvant détourner le joug qu'on lui destine,
Il oppose aux revers une noble fierté,
Cherche au pied de l'Hémus un vallon écarté,
Va cacher ses douleurs dans cet obscur asile,
Et fait encor des vœux pour l'État qui l'exile.

Cependant le malheur des augustes bannis,
Qu'au milieu des Latins le sort a réunis,
Fait craindre à Dandolo que sur d'autres rivages
Leur farouche ennemi n'étende ses ravages.
« Guerriers! n'oublions pas que de nombreux Génois,
« Long-temps associés aux soldats de la croix,
« Et quittant pour jamais les ports de Ligurie,
« Sont venus vers l'Euxin chercher une patrie.
« Signalés comme nous dans la guerre et la paix,
« D'une heureuse industrie étendant les bienfaits,
« Ils appelaient l'Europe au commerce d'Asie;
« Et, de Phinopolis jusqu'à Théodosie,
« Du Bosphore au Danube, au Phase, au Tanaïs,
« Flotta le pavillon de leur noble pays.
« Ils étaient nos rivaux, j'attaquai leur puissance.

« Mais ils sont exilés des remparts de Byzance;
« De sinistres rumeurs déja nous ont appris
« Qu'aux rives de l'Euxin les Génois sont proscrits,
« Que dans Phinopolis leur tête est menaoée:
« Leur destin, leur péril se peint à ma pensée.
« L'espoir de les sauver nous est encor permis:
« Partons, pour secourir nos anciens ennemis. »

« Eh bien! dit Boniface au héros de Venise,
« Hâtez-vous d'accomplir cette noble entreprise:
« Contre Phinopolis secondez les Français;
« Couronnez la victoire en semant des bienfaits,
« Et, sur le Pont-Euxin, allez, de plage en plage,
« Affranchir les proscrits des maux de l'esclavage.
« Nous bénirons le ciel, si vos mâts triomphants
« Au port de Galata ramènent nos enfants.
« Ah! lorsqu'on est jeté sur la rive étrangère,
« Dans un concitoyen l'on croit trouver un frère;
« Par des liens secrets le cœur s'attache à lui:
« On veut dans le malheur devenir son appui;
« Ses traits nous ont émus; son langage nous crie
« Que tant d'hommes épars ont la même patrie. »

Par son ordre, aussitôt vingt navires sont prêts.
Ils ont leurs pavillons, leurs armes, leurs agrès:

Dandolo les commande : une ardente jeunesse
D'amour et de respect entoure sa vieillesse :
Sous ses augustes lois l'honneur a réuni
Alberti, Canosa, Rambaud, Contarini.
De l'ancre, avec effort, la flotte se dégage;
Ses légers avirons l'éloignent de la plage :
La voile se déroule, et les câbles mouvants
Développent ses plis que font frémir les vents.
On part en saluant les rayons de l'aurore ;
La flotte est entraînée au milieu du Bosphore :
D'une vive allégresse on entend les clameurs;
La vague retentit sous les coups des rameurs :
Rambaud est inspiré; ses chants se font entendre,
Et la voix des échos au loin va les répandre.

« Que ce détroit fameux a porté de héros!
« Que d'autres, avant vous, en franchirent les flots!
« De leurs vaisseaux, vainqueurs du Bosphore de Thrace,
« Les vagues en fuyant ont effacé la trace :
« Eux-mêmes ont péri; mais leurs noms éclatants
« Survivent glorieux aux ravages du temps. »

« Jeté comme un grand fleuve entre deux parts du monde,
« Ce canal voit briller sur sa rive féconde
« Le commerce et les arts de vingt peuples divers :

« Il reçoit dans son lit les flottes des deux mers;
« Et du grand Constantin la Cité fut choisie
« Pour régner à la fois sur l'Europe et l'Asie.

« Pour elle, tous les ans, les plaines de Memphis
« Élèvent leurs dattiers, cultivent leurs épis :
« Les coupes de Lesbos, de Chypre et de la Grèce
« Au milieu des festins lui versent l'allégresse :
« Les peuples policés, les sauvages tribus,
« Et la terre et les flots lui portent leurs tributs.

« Guerriers! voilà le prix qu'attend votre courage.
« Des antiques Romains c'est ici l'héritage;
« Les fils de l'Italie y régnaient autrefois;
« De vos nobles aïeux ressuscitez les droits :
« Ils ont été jadis ce qu'aujourd'hui vous êtes :
« Descendants des vainqueurs, rentrez dans vos conquêtes. »

Il dit : et les accents du guerrier troubadour
De vaisseaux en vaisseaux circulent tour à tour.
Du rivage des mers la pompe se déroule :
Les anciens souvenirs se présentent en foule;
Et l'ame s'agrandit, au récit des exploits
Dont cet illustre bord fut témoin tant de fois.

Tandis que sur les eaux la flotte fugitive

Glisse légèrement entre la double rive,
Baudouin et les Français partent avec la nuit.
Du cours du Cidaris ils s'approchent sans bruit,
Remontent son rivage, atteignent à sa source,
Dirigent leurs drapeaux vers l'étoile de l'Ourse,
Et gagnent à grands pas les rochers de l'Euxin.
Les vallons de l'Hémus les cachent dans leur sein.
Quand la nuit a fait place au flambeau de l'aurore,
De l'ombre des forêts ils se couvrent encore,
Et, dérobant aux yeux la bannière des lys,
Arrivent, vers le soir, devant Phinopolis.
La fille des héros se présente à leur tête,
Et semble leur donner le signal d'une fête.
On voit à ses côtés Dampierre, Courtenay,
Archambaud, Rochefort, Urboise, Listenay,
Le superbe Conflans, le généreux Lothaire:
L'un soutient de son nom l'éclat héréditaire;
L'autre, arrivant au camp sans trésors, sans aïeux,
Est prêt à s'anoblir par des faits glorieux.

Jeune et beau Coligny! ta belliqueuse audace
Auprès de ces héros avait marqué ta place:
A l'âge des guerriers à peine parvenu,
Déja tu gémissais de n'être pas connu:
Ta grace avait touché la tendre Éléonore;

Tu veux par des vertus la captiver encore;
L'espoir de l'obtenir fait tressaillir ton cœur:
Ah ! puisse le destin te ramener vainqueur!

Aux projets de Baudouin bientôt la nuit propice
Reparaît, et lui rend son ombre protectrice.
Il attend ces moments consacrés au repos,
Où la main du Sommeil, répandant ses pavots,
De Sitalcès enfin trahit la vigilance,
Et dans Phinopolis fait régner le silence.
Alors, enveloppé de ces voiles obscurs,
Pour surprendre la place il s'approche des murs:
Une échelle à la main, le casque sur la tête,
Il s'attache aux remparts, il en gagne le faîte;
Et les guerriers français qui suivent ses drapeaux,
S'élèvent par degrés au sommet des créneaux.
Les clameurs des soldats, le tumulte des armes,
Vont dans Phinopolis étendre les alarmes:
Les pâles habitants, surpris par le danger,
Dans des piéges obscurs craignent de s'engager:
On s'arme en toute hâte: on s'avance; on hésite
Sur le lieu des combats, sur celui de la fuite;
Et, lorsque les flambeaux ont ramené le jour,
Sitalcès, élevé sur une vaste tour,
Contemple en frémissant ce désordre funeste.

Dans un si grand péril son courage lui reste :
Il est environné des plus braves soldats ;
Son éclatante voix les appelle aux combats :
Tel qu'un géant superbe et fier de sa vaillance,
Il veut de ses remparts prolonger la défense ;
Et voit, sans se troubler, Baudouin et ses guerriers
S'avancer sous l'abri des larges boucliers,
Unir l'art de la guerre à l'héroïque audace,
Et braver de plus près la mort qui les menace.
Les casques, les pavois, sur leur tête placés,
Amortissent les coups qui leur sont adressés ;
Et des traits ennemis les pointes homicides,
Sans blesser les Français, tombent sur leurs égides,
Comme au milieu des nuits, dans les brûlants étés,
La grêle retentit sur les toits des cités,
Tandis que du sommeil les images légères
Offrent aux habitants leurs ombres passagères.
Mais, lorsque l'ennemi roule de toutes parts
Les poutres, les rochers, les créneaux des remparts,
Ce rang de boucliers, long-temps impénétrable,
Se brise en mugissant sous le poids qui l'accable.
Les mourants ont poussé de lamentables cris :
De longs ruisseaux de sang inondent ces débris ;
Et de Phinopolis la tour inaccessible
Semble opposer encore un obstacle invincible.

Armé d'un javelot, et couvert d'un cimier,
A l'escalade enfin s'avançait Olivier;
Quand par le bras d'Asan l'échelle repoussée
Échappe dans sa chûte aux mains qui l'ont dressée.
Sitalcès, Théodore, ébranlant un créneau,
Vers le haut de la tour attendaient Castelnau;
Et le guerrier français, que ce rocher terrasse,
Entraîne, en succombant, l'épouvantable masse.
Pour venger son trépas, le valeureux Montfort
Contre ce noir donjon gravit avec effort:
Jeune héros! tu viens d'entrer dans la carrière,
Et le premier assaut te ravit la lumière:
Du haut de cet appui sous tes pieds fracassé,
Sur le fer de Valois tu tombes renversé:
Sa lance, en se brisant, déchire tes entrailles;
Et la mort te ramène au pied de ces murailles
Que ta noble valeur brûlait de conquérir:
L'ami qui t'a frappé ne peut te secourir;
Tout couvert de ton sang, et maudissant ses armes,
Il te voit expirer, en te baignant de larmes.

Alors, levant aux cieux les regards et la voix,
Rosalba prend un trait dans son brillant carquois:
« O Dieu de ma patrie, exauce ma prière.
« Si la main d'un enfant, si sa fronde légère

« Abattit autrefois cet ennemi du ciel
« Dont le front orgueilleux dominait Israël,
« Daigne enfin terminer un combat homicide :
« O Dieu, viens à mon aide ; et que ce trait rapide,
« Dans son dernier asyle atteignant Sitalcès,
« Décide la victoire et sauve les Français. »

De son arc, à ces mots, la corde frémissante
Chasse vers le guerrier une flèche brûlante ;
Elle arrive en sifflant et lui perce le cœur ;
Et du haut de la tour aux pieds de son vainqueur
Le farouche ennemi tombe et roule sans vie.
A ses soldats troublés l'espérance est ravie :
Environnés par-tout de débris et de morts,
Ils tentent, en fuyant, quelques faibles efforts :
Aux assiégeants bientôt la place s'est rendue :
Baudouin est triomphant ; et la foule éperdue
Implore sa clémence et tombe à ses genoux.
Peuples infortunés, ne craignez plus ses coups :
Entre vous et Baudouin noble médiatrice,
Rosalba vous présente une main protectrice ;
Et sa voix toujours prête à plaindre le malheur,
D'un vainqueur généreux attendrit la valeur.

Cependant, sur les flots, les guerriers de Venise

Voguaient avec ardeur vers la place conquise:
Par les vents de la nuit retenus loin du bord,
La brise du matin les conduisit au port.
Ces héros regrettaient que la blanche bannière
Au sommet des remparts eût brillé la première :
« Amis ! dit Alberti, par de nobles travaux
« Il faut à notre tour devancer nos rivaux:
« Dans ses mille faveurs la gloire est journalière:
« Elle offre à nos regards une immense carrière;
« Les flots sont le théâtre ouvert à nos efforts,
« Et les mêmes lauriers couronnent d'autres bords. »

Dandolo touche enfin la pointe du rivage.
Baudouin et les Français l'attendaient sur la plage:
Des fils de l'Occident il reconnaît la voix;
Et les Vénitiens retrouvent les Génois.
Mais vous, dont les vertus, la gloire, le génie
Avaient fait si long-temps fleurir leur colonie,
Illustre Spinola, quels funestes destins
Vous dérobaient encore aux regards des Latins?
Tous les yeux vous cherchaient dans ce concours immense:
L'éclat de votre nom signalait votre absence.
Spinola, Salamone, époux infortunés,
A périr dans les fers fûtes-vous condamnés?
Il ne s'étend sur vous qu'une rumeur confuse:

Celui que de vos maux Phinopolis accuse,
Le cruel Sitalcès est mort dans les combats;
Et son crime est couvert des ombres du trépas.
S'il en est temps encore, ô Dieu! si ta puissance
Doit frapper le coupable et venger l'innocence,
Viens de ce peuple entier consoler les regrets;
Viens forcer le cercueil à trahir ses secrets.

Déja, depuis deux jours, leur triste destinée
D'un ténébreux mystère était environnée:
Et Dandolo, pensif au sommet de la tour
D'où leur persécuteur tomba privé du jour,
Entendait retentir les flots et les orages
Sur ces bords périlleux et féconds en naufrages,
Où souvent la fortune et la gloire et l'orgueil
Vinrent s'anéantir sur un dernier écueil.
Tout-à-coup, sous ses pieds, un douloureux murmure
Sourdement se prolonge; et d'une voûte obscure
Sortent confusément des sanglots et des cris.
De ce bruit imprévu le vieillard est surpris:
D'horreur et de pitié son ame est pénétrée;
Du réduit souterrain il fait sonder l'entrée;
Et, lorsque l'on descend vers ces affreux cachots,
Qu'environne la nuit et que baignent les flots,
On entend une voix gémissante et plaintive:

« Ah ! pour l'infortuné que la mort est tardive !
« Soldats de Sitalcès ! je me livre à vos coups ;
« Mais exaucez les vœux d'un père et d'un époux :
« En m'arrachant la vie épargnez Salamone,
« Et qu'à mon faible enfant votre fureur pardonne :
« Il est né dans les fers et n'a pu vous trahir :
« Hélas ! il n'a pas eu le temps de vous haïr. »

Dandolo l'interompt, et calmant ses alarmes,
« Des Latins, a-t-il dit, reconnaissez les armes :
« C'est Dandolo, c'est moi qui viens sauver vos jours :
« De votre ancien rival acceptez les secours.
« Généreux Spinola ! je viens calmer les haines
« Que le temps fit éclore entre Venise et Gênes :
« De nos inimitiés nous fûmes trop punis :
« Bénissons le destin qui nous a réunis ;
« D'une funeste guerre effaçons la mémoire.
« Que de fois, à regret disputant la victoire,
« Je suppliai le ciel d'arracher de nos mains
« Un glaive malheureux, teint du sang des Latins !
« Nous sommes tous les fils de la belle Italie :
« Autour de Dandolo que sa voix vous rallie ! »

Il dit, et le Génois, muet à son aspect,
Contemple ce vieillard avec un saint respect ;

Son âge, ses exploits, sa longue renommée,
A la clarté du jour sa paupière fermée,
Ce mélange éclatant de gloire et de malheurs,
Des yeux de Spinola font couler quelques pleurs:
Il croit voir devant lui la patrie elle-même,
Qui dicte à ses enfants sa volonté suprême:
Il veut parler; son trouble étouffe ses accents;
Et lorsqu'il a repris l'usage de ses sens:
« O déplorables jours, où des haines fatales
« Partageaient mon pays en factions rivales,
« Et de la Ligurie armant les citoyens,
« De l'État déchiré brisaient tous les liens!

« De nos troubles civils détestant la furie,
« J'allai chercher la gloire au fond de la Syrie;
« Dans ses prospérités j'attaquai Saladin;
« Je vis Tibériade et les bords du Jourdain;
« Et, quand de Lusignan la sanglante ruine
« A nos fiers ennemis livra la Palestine,
« Forcé de renoncer à l'espoir des combats,
« Vers les bords de l'Euxin je dirigeai mes pas.
« Déja d'autres Génois habitaient cette plage:
« De mon pays natal j'entendis le langage;
« Le spectacle des mers frappait encor mes yeux;
« Sur ma tête je vis briller les mêmes cieux;

6.

« Et les bois, les torrents des monts de Ligurie
« Avaient paru me suivre et changer de patrie.
« Proscrit par les Latins, je croyais les haïr;
« A mes ressentiments je ne pus obéir :
« Dans la terre d'exil je les aimais encore;
« Et, quand leurs pavillons triomphaient du Bosphore,
« Ne pouvant contenir les transports de mon cœur,
« Je me glorifiai de mon pays vainqueur.
« Sitalcès ne m'a point pardonné cette offense.
« Mon épouse elle-même éprouva sa vengeance;
« Et, d'un crime semblable également punis,
« Par des chaînes de fer nous fûmes réunis.
« La faim, le désespoir, le dirai-je? les crimes
« Entrèrent avec nous dans ces sombres abymes:
« On ne répondait point à nos cris superflus:
« Les portes des cachots ne se rouvrirent plus.

« Dans ce moment fatal, ô comble de misère!
« Salamone attendait le moment d'être mère ;
« Et l'horreur de son sort hâta le triste jour
« Où j'allais recueillir le fruit de notre amour.
« Sa douleur, sa faiblesse, et ses cris et ses plaintes
« Sur mon fils prêt à naître éveillèrent mes craintes;
« Hors du sein maternel je l'entendis gémir :
« De cet infortuné la voix me fit frémir;

« Je maudis sa naissance : ô tendresse ! ô nature !
« De tes cris déchirants j'étouffai le murmure ;
« Et, soulevant les fers dont on chargea mes bras,
« Je voulais, par pitié, lui donner le trépas.
« Punissez, Dieu vengeur, cette main criminelle !
« Mon fils eut pour appui la force maternelle :
« Salamone m'arrête et me rappelle à moi.
« Tu menaces ton fils : ses jours sont-ils à toi ?
« Si Dieu les a comptés, s'il doit cesser de vivre,
« Au ciel qui nous attend ne veux-tu pas le suivre ?
« De cet ange nouveau crains de perdre l'appui !
« Aux pieds de l'Éternel paraîtras-tu sans lui ?

« Ces mots, cette vertu, me rendent à moi-même.
« La nature me parle en ce moment suprême :
« Le remords me poursuit ; mes douloureux sanglots
« Des voûtes de la tour font mugir les échos ;
« Et vers le Tout-Puissant, notre seule espérance,
« Nous élevons ensemble un long cri de souffrance.
« Cet accent du malheur est enfin entendu :
« Quand j'appelais la mort vous m'avez répondu :
« Je revois nos drapeaux, mon fils et Salamone ;
« Et tout ce qui m'est cher aujourd'hui m'environne. »

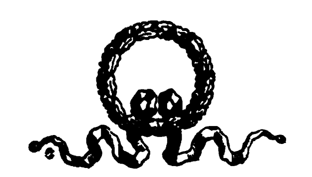
A ces mots, Dandolo le presse dans ses bras.

Tous les guerriers génois accompagnent ses pas:
D'une même origine ils gardaient la mémoire:
Leur cœur avait toujours palpité pour la gloire;
Et deux peuples rivaux, autrefois ennemis,
A la voix d'un grand homme aujourd'hui sont soumis.

« Jouissez, dit Baudouin, d'un si noble avantage.
« Trop heureux Dandolo ! poursuivez votre ouvrage,
« De cette colonie auguste bienfaiteur,
« Ouvrez-lui sur la flotte un abri protecteur.
« Il est d'autres devoirs que mon cœur vous confie:
« Veillez sur nos blessés; prenez soin de leur vie;
« Aux palmes des héros joignez un prix plus doux:
« La couronne civique est digne encor de vous. »

Le vieillard s'attendrit et cède à sa prière.
« Oui : des infortunés je dois être le père :
« La nature destine aux plus jeunes guerriers
« Les honneurs des combats, la moisson des lauriers;
« Et, sans porter envie à vos belles journées,
« Je vous laisse les fleurs du printemps des années.
« Mais sachez retenir la faveur des destins ;
« Hâtez votre retour dans le camp des Latins:
« La gloire a ses revers, les flots ont leurs tempêtes:
« Puissent-ils épargner les fruits de vos conquêtes! »

Il dit; et l'on transporte à bord de ses vaisseaux
Les blessés, les captifs, et tous ces arsenaux,
Menaçant appareil de force et de vengeance,
Qui doit précipiter la chûte de Byzance.
Par la guerre et les ans les Génois affaiblis
Vont avec Dandolo quitter Phinopolis:
Aux soins de la pitié Rosalba s'abandonne,
Et ses tendres secours entourent Salamone:
Les Latins admiraient sa grace et sa valeur;
Ils honorent les soins qu'elle rend au malheur;
Et la voix des mourants, par degrés ranimée,
Bénit leur bienfaitrice et l'ange de l'armée.



CHANT V.

QUAND la jeune colombe, aux créneaux des Sept-Tours
Suspendant sa demeure et fixant ses amours,
Voit éclore, au printemps, sa famille nouvelle,
Et rassemble ses fils sous l'aile maternelle,
D'agiles oiseleurs, par ses chants avertis,
Vont surprendre la mère auprès de ses petits;
On l'emporte; elle part pour la rive étrangère.
Attachée aux barreaux de sa prison légère,
Des fils qu'elle a quittés elle s'occupe encor:
Au milieu de l'exil rendez-lui son essor;
Loin des lieux où vos mains la retenaient captive,
Elle fuit comme un trait; elle vole, elle arrive
Aux murs qu'elle a couverts de sa postérité;
Et, ramenant la joie à son nid attristé,
Retrouve ses amours et sa douce patrie.

Des peuples d'Orient l'ombrageuse industrie
A voulu confier à ces courriers du ciel
Des secrets des humains l'échange mutuel.

Prêt à les renvoyer à leur famille absente,
On suspend avec art sous leur aile tremblante
Un message furtif, qui trompant tous les yeux
Va suivre dans les airs son vol mystérieux.

Ainsi de Sitalcès la chûte inattendue
Loin de Phinopolis est bientôt répandue:
Les oiseaux fugitifs, chargés de ses revers,
Jusqu'aux murs de Byzance ont traversé les airs;
Et Murzufle, apprenant le malheur de ses armes,
Voudrait cacher en vain ses secrètes alarmes.
Un noir pressentiment agite ses esprits;
Et, sous son pavillon appelant Lascaris,
Branas, Cantacuzène, Arcos et Nicéphore,
Il peint à ces guerriers les dangers du Bosphore,
Les exploits des Français, et l'étendard des lys
Arboré sur l'Euxin et sur Phinopolis.
« Vengeance! dit Murzufle, immortelle vengeance!
« Rassemblez-vous: marchons loin des murs de Byzance,
« Vers les sombres forêts où déja l'étranger
« Pour hâter son retour est près de s'engager:
« Opposons aux Français l'artifice et le nombre:
« La nuit va nous prêter le secours de son ombre:
« On peut dans leurs succès surprendre les vainqueurs;
« Et la faveur du sort succède à ses rigueurs. »

Les guerriers, à sa voix, reprennent leur épée.
D'un glorieux péril leur grande ame est frappée:
Dans les premiers combats le sort les a trahis;
Mais ils sauront mourir ou venger leur pays.

Voyez Paléologue: un grand peuple l'admire;
C'est au prix de son sang qu'il a servi l'Empire;
Et son bras en écharpe assure à ce héros
Les honneurs de la gloire et le droit du repos;
Mais la patrie en deuil éveille ses alarmes:
Il se lève, il s'anime, il demande ses armes.

Alors la tendre Irène, en proie à sa douleur:
« Dieu! quel espoir funeste égare ta valeur!
« A peine sur tes jours Irène se rassure:
« Le temps n'a pas fermé ta dernière blessure;
« Le poids d'un bouclier accablerait ton bras;
« Et déja ton ardeur cherche d'autres combats!
« A courir à la mort quelle fureur t'entraîne?
« Cruel! permets du moins que ta fidèle Irène
« Accompagne tes pas, prenne soin de tes jours,
« Et d'un autre pavois te prête le secours:
« Mon devoir, mon bonheur est de sauver ta vie.
« Ah! que Paléologue à ma foi se confie!
« Il m'apprit ses vertus; et, pour le secourir,

« Je puis à ses côtés et combattre et mourir. »
Du héros, à ces mots, l'ame s'est attendrie.
« Non : laisse-moi l'honneur de servir la patrie ;
« Et réserve tes soins pour les jours de ton fils :
« Les secours maternels lui seront-ils ravis ?
« Au milieu des combats s'il doit perdre son père,
« Pour lui rendre un appui conserve-lui sa mère :
« Forme ses premiers ans ; qu'il apprenne de toi
« A vivre sans reproche, à mourir sans effroi.
« Pour braver les périls et défendre Byzance,
« Je suis sans bouclier ; mais je porte la lance :
« C'en est assez pour vaincre ; et le bras des soldats
« Pourra me soutenir en marchant aux combats. »

A ces nobles adieux, Irène tout en larmes
Aide Paléologue à revêtir ses armes,
Et, confiant ses jours au vaillant Lascaris :
« Je remets à tes soins l'époux que je chéris.
« Tu vois à quels dangers son dévoûment l'expose :
« Sur toi, sur ton courage Irène se repose :
« Combats à ses côtés ; prête-lui ton appui ;
« Et garde-toi sur-tout de revenir sans lui ! »

Murzufle cependant assemble ses cohortes.
A tous les combattants Byzance ouvre ses portes.

Complice de la fraude et des piéges obscurs,
Déja l'ombre du soir environne ces murs:
De vallons en vallons on arrive en silence
Aux champs où vont camper les guerriers de la France.
Murzufle dans la plaine étend ses bataillons,
Aux portes des forêts plante ses pavillons,
Et, cachant avec soin sa marche inaperçue,
D'un étroit défilé vient assiéger l'issue.

Bientôt le bruit des chars, et mille et mille voix
Du Français qui s'approche annoncent les exploits.
J'entends les troubadours; une mâle harmonie
De ces chantres guerriers signale le génie:
Ils célèbrent Roland, sa valeur, ses travaux,
Et sa chûte héroïque au pas de Roncevaux;
Ou, de Phinopolis consacrant la conquête,
Chantent l'illustre chef qui s'avance à leur tête:
Son belliqueux coursier, impatient du frein,
Superbe, impétueux, s'agite sous sa main,
Et, brûlant de franchir les forêts de la Thrace,
Ronge le mors brillant qui retient son audace.
Sur les pas de Baudouin, deux lignes de guerriers,
Parés de leur armure et couverts de lauriers,
Suivent les mouvements des vallons, des montagnes,
Se prolongent au loin dans les vastes campagnes,

Et semblent dérouler leurs bataillons flottants,
Comme un léger tissu que soulèvent les vents.

Baudouin découvre enfin la plaine renommée
Où jadis Godefroi fit camper son armée,
Quand ce noble héros, favorisé des cieux,
Conduisit vers Sion nos augustes aïeux.
Là, sous le vieil abri des arbres centenaires,
Contemporains des jours où vécurent ses pères,
Le Français se repose; et des rayons du jour,
Dans un calme profond, il attend le retour.
On suspend aux rameaux, que la brise balance,
Le bouclier, le casque et l'épée et la lance:
En semant des pavots le temps vole et s'enfuit;
Les songes, arrivant au milieu de la nuit,
Apportent en tumulte au guerrier qui sommeille
L'oubli du lendemain, l'image de la veille;
Il croit revoir encor les héros d'autrefois,
Poursuivant vers Sion leurs antiques exploits.
De ces fiers chevaliers les colossales ombres,
Aussitôt que les jours ont fait place aux nuits sombres,
Des pays d'orient reprenant les chemins,
Sous l'abri des forêts guident les pélerins;
Et, de leurs vieux combats rappelant la mémoire,
Tracent à leurs enfants les routes de la gloire.

Du péril des Français invisible témoin,
Le vainqueur de Solyme et l'aïeul de Baudouin
Sur les jours de son fils Godefroi veille encore :
Il a vu ses drapeaux flotter près du Bosphore;
Et reprenant la croix, et couvert d'un cimier,
Ce protecteur céleste apparaît au guerrier.
A la palme du juste il unit la couronne;
De la sainte Sion la splendeur l'environne;
Une lance immortelle éclate dans ses mains,
Et sa gloire éblouit les regards des humains.
« Arrache-toi, dit-il, au sommeil qui t'enchaîne :
« De nombreux bataillons sont maîtres de la plaine;
« Prêt à t'envelopper Murzufle les conduit;
« Ils vont de tes exploits te disputer le fruit:
« Arme-toi de constance; attaque-les sans crainte.
« De ce rempart d'airain il faut forcer l'enceinte :
« En recourant au ciel tu dois compter sur lui;
« La cause la plus juste a toujours son appui;
« Et de ses ennemis la foule redoutable
« Se dissipe à sa voix; comme un torrent de sable
« Dispersant dans les airs ses tourbillons mouvants
« Vole et s'évanouit sur les ailes des vents. »

A ces nobles accents le guerrier se réveille:
Cette éclatante voix frappe encor son oreille;

De la splendeur sacrée il détourne les yeux,
Et, mettant son espoir dans le secours des cieux,
Il parcourt la forêt, s'attache à reconnaître
Les vallons, les sentiers dont Murzufle est le maître,
Se dispose à combattre au retour du Soleil,
Et des Preux de l'armée assemblant le conseil:
« Celui que nous cherchons est enfin en présence,
« Et Dieu va nous livrer le tyran de Byzance.
« Les plus vaillants des Grecs, unissant leurs efforts,
« De ces vastes forêts ont occupé les bords:
« Rendons graces au Ciel, qui protégeant la France
« D'un glorieux combat nous offre l'espérance:
« Marchons aux ennemis; et le glaive à la main,
« Rentrons dans Galata par un noble chemin. »

« Seigneur! dit Châtillon; quelle valeur fatale
« Vous excite à braver une lutte inégale?
« Un abyme profond devant nous est ouvert;
« Et votre emportement vous égare et nous perd.
« Songez que dans leur camp les Latins nous attendent:
« C'est de votre retour que leurs succès dépendent:
« Pourquoi chercher ici des tombeaux sans lauriers?
« Pour le jour des assauts réservons nos guerriers:
« Les moments nous sont chers; hâtons notre retraite,
« Et suivons dans la nuit une route secrète,

« Qui, par de longs détours, permette d'éviter
« Le gouffre où votre ardeur va nous précipiter. »

Baudouin sur Châtillon jette un regard sévère:
« Je ne reconnais plus votre audace guerrière;
« Quand l'ennemi nous cherche et s'avance aux combats,
« Voulez-vous à la fuite entraîner nos soldats ?
« Sans songer si le sort nous garde la victoire,
« D'un péril immortel ne voyons que la gloire.
« Vivre en craignant la mort c'est avoir trop vécu :
« Même au sein des revers, l'honneur est au vaincu
« Qui pour fuir l'esclavage atteint la rive sombre,
« Et tombe, sans pâlir, accablé sous le nombre.
« Au nom de la patrie, au nom de Godefroi,
« Nobles enfants des Preux! aux armes! suivez-moi:
« Oserions-nous quitter ces plaines immortelles,
« Où l'ange des combats nous couvre de ses ailes? »
A ces mots, Villehardouin, Dampierre, Valincourt,
Ligneville, Roger, le brave Lenoncourt,
Archambaud et Brienne et Champlitte et Béthune,
Sur les pas de Baudouin vont tenter la fortune;
Mais le fier Châtillon, suivi de ses vassaux,
Des étendards français éloigne ses drapeaux.
Des étoiles du ciel la lumière incertaine
Lui montre l'ennemi répandu dans la plaine;

Et dans sa marche oblique il échappe au danger
Où le corps de l'armée est prêt à s'engager.

Cependant les périls promis à leur vaillance
Font tressaillir d'espoir les guerriers de la France.
En attendant le jour, les chefs et les soldats
S'empressent de s'armer pour leurs derniers combats:
A de pieux devoirs ces héros s'abandonnent;
Les ennemis secrets s'embrassent, se pardonnent,
Des fautes de leur vie ils font le noble aveu,
Prêts à quitter le monde ils s'approchent de Dieu;
Et Villehardouin, debout au milieu de l'armée,
Fait des vœux pour sa gloire et pour sa renommée.
« O toi dont les décrets vont régler nos destins!
« Je ne t'invoque point pour les jours des Latins;
« Mais s'ils doivent périr, prolonge leur mémoire;
« Permets qu'avec éclat ils vivent dans l'histoire,
« Et que Philippe-Auguste apprenant leurs hauts faits
« S'enorgueillisse encor d'être roi des Français:
« Donne à tes chevaliers une force nouvelle:
« Qu'ils quittent sans regret leur dépouille mortelle;
« Le timide soldat est le seul réprouvé,
« Et tu veux qu'en mourant le brave soit sauvé. »

Mais déjà des Français la colonne intrépide

S'avance à l'ennemi d'une marche rapide.
Baudouin commande au centre; et de ce vaste corps
Sa prudente valeur fait mouvoir les ressorts.
Archambaud, Villehardouin précèdent sa bannière;
Des phalanges des Grecs ils forcent la barrière;
Et, tels que deux taureaux pressés par l'aiguillon
En traversant la plaine y creusent leur sillon,
Et déchirent son sein pour la rendre féconde;
Tels on les voit ouvrir une brèche profonde,
Où les soldats français, imitant leurs efforts,
Les suivent, entourés de débris et de morts.
Entamés par le glaive, ils remplacent leurs pertes;
Ils serrent en marchant leurs lignes entr'ouvertes;
Le péril qui s'accroît irrite leur ardeur,
Et le guerrier mourant est suivi d'un vengeur.
La lance d'Archambaud perce le sein d'Argyre:
En tombant sur le fer, dans sa chûte il expire;
Et le trait homicide enfoncé dans son flanc
Le traverse, inondé de deux sources de sang.
Illustre Villehardouin! ton brûlant cimeterre
Atteint comme la foudre Andronic et Tibère:
Anastase, Léon meurent à leurs côtés;
Et tu frappes les Grecs à coups précipités;
Comme on voit le bélier sur le flanc des murailles
De sa tête d'airain déchirer leurs entrailles.

« Compagnons! dit Baudouin, Murzufle est devant nous;
« C'est sur lui, sur lui seul qu'il faut porter vos coups:
« Éteignons dans son sang le flambeau de la guerre:
« Et d'un joug criminel affranchissons la terre. »
Aussitôt il s'élance; et, tel que l'aquilon
Dévaste les forêts qui couvrent le vallon,
Et contre le rocher épuise sa menace;
Sans atteindre Murzufle, il fait plier l'audace
De ces fiers Albanais dont le vivant rempart
Du maître de Byzance entoure l'étendard.
Sur un coursier fougueux Prosor est à leur tête:
Il cède en frémissant à l'horrible tempête:
Par le fer de Baudouin profondément blessé,
Sur ses faibles arçons à demi renversé,
A peine il se soutient; et ses mains incertaines
En cherchant un appui laissent tomber les rênes:
Il se penche; il s'attache aux crins de son coursier,
Qui, chargé des destins du malheureux guerrier,
L'arrache à la mêlée, et prompt à disparaître,
En serviteur fidèle, emporte au loin son maître.

Par de nouveaux progrès les Latins affermis
Dans leur centre ébranlé forcent les ennemis:
Procope, Théophane, Arcos tombent sans vie:
Au jeune Constantin la lumière est ravie;

Et quand la tendre Hélène, objet de son amour,
Pour s'unir à son sort attendait son retour,
Sous le fer de Béthune il chancèle, il succombe,
Et l'autel de l'hymen a fait place à la tombe.
Urboise, Fontenay, Rochefort et Valois
De leur glorieux chef secondent les exploits:
Quelle force animait leur invincible lance!
Que de pleurs vont couler dans les murs de Byzance!

Le seul Paléologue, arrêtant leurs succès,
Résiste vainement aux bataillons Français.
Tel qu'un chêne orgueilleux qu'effeuilla la tempête
Sur la cime des monts lève sa noble tête,
Et conjurant les coups des autans furieux,
De son front couronné menace encor les cieux;
Ainsi Paléologue, en ce péril extrême,
Rassemble ses efforts, se survit à lui-même:
Un courage indompté ranime sa vigueur;
Dans les rangs il s'élance, il brave le vainqueur,
Et lève sur Baudouin sa formidable épée:
Mais du héros des Grecs l'espérance est trompée;
Le Français le prévient et, brûlant de courroux,
Le harcèle, le frappe et redouble ses coups;
Un glaive dévorant dans ses mains étincelle,
Et porte à ce guerrier une atteinte mortelle:

Il tombe, il va périr. Quel tumulte, quels cris
Aux lieux de sa défaite appellent Lascaris!
Lorsque Paléologue, expirant dans la plaine,
D'une mourante voix lui recommande Irène,
En frissonnant d'horreur il accuse les cieux,
Et des larmes de sang ont roulé dans ses yeux.
Ah! si dans ta douleur tu cherches la vengeance,
Si tu veux un péril digne de ta vaillance,
Accours, et vois Dampierre, Urboise, Villeroi,
D'une héroïque audace animés comme toi,
S'avancer, tout couverts de sang et de poussière,
Vers le char où Byzance arbore sa bannière?
L'Empire à cette enseigne attache ses destins;
Comme elle, il doit tomber sous les coups des Latins;
Et la reine du ciel, dont elle offre l'image,
Semble des deux partis enflammer le courage.
Sur quatre orbes roulants, ce drapeau triomphal
S'élève dans les airs comme un brillant signal:
Le char armé de faux vole, et sur son passage
Moissonne les guerriers et sème le carnage;
Deux buffles vigoureux, sous le joug assemblés,
A son timon de fer mugissent attelés;
De leurs fronts menaçants les cornes prolongées
Dans les rangs des Latins sept fois se sont plongées;
Ils foulent à leurs pieds les cadavres sanglants;

Une invincible armure enveloppe leurs flancs,
Et de ce vêtement la maille impénétrable
Protége les fureurs de ce couple indomptable.
Enfin, au-devant d'eux se frayant un chemin,
Dampierre les arrête, et sa puissante main
S'attache triomphante au drapeau du Bosphore.
Intrépide Ducas! tu le défends encore;
Ce trésor de l'armée est remis à ta foi,
Et tous les yeux des Grecs sont dirigés sur toi:
Mais Dampierre s'élance armé de son épée;
De ton bras abattu l'enseigne est échappée;
Et ta main qui palpite, en s'ouvrant au hasard,
Semble chercher encor le sanglant étendard.
« Mère du Rédempteur! dit le vaillant Dampierre,
« Tu secondes mes vœux, j'ai conquis ta bannière:
« Si les guerriers français, dans la sainte cité,
« Ont entouré d'honneurs ton fils ressuscité,
« Si de leurs descendants tu protéges la gloire,
« Aux armes des Latins accorde la victoire. »

De fureur, à ces mots, Murzufle frémissant,
En maudissant le ciel pousse un cri menaçant.
D'un coursier, élevé dans les champs de la Thrace,
Il presse la vitesse, il excite l'audace;
Inflexible, farouche, et tout couvert de fer,
Il semble respirer les fureurs de l'enfer:

Un génie homicide aiguillonne sa rage;
Il pourra sous le nombre écraser le courage;
Et, de ses ennemis environnant les flancs,
Autour de leur colonne il recourbe ses rangs,
Comme on voit de la nuit l'inégale courrière
Arrondir en croissant les traits de sa lumière.
Mais des guerriers français le bataillon profond
Aux phalanges des Grecs oppose un double front;
Et des chars qui suivaient la marche de l'armée
Au milieu de ses rangs la ligne s'est formée.

Vous qui chantez la gloire et plaignez le malheur!
Des fils de la Lorraine honorez la valeur;
A leur funeste sort accordez quelques larmes.
Quatre jeunes guerriers, nobles compagnons d'armes,
Choiseul et Lenoncourt, Ligneville et Beauvau,
Marchaient dans les combats autour d'un seul drapeau:
Unis par les liens d'une amitié commune,
Ils ont associé leur gloire et leur fortune;
C'est dans les mêmes champs qu'ils cueillent des lauriers.
Ainsi dans l'Hippodrome on voit quatre coursiers,
Beaux, jeunes, belliqueux, fiers de leur noble race,
En conduisant un char rivaliser d'audace:
Un mouvement égal fait palpiter leurs cœurs;
Ils seront à la fois, ou vaincus, ou vainqueurs:

Mais, tel qu'un fier lion échappé de sa chaîne,
Et des loges du cirque élancé dans l'arène,
Attaque en rugissant ce quadrige fougueux,
Murzufle les affronte et s'avance contre eux.
Armé d'une massue, il enfonce, il fracasse
Du valeureux Beauvau la robuste cuirasse;
Et, lorsque Ligneville arrive à son secours,
« Il n'est plus temps, dit-il, de défendre ses jours :
« Abattu sous mes coups, il a cessé de vivre;
« Viens apprendre à mourir, et sois prêt à le suivre. »
Il combat, il triomphe en achevant ces mots :
Sa massue a brisé le glaive du héros;
Et bientôt Ligneville expire sans défense.
Infortuné Choiseul! quelle est ton espérance?
Tu soutiens ce guerrier qui tombe dans tes bras,
Et tu lèves le fer pour venger son trépas;
Mais dans tes mouvements Murzufle te devance :
Son bras a détourné la pointe de ta lance;
Et le rapide trait dont il est effleuré
Va frapper dans la foule un soldat ignoré,
Tandis que contre toi sa fureur assouvie
Te renverse à ses pieds immobile et sans vie.
D'une muette horreur Lenoncour accablé
Sur ton corps palpitant jette un regard troublé :
Un sinistre présage, une voix inconnue

L'avertit en secret que son heure est venue :
Blessé dans les combats, et près de partager
La tombe des amis qu'il brûlait de venger,
Il ne peut soutenir cette lutte sanglante :
Le glaive échappe enfin de sa main défaillante;
Et tel qu'une victime attachée à l'autel,
Le guerrier, sans se plaindre, attend le coup mortel.

O combien de soldats ensevelis sans gloire!
Leurs noms sont oubliés; et l'ingrate mémoire,
Parmi tant de héros réduite à faire un choix,
Ne retient que les noms fameux par leurs exploits.
Jeune Démétrius! ô mortelles alarmes!
Vous vous étiez paré de vos premières armes;
Byzance applaudissait à votre noble ardeur,
Et le Bosphore en vous attendait un vengeur.
Votre lance a blessé Valincourt et Champlitte:
Mais déja Coligny sur vous se précipite;
Il brise votre armure, et son fer meurtrier
Au sein qui le reçoit se plonge tout entier:
Vous tombez en ouvrant votre noble carrière;
Et, près de se fermer à la douce lumière,
Vos yeux cherchent le ciel qu'ils ne reverront plus.
Grace, beauté, jeunesse! ô présents superflus!
Guerriers qui prétendez au prix de la vaillance,
Renoncez aux douceurs d'une longue espérance.

Nicéphore accourait; il le voit abattu.
« Ciel! voilà donc le fruit promis à ta vertu!
« C'est pour hâter ta mort que ma triste vieillesse
« Aux leçons de la gloire instruisit ta jeunesse! »
De ses yeux, à ces mots, s'échappent quelques pleurs;
Un sombre désespoir se mêle à ses douleurs:
Coligny! Coligny! quelle affreuse tempête!
Le bras de Nicéphore est levé sur ta tête:
De tes brillants combats contre Phinopolis
La couronne du brave avait été le prix:
Français, pleurez sa chûte, honorez son courage:
Il tombe comme un cèdre abattu par l'orage;
Le glaive de la mort lui ravit sans retour
L'éclat de ses lauriers et les rayons du jour.

Dans les rangs des Latins la fortune chancèle;
Mais de sanglants revers n'éteignent point leur zèle:
Tantôt, se repliant sous la ligne des chars,
Ils opposent aux Grecs ces mobiles remparts,
Attendent l'ennemi sur le fer de leur lance,
Et gardent dans leurs rangs un farouche silence;
Tantôt avec fureur ils quittent leurs abris,
Ils repoussent Branas, Murzufle, Lascaris;
Et le Français, fidèle à la main qui le guide,
Ne montre aucun effroi sous un chef intrépide.
Leur ardeur cependant s'épuise en vains exploits:

Il faut de toutes parts résister à-la-fois;
Et déja la victoire, inclinant sa balance,
Est prête à couronner les guerriers de Byzance.

Mais quel choc imprévu, quels redoutables cris
D'une subite horreur ont glacé leurs esprits?
Tel qu'en un jour d'été s'amasse sur nos têtes
Un nuage brûlant d'où naîtront les tempêtes;
Sa rougeâtre vapeur, enveloppant les cieux,
Jette un voile sanglant sur l'astre radieux,
Et remplace le jour par les feux de la foudre:
Tel au sein de la plaine un nuage de poudre
Roule, grandit, s'entr'ouvre, et montre Châtillon.
Rien ne peut arrêter ce nouveau tourbillon:
La flamme est moins rapide; il redouble de rage,
Et dans les rangs des Grecs il porte le ravage.
Sur le brillant drapeau qui conduit ses exploits,
Guerriers! reconnaissez et les lis et la croix!
La voix de Châtillon, les couleurs de la France,
Au milieu des Latins ramènent l'espérance:
Les rangs qui fléchissaient sont vainqueurs à leur tour;
La fortune des Grecs décline avec le jour:
Murzufle, dévoré d'une rage impuissante,
Ne peut de ses soldats rassurer l'épouvante;
De ceux qui l'entouraient le cercle s'est enfui;
Et quand ses ennemis s'élancent jusqu'à lui,

Quand pour les écraser il lève sa massue,
Sous son bras menaçant se frayant une issue
Le fer de Châtillon pénètre dans son flanc.
Trompé dans ses efforts, faible, couvert de sang,
Sur un coursier blessé s'échappant avec peine,
Murzufle se retire au centre de la plaine:
Une vive souffrance amortit sa fureur;
Son cœur éprouve enfin la commune terreur;
Il fuit; et les Français harcelant sa retraite
Par de nouveaux exploits achèvent sa défaite.

Baudouin se jette alors dans les bras du guerrier:
« Le brave Châtillon pourra-t-il oublier
« De mes emportements l'injuste violence?
« — Ami! dit le héros, j'en ai tiré vengeance:
« Tu parus soupçonner mon courage et ma foi;
« Je suis venu combattre et vaincre auprès de toi. »

Cependant les Latins dans ces plaines sanglantes
Craignaient de retenir leurs troupes triomphantes:
Sous l'abri des forêts l'ennemi replié
Autour de Lascaris s'est déja rallié;
Et, même en succombant, le lion du Bosphore
Jusqu'au dernier soupir est redoutable encore.

Au fond du port bientôt les Français de retour

Du camp de Galata reconnaissent la tour:
Dampierre, précédant cette marche guerrière,
S'avance avec respect sous la sainte bannière.
On vole au devant d'eux; on parsème de fleurs
Les glorieux chemins que suivent les vainqueurs:
La voix des troubadours, leur prière sacrée
Parmi des flots d'encens montent vers l'Empyrée:
De timides enfants, des lévites pieux,
Adressent à Marie un chant religieux;
Le Ciel même répond à ces saintes louanges;
Et le chœur des Élus, les Séraphins, les Anges
Aux pieds de l'Éternel commencent leurs concerts.
Cet hymne harmonieux se répand dans les airs:
De la terre et du ciel les hommages s'unissent;
Sur le haut des beffrois les cloches retentissent;
Dans les temples ouverts l'orgue élevant sa voix
Accompagne les chants offerts au roi des rois:
La croix devient encore un signal de victoire;
Baudouin et Châtillon lui soumettent leur gloire;
Et ces fiers chevaliers vont courber aux autels
Leurs fronts, encor parés de lauriers immortels.



CHANT VI.

Au centre des forêts, vers ce champ dévasté
Où la guerre étendit un crêpe ensanglanté,
Où des cris de douleur et des chants de victoire
Annoncent à quel prix on achète la gloire,
La nature prolonge un modeste vallon.
Les rochers de l'Hémus en bornent l'horizon;
Et de leur boulevard l'immense architecture
Enveloppe ses flancs d'une large ceinture.
La croix rendit long-temps ce lieu plus révéré :
Les mortels respiraient sous cet abri sacré;
Et lorsque, dépeuplant les campagnes voisines,
La guerre les couvrait de sanglantes ruines,
La paix dans cette enceinte éleva des hameaux,
Conduisit les pasteurs, féconda leurs troupeaux,
Fit bénir aux humains ses lois hospitalières,
Et retint le bonheur sous le toit des chaumières.

C'était dans cet asyle, au pied des saints autels,
Que, plaignant les fureurs et les maux des mortels,

Nicétas avait fui le tumulte des armes.
Le sort de sa patrie est digne de ses larmes:
Loin des murs de Byzance et du camp des Latins,
Déroulant en secret le livre des destins,
Il tient en frémissant le burin de l'histoire:
D'un siècle de malheurs il trace la mémoire;
Et, d'un flambeau lugubre armant la vérité,
Élève ce fanal pour la postérité.

Tout-à-coup des sanglots ont troublé sa retraite:
Des guerriers de Byzance il apprend la défaite,
Et la voix des blessés appelle des secours.
De ses nobles travaux il interrompt le cours:
La pitié, le devoir, un dieu même l'entraîne
Au milieu des mourants étendus dans la plaine.
Quel spectacle funeste a frappé ses regards!
Que d'effrayants débris semés de toutes parts!
« O Dieu! dit Nicétas, une seule journée
« D'un peuple de guerriers trancha la destinée:
« Du nombre des vivants effacés sans retour,
« Ils ne reverront plus le doux éclat du jour;
« Mais ces soldats mourants, dont la douleur t'implore,
« Peuvent se ranimer pour te bénir encore:
« Laisseras-tu périr l'ouvrage de tes mains?
« Réveille la pitié dans le cœur des humains;

« L'enfer leur a donné les crimes et la guerre ;
« Tu créas les vertus pour consoler la terre. »

Il dit, et les accents de ce pieux mortel
Vont s'unir aux concerts des habitants du ciel.
A ses anges sacrés Dieu lui-même confie
Le sort des malheureux et le soin de leur vie ;
Et, tels que vers le soir de lumineux éclairs
S'échappent de la nue et traversent les airs,
Ainsi du Rédempteur les messagers fidèles
S'élancent loin des cieux sur leurs rapides ailes.
Mais ce Dieu bienfaisant qui veille sur nos jours
Veut encore à nos yeux dérober ses secours :
Les anges, accourus du sein de l'empyrée,
Dépouillent dans les airs leur tunique azurée,
Et leur sainte auréole, et leurs brillants attraits ;
En descendant vers l'homme ils empruntent ses traits ;
Et des simples bergers les vêtements modestes
Ont voilé la splendeur des ministres célestes.
Du cortége divin Nicétas entouré
D'une plus sainte ardeur s'est senti pénétré ;
Son zèle, ses vertus se raniment encore ;
Et, tels qu'aux premiers feux de la naissante aurore
Commencent les travaux du vigilant glaneur,
Qui, suivant jusqu'au soir les pas du moissonneur,

Récolte avidement, pour nourrir sa famille,
Quelques rares épis qu'oublia la faucille;
Sur ces guérets sanglants tel on voit Nicétas
Recueillir les blessés échappés au trépas.
La charité, la foi, la pieuse espérance
Viennent autour de lui consoler la souffrance:
D'une vive pitié tous les peuples émus
Descendent des forêts qui couronnent l'Hémus;
Par des liens sacrés le malheur les rassemble:
Entre des ennemis qui gémissent ensemble
Leurs secourables mains ne feront aucun choix;
La nature leur parle, ils écoutent sa voix;
Pour des infortunés leur ame est attendrie:
Ils sont hommes, avant d'avoir une patrie.

Par quels généreux soins prodigués au malheur
Des guerriers mutilés ils calment la douleur!
On étanche le sang qui fuit de leurs blessures:
On soulève avec art les pesantes armures,
Où ces faibles mortels, à périr condamnés,
Dans un cercueil de fer semblent emprisonnés:
Sur de légers rameaux qu'ombragent leurs bannières,
On porte les blessés sous l'abri des chaumières:
Près du foyer rustique ils trouvent le sommeil;
Le silence et la nuit suspendent leur réveil;

Les anges, les pasteurs, et les vertus des plantes
Dérobent au trépas ces victimes mourantes;
Leurs jours allaient s'éteindre; et ce pâle flambeau
A repris son éclat, aux portes du tombeau.

Après ces tendres soins, on couvre de poussière
Des guerriers expirés la dépouille dernière;
Le voile de la neige, agité par les vents,
Tombe du haut du ciel en flocons éclatants:
Cet immense linceul jeté sur la nature
Des Latins et des Grecs couvre la sépulture;
Et leur vaste tombeau s'élève dans les airs,
Tel que la pyramide au milieu des déserts.

Dieu, qui distribuez la mort ou la victoire!
Pour l'homme qui n'est plus il est une autre gloire:
Ne formâtes-vous pas, en lui donnant le jour,
Entre son père et lui de doux liens d'amour?
Ah! lorsque la lumière à ses yeux est ravie,
Pour lui vous commencez une nouvelle vie;
La nuit qui l'entourait perd son obscurité,
Et le temps a fait place à l'immortalité.
Esprits de ces guerriers qu'a moissonnés la guerre,
Levez-vous aux accents du maître de la terre!
Le juge des humains, le vainqueur de la mort

Va peser vos vertus et régler votre sort.
Ciel ! ils ont entendu la voix qui les appelle :
L'homme s'est affranchi de sa chaîne mortelle ;
En sortant de la tombe il paraît devant Dieu ;
Il adresse à la terre un éternel adieu ;
Et de son créateur l'arrêt inévitable
Va consoler le juste et frapper le coupable.
Les anges et les saints, conduits par Gabriel,
S'élèvent triomphants vers les portes du ciel ;
L'arbre du Rédempteur en couronne l'entrée,
Et couvre l'univers de son ombre sacrée.
Dans le sein d'Abraham également admis,
Les Grecs et les Latins ne sont plus ennemis :
Au banquet de la paix un ange les convie ;
Leurs noms sont rassemblés dans le livre de vie ;
Habitants glorieux de la céleste cour,
Ils commencent leurs chants et leurs concerts d'amour.

Mais le séjour pieux des innocentes ames
Est-il environné d'une enceinte de flammes ?
O Dieu! faut-il que l'homme infidèle à ta loi
S'épure dans ces feux pour arriver à toi ?
Doit-il subir encor des siècles de souffrance ;
Et pour le réprouvé n'est-il plus d'espérance ?
Ah ! si tes jugements ne sont point adoucis

Par l'arbre de la croix teint du sang de ton fils,
Mortels! où fuirez-vous, quand la voix du tonnerre,
Annonçant l'Éternel aux peuples de la terre,
Les arrachera tous au sommeil des tombeaux;
Quand des voûtes du ciel les lugubres flambeaux,
Éteignant leurs clartés, entrechoquant leur masse,
Égarés, confondus, rouleront dans l'espace?
Les mondes sont détruits : les sillons des éclairs
Traversent le chaos où rentre l'univers;
Et l'homme se retrouve entre les mains divines
Du maître de la terre assis sur ses ruines.

Murzufle cependant, protégé par la nuit,
Et sous l'ombre des bois furtivement conduit,
Sanglant, désespéré, sans troupes, sans puissance,
Rentrait en frémissant dans les murs de Byzance.
De son épouse en pleurs, qui tremble pour ses jours,
Peindrai-je la tendresse et les pieux secours?
Dirai-je les terreurs de la sombre Euphrosine?
D'un pouvoir chancelant elle craint la ruine;
Le trône de Murzufle est son unique appui,
Et son ambition forme des vœux pour lui.
La nuit l'épouvantait ; le retour de l'aurore
Va d'un nouvel effroi la pénétrer encore:
Jour de deuil et de pleurs! ta funeste clarté

Dévoile à tous les yeux les maux de la Cité;
Une douleur profonde est par-tout répandue;
Et d'un affreux désastre on connaît l'étendue.

Dieu! quels gémissements, quels murmures plaintifs
Annoncent le retour de tous ces fugitifs,
Qui, mêlant au hasard leurs confuses cohortes,
De Byzance effrayée environnent les portes!
Cantacuzène, Aspar, Manuel, Lascaris,
De leurs sanglants drapeaux ramènent les débris;
Le peuple, respectant leur haute renommée,
Ne les accuse point des pertes de l'armée;
L'honneur les appelait, ils ne l'ont point trahi;
Au serment des guerriers leurs cœurs ont obéi;
Et, suivant en tous lieux l'étendard de Byzance,
De la patrie en deuil ils ont pris la défense;
Mais Murzufle a livré ce funeste combat;
On n'impute qu'à lui les malheurs de l'État.

Vers le pied des remparts bientôt on voit paraître
Des pasteurs de l'Hémus le cortége champêtre :
Ils ne conduisent plus, au son de leurs pipeaux,
Les gerbes des moissons, les coursiers, les troupeaux,
Et ces mille tributs des campagnes fertiles
Que demande aux hameaux l'indigence des villes :

Des trésors plus sacrés enrichissent leurs chars:
Ils ramènent des fils aux mères, aux vieillards:
Nicétas est leur guide; il veille sur la vie
De ces guerriers souffrants que le Ciel lui confie;
Et lorsque dans Byzance il les a réunis:
« Recevez mes adieux; vous n'êtes point bannis;
« Sous le toit paternel vous pouvez vivre encore.
« Un ordre rigoureux m'éloigne du Bosphore:
« J'ai rempli mon devoir; et je vais aujourd'hui
« Attendre dans l'exil que Dieu m'appelle à lui. »
« Non: ne nous quittez plus, répond Cantacuzène:
« Byzance doit bénir le jour qui vous ramène:
« S'il vous faut acquitter la rançon des proscrits,
« Vos généreux secours en ont payé le prix. »

Des bataillons, vaincus dans ces combats funestes,
Pendant trois jours entiers on recueille les restes;
Mais combien de héros vainement attendus!
Que de veuves en pleurs! que d'enfants éperdus,
Promenant leurs regards sur ces troupes sanglantes,
Vers le ciel irrité lèvent leurs mains tremblantes,
Et demandent en vain d'innombrables absents
Qui ne répondront plus à leurs tristes accents!
O des rigueurs du sort exemple épouvantable!
Byzance fit entendre une voix lamentable;

Ses enfants n'étaient plus; et la patrie en deuil
S'assit en gémissant auprès de leur cercueil.

Quelquefois un rayon de joie et d'espérance
Des familles en pleurs consolait la souffrance.
La mère à qui le ciel avait rendu ses fils
Oubliait auprès d'eux les maux de son pays;
Et, tandis qu'aux autels les peuples en alarmes
Gémissaient à genoux du malheur de leurs armes,
Elle offrait à son Dieu des vœux reconnaissants,
Et dans ce même temple allait brûler l'encens.

Mais quel est ce héros dont la chûte effrayante
A glacé tous les cœurs d'une même épouvante?
Celui qui rassurait un empire alarmé
Sur un sanglant pavois revient inanimé;
Et les guerriers, plongés dans un morne silence,
Rendent Paléologue aux peuples de Byzance:
Il venait d'expirer : ô douleur! ô regrets!
Sous son casque d'airain l'on reconnaît ses traits;
La mort n'a point encore altéré son visage:
Voilà le défenseur, dont le mâle courage
Osa résister seul aux efforts de Baudouin.
Des regrets qu'il fait naître immobile témoin,
Au malheur qui l'entoure il est inaccessible,

Et semblé contempler, d'un regard insensible,
Ces palais, ces remparts dont son bras fut l'appui :
Ses compagnons blessés ne pleurent que sur lui :
De sanglots douloureux les temples retentissent;
Du coup qui l'a frappé tous les peuples gémissent :
Irène les entend et palpite d'horreur.
Elle accourt : ses regards annoncent la terreur :
En voyant son époux, les forces l'abandonnent :
Elle s'évanouit ; tous ses membres frissonnent;
Et, lorsque l'amitié qui vole à son secours
La rappelle aux douleurs en ranimant ses jours :
« Plaignez, a-t-elle dit, plaignez l'infortunée
« Qui suivit un héros à l'autel d'hyménée !
« Tous les biens à-la-fois m'ont-ils été ravis ?
« Quels amis, quels vengeurs vont rester à mon fils?
« Ah ! le jour désastreux qui voit périr son père
« Du timide orphelin commence la misère;
« Il traîne obscurément des jours humiliés;
« Et ses droits sans appui sont bientôt oubliés. »
Elle dit ; et les pleurs succèdent à ses plaintes.
Lascaris est ému de ses pieuses craintes,
Et sur le sort d'un fils il veut la rassurer :
« Garde tes soins, dit-elle, et laisse-moi pleurer.
« Tu prétends aujourd'hui protéger son enfance !
« Du père qu'il n'a plus as-tu pris la défense ?

« Ne me vantais-tu pas ton amitié, ta foi ?
« Insensée ! et j'ai pu me reposer sur toi !
« Tu l'entourais sans cesse en un temps plus prospère:
« Pourquoi dans les périls abandonner ton frère ?
« Il tombe ; et tu ne sais, au milieu des combats,
« Ni sauver un ami, ni venger son trépas. »

« O Dieu ! dit Lascaris, quel trouble vous égare !
« D'un frère et d'un ami quand le Ciel me sépare,
« Du coup qui l'a frappé je gémis comme vous :
« La mort que je cherchais atteignit votre époux ;
« Il périt en héros, j'ai souhaité sa gloire :
« Sans m'imputer sa perte, honorez sa mémoire.
« Unis par les liens du sang et du malheur,
« Ne nous séparons pas aux jours de la douleur ;
« Élevons un trophée à mon compagnon d'armes ;
« Et sur ce monument venez verser des larmes. »

Au sommet des coteaux qui dominent le port,
Sont de stériles champs consacrés à la mort.
Même au sein des hivers conservant leur feuillage,
De funèbres cyprès y jettent leur ombrage,
Et balancent leurs fronts sur de nombreux tombeaux.
Souvent, à la clarté des lugubres flambeaux,
Byzance y conduisit ses pompes funéraires :

Des tertres de gazon, des marbres tumulaires
Couvrent ces lieux, peuplés de leurs vains habitants:
Cette cité des morts grandit avec le temps,
Et chaque homme, à son tour, y fixe sa demeure:
Riche, pauvre, puissant, le destin veut qu'il meure;
Mais s'il eut des vertus son nom est immortel;
Et sa tombe sacrée est un auguste autel,
Que respectent ses fils et qu'entoure sa gloire.

C'est là, c'est dans ces lieux de pieuse mémoire
Que du noble héros, frappé dans les combats,
On va creuser la tombe et pleurer le trépas.
Du deuil de la patrie et des honneurs funèbres
On forme les apprêts, au milieu des ténèbres:
Le gémissant airain, balancé dans les airs,
Sous la voûte des tours prolonge ses concerts;
Et ses coups redoublés, qui font trembler leurs cimes,
Semblent compter encor le nombre des victimes.
Les jeunes orphelins, les veuves, les vieillards,
Tristes, les yeux baissés, et les cheveux épars,
Ont précédé l'aurore aux portes de Byzance:
Dans le recueillement, tout un peuple s'avance
Vers la colline sainte, où sa juste douleur
Va de Paléologue honorer la valeur.
Sur le char qui conduit sa dépouille dernière,

Se croisent tristement sa lance et sa bannière:
L'enseigne des chrétiens et les voiles du deuil
S'étendent à-la-fois autour de son cercueil:
On porte à ses côtés, en les baignant de larmes,
Ce bouclier, ce casque, et ces sanglantes armes,
Symboles glorieux de sa mâle vertu:
Son coursier languissant, et le front abattu,
Semble chercher son maître et suit les funérailles:
Il est encor paré comme au jour des batailles;
Mais de son écuyer il ne sent plus la main,
Et ses hennissements le rappellent en vain.

Voyez de ces soldats le désespoir farouche:
Aucun gémissement n'est sorti de leur bouche:
Ils viennent, tour-à-tour, de leur glaive étendu
Toucher le défenseur que l'Empire a perdu;
Et de ce talisman l'héroïque puissance
Inspire plus d'audace aux guerriers de Byzance.
L'un se rappelle encor sa brillante valeur,
L'autre cette pitié qu'il eut pour le malheur;
Ses amis, ses rivaux semblent porter envie
A l'éclat d'un trépas si digne de sa vie.
Qui meurt pour son pays obtient le plus beau sort:
Il échappe avec gloire aux liens de la mort;
La terre le bénit, et le ciel lui dispense

Des plus hautes vertus la noble récompense.

Des premiers feux du jour les rayons incertains
Avaient fait entrevoir aux regards des Latins
Du héros ennemi le funèbre cortége.
O nature ! ô pitié ! quel est ton privilége !
Ton pouvoir sympathique a soumis tous les cœurs :
La douleur de Byzance a gagné les vainqueurs ;
Et le sanglant succès qu'ont obtenu leurs armes
Au camp de Galata fait répandre des larmes :
Coligny, Lenoncourt, mille autres chevaliers
Avaient trouvé la mort sur un lit de lauriers ;
Et des Français tombés au sein de la victoire
Leurs vaillants compagnons célèbrent la mémoire.

Cependant, au milieu des peuples attendris,
Jusqu'aux tombes des Grecs s'avançait Lascaris.
Les traits de l'infortune éprouvent sa grande ame,
Ainsi que l'or s'épure au milieu de la flamme ;
Vers le maître du monde il élève les mains,
Et de Paléologue admirant les destins :
« Le héros de Byzance est mort pour la défendre :
« Que d'immortels regrets accompagnent sa cendre ;
« Et que ce monument, consacré par nos pleurs,
« Apprenne à l'avenir sa gloire et nos malheurs !

« D'un cercle de tombeaux Byzance environnée
« Par ses vieux défenseurs n'est point abandonnée;
« Leur image, leur gloire est présente à nos yeux,
« Et ces murs sont remplis du nom de nos aïeux,
« Gardons de leurs vertus le souvenir fidèle:
« Ils nous tracent l'exemple; et leur mort nous rappelle
« Que toujours la valeur a des chemins ouverts,
« Pour dompter la fortune et pour briser ses fers. »

En achevant ces mots, Lascaris en silence
Guide autour du cercueil les soldats de Byzance,
Devant Paléologue incline son drapeau,
Et va d'une eau lustrale arroser le tombeau:
De l'immortel guerrier on fait l'apothéose;
On embrasse la terre où sa cendre repose;
Et, prêt à s'éloigner, le cortége pieux
A la tombe muette adresse ses adieux.

Irène cependant éperdue et troublée
S'égare, fuit, revient auprès du mausolée:
Elle croit voir encore errer sous les cyprès
Celui qui la condamne à d'éternels regrets;
D'un bonheur qui n'est plus le souvenir l'accable;
Même en voyant son fils elle est inconsolable;
Et, de Byzance en deuil pleurant les défenseurs,

Elle appelle à grands cris leurs veuves et leurs sœurs.
« Pour venger nos guerriers osons prendre les armes :
« Marchons à l'ennemi qui fait couler nos larmes :
« Attendrons-nous qu'ici les Latins triomphants
« Viennent plier au joug le front de nos enfants,
« A des hymens forcés assujettir leurs mères,
« Et ravir au cercueil la cendre de leurs pères ?
« Par une ligue sainte unissons nos efforts.
« L'Euxin n'a-t-il pas vu, sur ses illustres bords,
« Apparaître autrefois un peuple d'héroïnes,
« Qui, d'un trône abattu réparant les ruines,
« Erigeant leur puissance au milieu des tombeaux,
« Élevèrent l'Asie à des destins nouveaux ?
« Des bords du Thermodon aux rives du Bosphore,
« Entendez-vous leur voix qui nous appelle encore ;
« Et ne voyez-vous pas vos frères, vos époux,
« S'échapper de la tombe et marcher devant nous ? »

Sa douleur, ses transports, son courage sublime,
Excitent autour d'elle une ardeur magnanime.
Les veuves des héros jurent de les venger ;
Et, prêt à s'élancer au signal du danger,
Le nouveau bataillon suit la jeune guerrière.
D'un javelot, d'un crêpe elle a fait sa bannière :
Autour de ce drapeau planté sur le cercueil,

Elle voit accourir ses compagnes en deuil:
Mais un dernier lien la rattache à la vie;
Et, s'il faut qu'à son fils Irène soit ravie,
De cet infortuné quel bras sera l'appui?
En voyant sa faiblesse elle frémit pour lui:
« Veuves de nos guerriers! embrassez sa défense:
« Je remets aujourd'hui le soin de son enfance
« Aux compagnes, aux sœurs qui vivront après moi:
« Jurons de nous unir par une même loi;
« Et, mettant en commun nos biens, notre misère,
« Recueillons les enfants qui n'auront plus de mère.»

Auprès du mausolée on conduit, à ces mots,
Ces tendres rejetons d'un peuple de héros;
Et, tel que le cyprès planté près du Bosphore
S'élève environné des doux présents de Flore,
Ainsi de ces enfants le cortége nouveau
S'arrondit en couronne autour de ce tombeau.
Chaque mère, embrassant sa nombreuse famille,
Donne un frère adoptif à son fils, à sa fille;
Et, ne redoutant plus un noble dévouement,
S'unit aux orphelins par les nœuds du serment.

Dans les illustres rangs des jeunes héroïnes
Qui défendront bientôt la ville aux Sept-Collines,

L'amour et le malheur ont conduit Sangaris.
D'un troubadour français son cœur était épris;
Mais la fille des Grecs se reprochait sa flamme:
« Quel est cet étranger qui règne sur mon ame?
« Rambaud peut-il me plaire? Il combat mon pays.
« Patrie! honneur! vertu! vous aurais-je trahis?
« Non : Sangaris est tendre et n'est point criminelle:
« A l'amour, au devoir je veux être fidelle:
« Si la faveur des cieux nous ramène la paix,
« L'honneur va m'embellir aux regards d'un Français;
« Si de nos ennemis la haine est immortelle,
« Je défendrai Byzance, ou tomberai comme elle.»
Ses yeux brillent alors mouillés de quelques pleurs,
Et l'espoir de la gloire adoucit ses douleurs.

L'hippodrome bientôt devient la noble arène,
Où l'on voit chaque jour les compagnes d'Irène
Apprendre à soutenir le poids du bouclier,
Se couvrir aux combats d'une armure d'acier,
Aux fatigues des camps préparer leur vaillance,
Diriger vers le but ou la flèche ou la lance,
Et dompter le coursier, dont les fougueux élans
Semblent fuir l'aiguillon qui lui presse les flancs.
Ce ne sont plus ces jours de paix et d'allégresse,
Où la gloire assemblait les peuples de la Grèce,

Lorsque après les combats dételant ses coursiers
Elle allait couronner le front de ses guerriers :
Les fêtes ont fait place au signal des alarmes :
Le cirque retentit du tumulte des armes :
La constance d'Irène et sa noble vertu
Ont relevé des Grecs le courage abattu ;
Et reprenant bientôt une mâle assurance
Murzufle voit briller un rayon d'espérance.
« Les vaillants défenseurs que Byzance a perdus
« A nos justes regrets vont-ils être rendus ?
« Oui, je les vois revivre au sein de leurs familles:
« Si les sœurs des héros, si leurs mères, leurs filles
« Sous ces drapeaux en deuil ont osé se ranger,
« Leurs fils sauront-ils moins combattre et se venger?
« L'aigle n'enfante point la timide colombe,
« Et le guerrier succède au guerrier qui succombe.
« Quand les efforts des vents ou la foudre des cieux
« Ont abattu le front du chêne audacieux,
« Les rejetons nouveaux qui couvrent ses racines
« S'élèvent triomphants autour de ses ruines;
« Du roi de la forêt ses fils ont hérité;
« Il renaît et fleurit dans sa postérité. »

C'est ainsi que Murzufle encourage l'audace
De ces guerriers, brillants de jeunesse et de grace,

Dont la naissante ardeur facile à diriger
Se jette avec ivresse au milieu du danger.
Le Ciel qui les combla des faveurs du bel âge,
Se hâte d'accomplir son plus parfait ouvrage.
Quelle vive étincelle et quels charmes puissants
Éveillent à-la-fois leur génie et leurs sens !
Ah ! dans cet âge heureux, la gloire nous enflamme :
De nobles passions bouillonnent dans notre ame ;
Vers tout ce qu'on admire on vole avec transport ;
En commençant la vie on méprise la mort,
Et l'honneur a bientôt rangé sous sa bannière
De ces jeunes soldats l'élite printanière.



CHANT VII.

LE sceptre de la terre appartient aux héros;
Mais qu'ils n'espèrent point assujettir les flots!
La fortune, attachée à leur noble bannière,
Souvent les abandonne en changeant de carrière:
Du sol où nous marchons si nous quittons les bords,
Un pouvoir invincible enchaîne nos efforts:
L'homme est à la merci des flots et des orages;
La mer qui l'environne est féconde en naufrages;
Et tous les éléments soulevés contre lui
Montrent à ce vainqueur qu'il a besoin d'appui.

L'astre du jour, fuyant aux limites du monde,
Portait sous d'autres cieux sa lumière féconde;
La reine de la nuit s'élevait à son tour
Comme une souveraine au milieu de sa cour;
Et son disque, entouré d'innombrables étoiles,
De la nature entière éclaircissait les voiles,
Depuis que les Génois, sur les pas d'un héros,

Loin de Phinopolis fendaient le sein des flots,
Et, des Vénitiens nouveaux auxiliaires,
De leurs libérateurs entouraient les bannières.
La flotte a recueilli les armes, les trésors,
Dont la main du vainqueur a dépouillé ces bords:
On vole sur les eaux : une bruyante joie
En cris tumultueux éclate et se déploie;
Les chants des troubadours, la voix des matelots
Des rochers de la Thrace éveillent les échos;
Et déja Salamone, oubliant sa misère,
Ne songe auprès d'un fils qu'au bonheur d'être mère:
Ses yeux sont attachés sur le faible berceau
Que sa main suspendit aux agrès du vaisseau:
Le zéphir le caresse, et de sa douce haleine
De l'un à l'autre mât lentement le promène.
Assise sur la pouppe auprès de son époux,
Salamone entrevoit un avenir plus doux;
Et la voix de Rambaud, harmonieuse et pure,
En faveur d'un enfant invoque la nature.

« Que le souffle des airs balance ton sommeil!
« Que les oiseaux du ciel, saluant ton réveil,
« En chantant leurs amours voltigent sur ta tête!
« Et toi, maître des cieux, écarte la tempête:
« Veille sur cet enfant, qui s'échappant des fers,

« Comme un autre Moïse, est jeté sur les mers.

« L'enfance est une fleur que l'aurore a fait naître :
« Les regards sont charmés de sa grace champêtre ;
« Aux premiers feux du jour son sein s'épanouit ;
« Des fruits qu'elle promet en espoir on jouit,
« Et ses plus doux présents embelliront l'automne :
« Souvent, souvent hélas ! le printemps la moissonne. »

Salamone, attendrie en écoutant ces mots,
Redoutait pour son fils et les vents et les flots,
Et son cœur maternel retrouvait sa faiblesse :
Des larmes se mêlaient à sa douce allégresse ;
Comme on voit la rosée, en s'attachant aux fleurs,
De leur brillant calice animer les couleurs.
Ses yeux interrogeaient avec inquiétude
Des flots qui l'entouraient la vaste solitude,
L'horizon sillonné par de lointains éclairs,
Et la vague écumante, et le souffle des airs.

Ah ! pour ce cœur ému quels funestes présages !
Le printemps se prépare au milieu des orages :
La nature est troublée ; et du deuil des hivers
Le temps avec lenteur affranchit l'univers.
Quel effrayant génie apparaît vers l'aurore !

Le prince des enfers plane sur le Bosphore :
A la voix d'Euphrosine il quitta les Sept-Tours;
De l'humide détroit il suit tous les détours ;
Et tantôt, bondissant sur les vagues profondes,
Jusqu'à la Propontide il refoule les ondes ;
Tantôt vers l'Empyrée il élève son front.
Par ses mugissements l'abyme lui répond.
Tout-à-coup, à travers un torrent de fumée,
Il brandit vers l'Euxin une lance enflammée,
Contre ses ennemis murmure ses complots,
Et du sommet des airs s'élance sur les flots.
A son affreux aspect, les îles Cyanées
Agitent en tremblant leurs roches calcinées :
Une noire vapeur, s'échappant des enfers,
Envahit par degrés la surface des mers,
Sur le front du soleil jette ses voiles sombres,
Et livre la nature à l'empire des ombres.
Par le flambeau du jour et les feux de la nuit
Le pilote égaré cesse d'être conduit :
Le vol des alcyons fait prévoir la tempête ;
Et les mâts gémissants courbent leur faible tête.
En déchirant la voile, en soulevant les eaux,
L'aquilon, le nothus dispersent les vaisseaux :
Les uns vont s'égarer vers les plages d'Asie,
Aux rives de Sinope, au cap Achérusie,

Qui protège Héraclée, et dans son vaste port
Dérobe les vaisseaux aux fougueux vents du nord;
D'autres sont emportés sur la plage stérile
Qui dut sa renommée à la course d'Achille,
Ou sur ce littoral qui, fameux à son tour,
Des remparts d'Odessa doit se couvrir un jour.
De quelques naufragés les familles unies
Vont jeter sur ces bords de faibles colonies:
On laisse entre leurs mains des armes, des secours;
De leurs remparts naissants on trace les contours;
Et la jeune cité, grandissant d'âge en âge,
Deviendra l'ornement et l'orgueil du rivage.

Salamone espérait y trouver le repos :
Mais le fier Spinola veut suivre les héros,
Partager leurs périls, leur gloire, leurs conquêtes,
Et braver avec eux la fureur des tempêtes.
Au camp de Galata réservant ses secours,
Du Nord vers le Midi la flotte suit son cours;
Les vents chassent au loin la voile fugitive :
Tantôt les passagers, descendus sur la rive,
Effrayés par la nuit, vaincus par le sommeil,
De la nouvelle aurore attendent le réveil :
Tantôt près des écueils avec art on louvoie ;
Sur la tige des mâts la voile se reploie;

Et, la rame à la main, le prudent nautonier
Cherche vers l'Occident un port hospitalier.

Enfin l'on aperçoit une pointe escarpée,
Par les noirs aquilons incessamment frappée,
Et dont les flancs, couverts de sauvages rochers,
Abritent les deux ports qui s'ouvrent aux nochers.
Sur ce mont sourcilleux Midia suspendue
De son double vallon domine l'étendue;
Elle voit à ses pieds circuler deux ruisseaux,
Qui versent dans ses ports le tribut de leurs eaux:
La mer ne peut franchir les dunes inclinées
Que leur enceinte oppose aux vagues déchaînées;
Sur un rempart de sable expirent ses efforts,
Et quelques flots à peine en surmontent les bords.
Mais entre les bassins creusés sur ces rivages
S'élèvent des écueils fameux par leurs naufrages;
Et de ce promontoire élancé dans les airs
Le front est assailli par la fureur des mers.
La foudre, l'aquilon, le ravage des ondes
Ouvrirent dans son sein des cavernes profondes;
Chaque année agrandit ces humides cachots;
Et la montagne un jour croulera dans les flots.

De ces nombreux rochers évitant la menace,
Déployant tour-à-tour et l'adresse et l'audace,

Pisani, Capello, Falier, Morosini
Au Port de Midia suivent Contarini;
Mais de leurs compagnons les voiles dispersées
Par les vents ennemis ont été repoussées.
Sur les tranchants écueils dont ces bords sont couverts
D'un navire génois les flancs se sont ouverts:
Autour de lui les flots se heurtent et bouillonnent;
Des courants opposés les vagues tourbillonnent;
Dans un gouffre profond qu'il ne peut éviter
Le vaisseau tournoyant va se précipiter:
Serra, près de périr dans cet abyme immense,
Jette un cri, que doit suivre un éternel silence.

Grimaldi, s'arrachant à cet affreux danger,
Des flots qui l'entraînaient a pu se dégager:
L'adresse du pilote, un vent plus favorable,
A travers les ressifs, le portent vers le sable;
Grimaldi prend courage en approchant du bord;
Et lorsque ses amis qui l'attendent au port
De la plage au vaisseau lancent un long cordage,
Et vont avec effort l'attirer au rivage,
Montés sur le tillac, huit matelots génois
Du câble protecteur s'emparent à-la-fois:
O douleur! une vague immense, inattendue,
De la mer qui rugit embrassant l'étendue,

Gronde, écume, s'avance, et grossit en roulant:
Elle atteint sur son bord le pilote tremblant,
Couvre les nautoniers, et dans les noirs abymes
Emporte en mugissant ses nombreuses victimes:
Dans le gouffre des eaux tous ont trouvé la mort;
Le navire désert entre seul dans le port.

Sur un faible vaisseau quelle est cette amazone
Qu'au caprice des vents la fortune abandonne?
Tandis que sous ses yeux les pâles matelots,
Épuisés, demi-nus, se jettent dans les flots,
Et contre le trépas luttent sans espérance,
Rosalba garde encore une noble assurance:
A ses yeux éblouis le ciel vient de s'ouvrir:
Son père se présente, il va la secourir;
Cette ombre protectrice élève son courage;
Et quand, sur les écueils son vaisseau fait naufrage,
Sur les débris d'un mât, errant à ses côtés,
Elle brave les vents et les flots irrités;
Le mouvement des mers la porte vers la plage;
Un autre flot l'entraîne et l'enlève au rivage:
On palpite d'espoir, on frémit de terreur;
Enfin sur cette rive une vague en fureur
En la jetant au loin mugit et se déroule;
Le sable la retient; l'onde fuit et s'écoule:

Rambaud, Contarini, prompts à la recueillir,
La disputent au flot qui la vient assaillir.

Vertueux Dandolo ! dans ce péril extrême,
Si tu connais l'effroi, ce n'est pas pour toi-même:
Guillaume et Soranzo, frappés de ton danger,
Te pressent de partir sur un canot léger,
Qui parmi les écueils se frayant un passage,
Entre deux avirons peut glisser vers la plage;
Mais l'auguste vieillard résistant à leurs vœux:
« Portez à nos guerriers vos secours généreux:
« Puis-je acheter la vie aux dépends de ma gloire,
« Et ternir en un jour soixante ans de victoire?
« Le poste du péril doit m'être réservé :
« Vous reviendrez à moi quand tout sera sauvé. »

« M'éloigner! dit Guillaume, et vouloir vous survivre,
« Quand la voix de l'honneur m'ordonne de vous suivre!
« Oserais-je, infidelle à des devoirs si doux,
« Au milieu des Latins reparaître sans vous ?
« Des jours de Dandolo je dois compte à l'armée.
« Ah ! si par vos vertus notre ame fut formée,
« Souffrez que vos enfants, attachés à vos pas,
« Imitent votre exemple et ne vous quittent pas. »

« Viens, répond le vieillard: que ma main te bénisse!

« Mais du moins épargnons un double sacrifice:
« Au malheur qui me frappe il ne faut qu'un témoin.
« Généreux Soranzo ! je te laisse le soin
« D'arracher au péril et de rendre à la vie
« Ceux dont la jeune ardeur peut servir la patrie:
« J'ai terminé le temps qu'ils ont à parcourir :
« Ils peuvent vivre encor; je n'ai plus qu'à mourir. »
A ces mots Soranzo, dont il presse le zèle,
Du vaisseau qu'il montait détache la nacelle,
Et porte les secours que refuse un héros
Vers un autre navire envahi par les flots.

Entendez-vous les cris d'une femme tremblante,
Qui, levant vers le ciel une voix suppliante,
Recommandant à Dieu son fils et son époux,
Sur ce vaisseau brisé l'implore à deux genoux?
Tous ses sens sont troublés; à peine elle respire;
Et lorsque Soranzo, s'approchant du navire,
Entraîne Spinola dans le bateau sauveur,
« O Dieu ! dit Salamone, achève ta faveur :
« De mon fils dans les fers ta main prit la défense;
« Daigne encor sur les flots protéger son enfance ! »
Soranzo, Spinola sont pénétrés d'horreur :
Leur nacelle obéit aux ondes en fureur :
Tantôt loin du vaisseau l'aquilon les entraîne;

Vers sa pouppe tantôt la vague les ramène:
Et déja Spinola, se penchant vers le bord,
Tend les bras à son fils, qu'avec un long effort
Suspend hors du vaisseau la faible Salamone:
Il allait le saisir; sa mère l'abandonne;
Pour ne plus reparaître il tombe dans les flots.
Les airs ont retenti de lugubres sanglots.
Salamone éperdue, et l'ame déchirée,
Jette sur cet abyme une vue égarée,
Veut reprendre les biens que les flots ont ravis,
Pousse un long cri, s'élance, et va joindre son fils.
Insensé, furieux, Spinola veut les suivre :
On retient ses transports; on le force de vivre;
Il retrouve ses sens, et dans son désespoir
Lève les yeux au ciel qu'il gémit de revoir.

Cependant la mer gronde, et frappant ses rivages,
Leur porte en mugissant les débris des naufrages:
Dispersés au hasard ils flottent sur les eaux;
Et de Phinopolis les riches arsenaux,
De ces triomphateurs inutile conquête,
Cèdent sans résistance aux coups de la tempête.
Des dards amoncelés les superbes faisceaux
Renversés par les vents s'échappent des vaisseaux;
Et les flots ennemis, les poussant vers la terre,

A ces bords escarpés semblent porter la guerre.
Au travers des écueils nagent les boucliers,
Et les longs javelots, et les brillants cimiers:
Des siéges, des combats les armes homicides
Se heurtent à grand bruit sur les plaines liquides;
Et les tours, les béliers vont briser les rochers,
Dont la chûte fatale écrase les nochers.

« Grand Dieu! dit Alberti, n'est-il plus d'espérance?
« Les vents ne sont-ils pas soumis à ta puissance?
« N'appelais-tu Venise à l'empire des mers
« Que pour lui réserver de plus sanglants revers?
« Ah! si tu nous promis un avenir prospère,
« Si la voix du malheur peut désarmer un père;
« Protège ces guerriers, ces blessés, ces bannis,
« Qu'à bord de nos vaisseaux tes soins ont réunis! »
Un ange fut témoin de ses vives alarmes;
Dans un pieux calice il recueillit ses larmes,
Et portant jusqu'à Dieu l'offrande du malheur,
Répandit dans le ciel ce vase de douleur.
Quel pouvoir est caché dans les plaintes du juste!
L'Éternel les entend; et sa clémence auguste
Veut épancher encor ses trésors de bonté
Sur ce vaste univers par son sang racheté.
Des hauteurs de la nue où roule le tonnerre

Les yeux du Rédempteur s'abaissent sur la terre:
Il voit les éléments s'agitant en fureur,
Les Latins abattus et frappés de terreur,
Le glaive de la mort suspendu sur leur tête,
Et Lucifer lui-même excitant la tempête.
Au milieu des écueils, cet ennemi de Dieu
Arbore pour fanal son javelot de feu:
Il descend sur les flots qu'il couvre de ténèbres,
Guide les nautonniers vers ces lueurs funèbres,
Et sous de noirs rochers où s'engouffrent les eaux
Par des liens de fer enchaîne les vaisseaux.

Cependant à la voix du Dieu de la nature,
Il quitte en frémissant cette caverne obscure,
Et voit avec horreur reparaître le jour.
De douleur et de rage il mugit tour-à-tour:
Sur les flots agités son trône se balance;
Il lève contre Dieu sa redoutable lance,
Et, gardant la fierté du prince des enfers,
Tel qu'un colosse immense il combat sur les mers.
La mort ne peut l'atteindre; et les traits de la foudre
Frappent cet ennemi sans le réduire en poudre:
Dans ce choc inégal vaincu par l'Éternel,
Conservant dans sa chûte un espoir criminel,
Il tombe en menaçant dans les gouffres de l'onde,

Et disparaît enfin sous leur voûte profonde:
Ébranlé par sa voix le rivage a frémi;
Des antres de l'enfer les échos ont gémi;
La terre est délivrée; et l'immortel abyme
S'ouvre pour engloutir sa superbe victime.

Mais Dandolo n'est plus au milieu des Latins:
Ses amis consternés ignorent ses destins;
Les vents impétueux l'ont chassé du rivage:
Privé de ses agrès et jouet de l'orage,
Dans la profonde nuit dont ses yeux sont couverts,
Errant et sans secours il flotte sur les mers.
Alberti, Soranzo, dans leur morne épouvante,
Le demandent en vain à l'onde mugissante;
Les vagues en grondant répondent à leurs cris,
Et roulent à leurs pieds des morts et des débris.

Bientôt de toutes parts accourent sur la plage
De farouches brigands qu'attire le naufrage.
Ils viennent en tumulte enlever les trésors
Que les flots écumants jetèrent sur ces bords:
Les vaisseaux fracassés vont être leur conquête;
Ils cherchent les écueils battus par la tempête:
Leur avide fureur poursuit les malheureux,
Et le droit de la force est le premier pour eux.

Rentrez dans vos forêts, horde inhospitalière!
Il est un autre droit, celui de la misère:
Il ne fut point gravé sur des tables d'airain,
Il vit, il se conserve au fond du cœur humain:
C'est lui dont la puissance auguste et révérée
Protège l'infortune et nous la rend sacrée:
Le sauvage mortel, errant au fond des bois,
Veut en vain s'affranchir de ces suprêmes lois :
Un éternel pouvoir le ramène et l'entraîne
Vers la société dont il brisa la chaîne.
La raison, qui combat ses penchants criminels,
Le rattache aux humains par des nœuds fraternels;
En se civilisant il s'éclaire, il s'épure,
Et se soumet enfin aux lois de la nature.

Gloire aux hommes pieux dont la noble vertu
Est prête à relever le malheur abattu!
Non loin de ce rivage, en un lieu solitaire,
S'élève obscurément un humble monastère,
Où des ministres saints viennent chercher en paix
Le bonheur de semer de modestes bienfaits.
Ils avaient entendu dans leurs vallons sauvages
Les cris de la douleur et le bruit des orages :
Attachés par Dieu même au sort des malheureux,
La douce piété les rendit généreux,

Et, prenant dans le ciel un divin caractère,
Sous le nom de pitié descendit sur la terre.
Les Latins, ranimés par leurs soins protecteurs;
Remontent le vallon, suivent leurs bienfaiteurs,
Et déja l'on découvre une grotte sacrée,
Dont quelques vieux cyprès environnent l'entrée.

Dans ces siècles d'épreuve où les premiers chrétiens,
Fuyant avec la croix loin des yeux des païens,
Offraient des vœux secrets au Rédempteur du monde,
Ils vinrent y creuser cette voûte profonde:
Elle devint un temple; et la main des mortels
Tailla dans les rochers son dôme et ses autels.
Des symboles pieux ornent son vestibule;
Sur la nef qui s'alonge une voûte circule;
Et d'arceaux en arceaux trois portiques ouverts
Étendent le palais du Roi de l'univers.
Au pied des saints autels, où ces hommes austères
De la foi des chrétiens célèbrent les mystères,
En bénissant le ciel ils attendent la mort;
Loin des écueils du monde ils arrivent au port,
Et creusent autour d'eux dans le sein de la pierre
Les cercueils où bientôt tombera leur poussière.

C'est là que les Latins, pieusement rangés,

Portent en gémissant le corps des naufragés.
Dans l'étroite demeure on place leur dépouille:
Au devant des tombeaux le peuple s'agenouille;
Il reçoit de la mort les austères leçons:
La cloche retentit; et ses lugubres sons
Se mêlant aux accords de l'hymne funéraire,
Frappent d'un bruit confus l'écho du sanctuaire.

Dieu! quel saisissement a glacé les esprits,
Lorsque de Spinola les lamentables cris
Sous la voûte du temple appellent Salamone!
Il la cherche au milieu du deuil qui l'environne:
Au fond de son cercueil il croit la réveiller;
Et lorsque pour toujours il la voit sommeiller,
« Tu m'attends, a-t-il dit; et la tombe fatale
« Redeviendra pour nous la couche nuptiale. »
Aussitôt il chancèle, il tombe, il va mourir;
Et de pieux vieillards, prompts à le secourir,
Les mains jointes, le front courbé dans la poussière,
Au maître de la vie adressant leur prière,
Sur le front du mourant se hâtent d'épancher
L'eau sainte, qui jaillit de l'humide rocher.
Dieu du ciel! tu permis que cette onde puissante
Ranimât un instant sa force languissante:
Il soulève sa tête, il retrouve la voix:

« Infortunés mortels ! c'est vous que je revois :
« Ne me rappelez point aux peines de la vie :
« Du sort qui me poursuit la rage est assouvie ;
« D'un plus heureux séjour j'entrevois les clartés.
« Mais je vous laisse hélas ! d'autres adversités.
« Que d'horribles fléaux vous attendent encore !
« Destinés à régner aux rives du Bosphore,
« Vous obtiendrez un jour ce trône ensanglanté :
« Ah ! par combien de pleurs il doit être acheté !
« Que de fois, accablés du poids du diadême,
« Entourés des périls de la grandeur suprême,
« Tantôt précipités du trône dans les fers,
« Tantôt vengeant les maux que vous aurez soufferts,
« Dépeuplant vos cités, déchirant vos provinces,
« Vous plaindrez les destins des peuples et des princes !
« En vain vos ennemis vont tomber sous vos coups :
« Leur ombre se soulève et s'arme contre vous ;
« Au-delà du Bosphore un empire se fonde.
« Famille de Comnène ! enfants de Trébisonde !
« Du sceptre des Césars héritiers glorieux,
« Vous rentrez dans Byzance et vengez vos aïeux.
« Quel funeste avenir se découvre à ma vue !
« Des vaincus, des vainqueurs la race est confondue :
« Un conquérant superbe, impétueux, ardent,
« Le cimeterre en main, marche vers l'Occident :

« Des Grecs et des Latins la ligue est dispersée;
« D'un inflexible joug l'Europe est menacée,
« Et ma patrie en deuil attend d'autres malheurs.
« Dieu puissant ! écartez ces siècles de douleurs;
« De nos barbares mains arrachez cette épée:
« Du sang italien, Dieu ! je la vois trempée!
« Gènes ! Venise ! où sont vos traités solennels?
« Quelle fureur brisa vos liens fraternels ?
« De morts et de mourants vos plages sont couvertes:
« De communs ennemis s'accroissent de vos pertes:
« Déja votre dépouille enrichit d'autres mains.
« Ah ! que sont vos grandeurs, périssables humains!
« En vain vous aspirez à l'empire du monde;
« Sur un sable mouvant votre pouvoir se fonde :
« De rivage en rivage incessamment jetés,
« Par les vents et les flots vous êtes emportés :
« En frappant vos états le temps fuit et s'écoule;
« Gloire, prospérité, puissance, tout s'écroule;
« Et, menacés enfin d'un désastre éclatant,
« Comme moi vous tombez au cercueil qui m'attend. »

A ces funestes mots une muette crainte
Succède, et se répand dans la caverne sainte.
Le livre des destins, d'un long voile couvert,
Aux yeux de Spinola se serait-il ouvert;

Et, prête à remonter vers sa noble origine,
Son ame a-t-elle acquis une force divine?
Les peuples sont frappés de ses derniers accens:
Sa mort accroît encor le trouble de leurs sens:
Leur espoir s'est éteint, leur courage succombe;
On rend à Spinola les honneurs de la tombe:
Sa place était marquée; et ses amis en deuil
Rassemblent les époux dans le même cercueil.

Les Latins réunis sous ces voûtes funèbres
Abandonnent enfin ce séjour de ténèbres;
A la clarté du jour leurs yeux se sont ouverts:
On regagne à pas lents le rivage des mers,
Et l'on ensevelit les dernières victimes
Que l'Euxin rejeta de ses vastes abymes.

Cependant au milieu de ces débris épars,
Sur deux infortunés tombent tous les regards:
Un homme, avec effort se traînant sur la plage,
Est à moitié couvert des lambeaux du naufrage:
Voyez tous ces agrès abattus près de lui;
D'un aviron brisé sa main retient l'appui;
Et, jeté sur les bords de la plaine liquide,
A travers les rochers il suit un jeune guide.
Tout-à-coup dans les airs un cri s'est élevé:

« Tous nos maux sont finis : notre père est sauvé. »
A ces mots, Dandolo soulevant sa paupière
Semble chercher encore un rayon de lumière :
« Mes amis ! mes enfants! vous que je ne puis voir,
« Du Dieu qui nous console adorons le pouvoir !
« Pour vaincre le malheur il donne le courage;
« Il aplanit les flots; il apaise l'orage :
« Le gouffre de la mort s'est fermé sous nos pas,
« Et je vais avec vous retourner aux combats. »

Du naufrage aussitôt on rassemble les restes;
On brûle de quitter ces rivages funestes.
Le calme a reparu sur les flots de l'Euxin;
Aux brises d'Occident la voile ouvre son sein;
Les pouppes, que les vents dirigeaient vers l'aurore,
S'inclinent au Midi pour chercher le Bosphore:
Emporté par la rame, on glisse sur les eaux
Que blanchissent au loin les sillons des vaisseaux;
Et de Phinopolis la faible colonie
Dans le camp des Latins est enfin réunie.

Ainsi quand les vapeurs qui flottent dans les airs
Annoncent aux oiseaux l'approche des hivers,
Leur famille, fuyant les monts hyperborées,
Cherche vers le midi de plus douces contrées :

La tour de Galata, qui les a rassemblés,
Offre un abri paisible à ces peuples ailés :
L'eau, la terre, le ciel jouit de leur présence;
Ils planent en chantant sur le port de Byzance,
Parcourent des vaisseaux les mobiles agrès,
Et les toits du rivage et ses vertes forêts.



CHANT VIII.

Les vaisseaux des Latins, battus par les tempêtes,
Ont perdu dans les flots le fruit de leurs conquêtes;
Et, lorsque dans son camp le vainqueur enchaîné
Aux travaux d'un long siège est encor condamné,
Byzance, rassurée au sein de ses murailles,
Répare avec ardeur les pertes des batailles,
Des hameaux de la Thrace appelle les soldats,
Et par des jeux guerriers les anime aux combats.
Mais quel bruit imprévu réveille ses alarmes?
La Bulgarie est prête à reprendre les armes;
Et, dans un morne effroi, les Grecs jettent les yeux
Sur ce peuple inquiet, farouche, ambitieux,
Qui des bords du Volga jusques dans la Mœsie
Conduisit autrefois les hordes de l'Asie.
Des monuments des arts aveugle destructeur,
Des trésors qu'il n'a point avide usurpateur,
Aux maux de l'Orient le Bulgare conspire :
Il fut dans tous les temps le fléau de l'Empire;
Superbe auxiliaire ou sujet insoumis,

Dans tous ceux qu'il peut vaincre il voit des ennemis:
On croit par des présents détourner sa menace;
Mais l'or et la prière irritent son audace;
Son ardente fureur, ne s'éteignant jamais,
Poursuit les nations qui marchandent la paix.

Déja, depuis dix ans, ces peuplades sauvages
De l'Hèbre et du Strymon menacent les rivages:
Andrinople éprouva leur aveugle fureur;
Deux fois même Byzance a frémi de terreur;
Et, du haut des Sept-Tours, elle a vu leurs cohortes
Ravager ses moissons et menacer ses portes.
La fortune, infidelle aux armes des vainqueurs,
Leur fit plus d'une fois éprouver ses rigueurs,
Et jusques dans leur camp rejeta les alarmes
Que répandaient au loin leurs homicides armes;
Mais réduits à la fuite et vaincus à leur tour,
Ils nourrissaient l'espoir de se venger un jour:
Vainement le Bosphore attaquant leur patrie
Avait couvert de deuil les champs de Bulgarie;
De leurs derniers trésors emportant les débris,
Des antres de l'Hémus ils cherchaient les abris,
Et livrant au vainqueur les plaines désolées
Ralliaient leurs drapeaux dans le creux des vallées.
Tel un fier épervier qui tombe dans nos rêts

Jette un dernier regard sur ses vastes forêts,
Et se débat long-temps entre nos mains cruelles,
Sous les ciseaux tranchants qui mutilent ses ailes.
Aidé par la nature, il attend le secours
D'un plumage nouveau qui grandit tous les jours :
Le temps doit réparer ses pertes passagères ;
Bientôt il se confie à ses aîles légères,
Et, dans les champs du ciel prêt à planer encor,
Vers la voûte d'azur reprend un libre essor.

Johannice et son peuple attendaient en silence
Que la guerre eût détruit les forces de Byzance :
Des rochers de l'Hémus jusqu'aux rives des mers,
Ils allaient accourir au bruit de ses revers ;
Et l'Empire des Grecs touchait à sa ruine :
Mais ce nouveau péril n'abat point Euphrosine ;
Et, pour sauver l'État, elle cherche l'appui
De ces mêmes guerriers qui s'armaient contre lui.
« L'orage, a-t-elle dit, gronde sur notre tête :
« Il faut sur les Latins détourner la tempête.
« Irène ! c'est à toi de servir mes desseins :
« Le sort de notre Empire est remis dans tes mains ;
« Au joug des étrangers dérobe ta famille :
« A ta haine contre eux je reconnais ma fille.
« Mais, en sollicitant l'appui d'un protecteur,

« D'un superbe langage évite la hauteur:
« Va, pour mieux ébranler le cœur de Johannice,
« Essayer tour-à-tour les pleurs et l'artifice :
« Séduis, promets, supplie; et puissent tes discours
« D'un art ingénieux emprunter le secours,
« Soumettre ce barbare à la voix qui l'implore,
« Et ranger dans tes fers l'allié du Bosphore! »

Sans craindre et sans chercher cet honorable choix,
La fille d'Euphrosine obéit à sa voix :
Elle embrasse un projet qui plaît à sa vengeance,
Et, le cœur plein d'espoir, elle sort de Byzance.
Sur de légers coursiers son cortège la suit:
Vers la rive des mers un héraut la conduit :
Elle porte ses pas sur cette plage humide,
Dont les mille ruisseaux cherchent la Propontide,
Marche vers Sélivrie, et franchit les remparts
Que d'une mer à l'autre ont bâtis les Césars,
Dans ces temps désastreux où de timides princes,
Aux fiers enfants du Nord disputant leurs provinces,
Voyaient réduire enfin au rivage des mers
L'Empire, qui jadis embrassa l'univers.

. . . .

Irène, en parcourant les plaines de la Thrace,
Des barbares par-tout a reconnu la trace:

Dans ces sauvages lieux tant de fois dévastés,
Les siècles ont détruit jusqu'au nom des cités;
Et de nombreux tombeaux renversés par la guerre,
Écueils accoutumés des grandeurs de la terre,
Sont les seuls monuments d'un peuple qui n'est plus.
Quelques arbres, chargés de leurs fruits superflus,
D'une ancienne culture attestant le passage,
Sur d'arides sillons portent un faible ombrage;
Et la terre, rendue à sa stérilité,
Loin du séjour de l'homme a perdu sa beauté.

L'héroïne parvient aux montagnes altières
Qui des fils du Volga couronnent les frontières:
Elle voit à ses pieds s'égarer leurs troupeaux,
Et flotter les vapeurs des toits de leurs hameaux:
Les Bulgares armés qui veillaient dans la plaine
Au camp de Johannice accompagnent Irène;
Le monarque reçoit ce cortège étranger:
Autour de lui sa garde est prompte à se ranger;
Il était sous sa tente; et la jeune guerrière
S'incline avec respect, et lève sa visière.

« La fille de Comnène est ici devant vous:
« Vous avez combattu mon père et mon époux;
« Vous pouvez conjurer la perte de Byzance:

« Je viens de ses remparts vous offrir la défense.
« Seigneur ! vous connaissez quels funestes desseins
« Ont attiré sur nous la fureur des Latins ;
« Et de tous nos malheurs la triste renommée
« A volé dans les rangs de votre noble armée :
« Les vallons de l'Hémus, les rivages des mers,
« Sont les témoins sanglants de nos derniers revers ;
« Et de ses défenseurs frappés dans les batailles
« Byzance consternée a vu les funérailles.
« Les Latins triomphants, rassemblés sous nos murs,
« Diffèrent leurs assauts pour les rendre plus sûrs,
« D'Alexis qui n'est plus vont saisir l'héritage,
« Et de l'Empire en deuil méditent le partage.
« Bientôt même ils viendront arracher de vos mains
« Les champs que vos aïeux ont reçus des Romains.
« Ne les a-t-on pas vus, désertant leur patrie,
« Chercher d'autres États au fond de la Syrie,
« Marcher contre Solyme, usurper le saint lieu,
« Plutôt pour faire un roi, que pour venger un Dieu?
« Armés au nom du ciel, triomphant pour eux-mêmes,
« A ces pieux guerriers il faut des diadêmes :
« Au fond de l'Orient le vainqueur établi
« A soumis Antioche, Édesse, Tripoli ;
« De ces ambitieux l'ardente frénésie
« Sous leur sceptre de fer voulut ranger l'Asie ;

« Et, quand l'Asie échappe à ce joug étranger,
« Sur les Grecs et sur vous ils veulent se venger.
« Armez-vous, et songez qu'aux destins de Byzance
« La fortune a lié votre propre puissance. »

« Je vois, dit Johannice, à travers vos détours
« Quel intérêt vous porte à chercher mes secours.
« Ne vous souvient-il plus qu'aux champs de Bulgarie
« On vit Paléologue, enflammé de furie,
« Dépeupler nos hameaux, abattre nos remparts,
« Et promener partout ses sanglants étendards?
« Dans ces lieux ravagés notre sang fume encore;
« Et c'est là qu'aujourd'hui votre voix nous implore!
« Que l'Empire des Grecs apprenne à se plier
« Au joug du conquérant qui va l'humilier!
« Vous craignez qu'un vainqueur établi dans la Thrace
« Ne nous réserve un jour le sort qui vous menace:
« Pour me vaincre après vous s'il est prêt à marcher,
« Au sein de nos forêts qu'il vienne me chercher!
« Des combats qu'il vous livre est-ce à moi de me plaindre?
« La guerre l'affaiblit, je n'ai point à le craindre;
« J'attends, pour lui porter d'inévitables coups,
« Qu'en vous chargeant de fers il m'ait vengé de vous.
« Vos peuples espéraient dompter la Bulgarie:
« Leur chûte va bientôt relever ma patrie. »

« — Seigneur ! Vos ennemis ont trouvé le trépas :
« Au-delà du tombeau ne les poursuivez pas;
« Ne gardez point aux fils une immortelle haine.
« Les enfants des héros, la malheureuse Irène,
« Ce peuple menacé de tomber dans les fers,
« Sont innocents des maux que vous avez soufferts.
« Si vous n'aspirez plus qu'au malheur de nos armes,
« S'il est doux à vos yeux de voir couler nos larmes,
« Dans le deuil aujourd'hui tout l'Empire est plongé;
« Paléologue est mort, vous êtes trop vengé. »

« — Il est mort, dites-vous : ô ciel ! pourquoi la vie
« Par un autre que moi lui fut-elle ravie ?
« Ce fer devait un jour se plonger dans son flanc :
« L'ombre de nos guerriers me demandait son sang.
« Dieu qui l'avez frappé ! signalez-vous encore;
« Livrez à ma fureur le peuple du Bosphore :
« Les Grecs sont à mes pieds; prononcez leur arrêt :
« Ordonnez; je me lève, et mon glaive est tout prêt. »

« Le dieu que vous nommez, dit la noble guerrière,
« N'a jamais, comme vous, repoussé la prière :
« De votre cruauté je le prends à témoin,
« Et du salut des Grecs je lui laisse le soin.
« Vous voulez qu'entre nous sa justice prononce ;

« Moi-même je l'invoque; écoutez sa réponse :
« J'ai remis dans tes mains, lorsque je t'ai fait roi,
« Les droits de l'opprimé qui paraît devant toi :
« Tremble qu'il ne t'accuse au tribunal suprême;
« Et mérite ta grace en pardonnant toi-même!
« Seigneur! vous vous troublez; vous ne m'écoutez plus :
« Je vais à notre peuple apprendre vos refus :
« Adieu: je vous épargne une plainte importune.
« Nous braverons sans vous les coups de la fortune;
« Sans vous, nous obtiendrons dans de nouveaux combats
« Le jour de la vengeance, ou celui du trépas.
« Nos guerriers sont tombés en défendant Byzance;
« Mais de leurs nobles fils la carrière commence;
« Et parmi les vengeurs prêts à les imiter
« Les veuves des héros ont osé se compter.
« S'il faut porter des fers nous renonçons à vivre
« J'ai fait à mon époux le serment de le suivre:
« Sous les coups de Baudouin j'irai chercher la mort.
« Le cruel jouira de l'horreur de mon sort :
« Il répand en tous lieux le trouble et l'épouvante;
« Cet orgueilleux Français insolemment se vante
« Du nombre des guerriers qu'ont abattus ses coups:
« L'honneur de le combattre était digne de vous ;
« Je venais vous l'offrir: mon cœur pouvait-il croire
« Que Johannice était insensible à la gloire,

« Qu'il rejetait la plainte, insultait au malheur,
« Et dédaignait l'hommage offert à sa valeur! »

En prononçant ces mots Irène est inspirée :
D'un peuple qui l'admire elle marche entourée :
On s'émeut, on s'enflamme au feu de ses discours;
Et celle qui venait implorer des secours
Va bientôt commander dans le camp des Bulgares.
Fougueux dominateur de ces peuples barbares,
L'amour au milieu d'eux fait retentir sa voix,
Semblable à l'aquilon qui rugit dans les bois.
Des lois et du devoir ils brisent les entraves;
Mais aux pieds d'une femme ils tombent en esclaves;
Elle est leur souveraine, et devient à leurs yeux
La maîtresse du monde et l'organe des cieux.
Johannice, étonné du trouble de son ame,
Cherche à combattre encor cette naissante flamme,
Et contre un nouveau joug vainement révolté,
Ne peut plus échapper au trait qui l'a dompté :
« Quel pouvoir inconnu me domine et m'entraîne!
« J'avais promis aux Grecs une immortelle haine;
« Je la leur dois encor: je suis leur ennemi;
« Et mon cœur irrité ne hait point à demi.
« Faut-il qu'à mes serments vous me rendiez parjure,
« Et que j'oppose enfin le bienfait à l'injure?

« Vous l'emportez : je cède à l'ordre des destins,
« Et je vais avec vous combattre les Latins. »

Irène offrit alors les présents d'alliance,
Que destinait au Roi le maître de Byzance,
Un riche diadême, où l'art sut assortir
Les perles de l'Indus et la pourpre de Tyr,
Une écharpe flottante, un long sceptre d'ivoire
Qu'Euphrosine porta dans les jours de sa gloire,
Un glaive étincelant, où l'art de l'ouvrier
Avait fait onduler les veines de l'acier,
Un char, et huit coursiers jeunes et pleins d'audace :
Leurs mères bondissaient sur les monts de la Thrace ;
Et leur père, élevé dans les plaines d'Aden,
Aux rives du Bosphore appelé par l'hymen,
Du riant Cidaris vint peupler les campagnes,
Tel qu'un jeune sultan qui vole à ses compagnes.

« Pardonnez, dit Irène, à mes vives douleurs :
« Ce fer que je vous offre est mouillé de mes pleurs ;
« Noble Paléologue ! il arma ton courage.
« Du plus vaillant des Grecs recevez l'héritage :
« Il doit appartenir aux mains de son vengeur. »
Johannice, plaçant une main sur son cœur,
Élève vers le ciel ce fatal cimeterre,

Et menace Baudouin d'une implacable guerre.
Valdimir, Venceslas, qu'il consulte des yeux,
Partagent de leur roi l'espoir audacieux:
Tous les guerriers, gardant un farouche silence,
Reçoivent de ses mains et le casque et la lance :
Le buccin éclatant retentit dans les airs :
Le Bulgare s'éveille à ces bruyants concerts.
On voit de toutes parts les cohortes guerrières
A de longs javelots attacher leurs bannières :
Sous le toit paternel les glaives suspendus,
Les haches, les carquois aux combats sont rendus;
Et du soc nourricier qui fécondait la terre
Déja s'est emparé le démon de la guerre.
Nomades habitants des champs et des coteaux,
Ils attèlent au joug leurs robustes taureaux;
Et les chars, surmontés de leurs huttes sauvages,
Des lacs et des torrents vont quitter les rivages.

On cherche dans les bois l'indocile coursier
Qu'aux fatigues des camps on veut associer;
Et lorsque, vers le soir quittant ses pâturages,
De la fraîche vallée il gagne les ombrages,
Franchit en bondissant le canal des ruisseaux,
Ou s'abreuve à longs traits dans leurs limpides eaux,
S'élançant tout-à-coup d'une grotte profonde

Le guerrier le surprend sur la rive de l'onde;
A sa bouche écumante il attache le frein,
Sur ce nouveau sujet il règne en souverain,
Et, joignant avec art l'adresse et la prudence,
Gouverne sans effort sa fière indépendance.

Dédaignant au combat l'abri d'un bouclier,
Il veut à l'ennemi se montrer tout entier:
L'aspect d'aucun danger n'étonne son courage:
Souvent même on le voit, armé contre l'orage,
Décocher dans les airs ses traits audacieux,
Et répondre à la foudre en menaçant les cieux.
Sa patrie est un camp; ses plaisirs sont la guerre:
Sans lit, sans pavillon, il couche sur la terre:
Les ondes des ruisseaux, les racines des champs
Composent ses festins qu'animent quelques chants;
Il aime à célébrer dans ses fêtes rustiques
Ses rochers, ses amours et ses héros antiques.
S'il combat vaillamment, il croit que le trépas
Des amis les plus chers ne le sépare pas:
Les cieux vont se peupler des femmes qu'il adore;
Et dans un autre monde il doit les voir encore.

Cependant chez les Grecs un bruit vague et confus
Tantôt de Johannice annonce les refus,

Tantôt le fait voler vers les murs de Byzance :
Tour-à-tour on espère et l'on craint sa présence;
Et la voix des guerriers rejette un allié,
Dont le temps affermit la longue inimitié.
« Dieu! s'écriait Branas, quelle aveugle furie
« A d'infidèles mains va livrer ma patrie?
« Sous ses remparts sacrés s'il faut s'ensevelir,
« Périssons en héros, et sans nous avilir.
« Oh! si des monuments où leur cendre repose
« S'élevaient aujourd'hui Constantin, Théodose,
« Verraient-ils sans frémir l'Empire humilié
« De ses anciens sujets mendier la pitié!
« Que dirait Zimiscès le vainqueur des Bulgares?
« Celui qui terrassa trois cent mille barbares
« Pensait-il que ses fils imploreraient l'appui
« Des sauvages tribus qui tremblaient devant lui? «
C'est ainsi que Branas, en sa douleur profonde,
Compare cet Empire, autrefois roi du monde,
A ces peuples nouveaux, qui du fond des déserts
S'avancent, en dictant des lois à l'univers.
Effrayé des secours qu'attendait le Bosphore,
On veut s'en affranchir s'il en est temps encore;
On murmure; et les Grecs assiégeant le palais
Vont forcer le monarque à demander la paix.
Les cris des mécontents, leur nombre, leur menace

De l'ombrageux Murzufle ont étonné l'audace :
N'osant plus repousser les vœux de ses sujets,
Aux plus sages vieillards il soumet ses projets;
Et l'on va consulter dans leur retraite obscure
Tous ceux dont la vertu, plus modeste et plus pure,
De ce trône sanglant cherchait à s'éloigner :
L'orgueil et la fortune ont pu les dédaigner;
Dans les malheurs publics la crainte les rappelle.
La disgrace, l'oubli n'ont pas éteint leur zèle :
Nicétas se présente, et son autorité
D'une force nouvelle arme la vérité.

« Seigneur! s'écria-t-il, la fortune inconstante
« Dans les derniers combats a trompé votre attente:
« De la nécessité sachons subir la loi.
« Ici de vos sujets on soupçonne la foi;
« Là de vos ennemis s'avancent les cohortes;
« Le trouble est dans nos murs, la guerre est à nos portes:
« Sans attendre en ces lieux des secours incertains,
« Rapprochez pour jamais les Grecs et les Latins.
« Lorsque dans Galata le premier des Comnènes
« Reçut les pavillons de Venise et de Gênes,
« Le commerce, les arts, attirés sur nos bords,
« D'une heureuse abondance y versaient les trésors;
« Et de ces étrangers la féconde industrie

« A fait fleurir long-temps notre belle patrie.
« De ces jours glorieux rendez-nous les bienfaits;
« Relevez notre Empire à l'ombre de la paix:
« Trop de sang a coulé sur ces tristes rivages;
« D'un fléau dévorant arrêtez les ravages;
« Et si le ciel vengeur s'est armé contre nous,
« En sauvant vos sujets fléchissez son courroux. »

Murzufle en l'écoutant frémit d'impatience :
Du monarque bulgare il attend l'alliance :
Devra-t-il, entraîné par un instant d'effroi,
Irriter Johannice en lui manquant de foi ?
Il ne peut s'arrêter à de vaines alarmes;
Et ses guerriers sont prêts à reprendre les armes,
Quand la tendre Eudoxie embrassant ses genoux :
« Ah! dit-elle; arrêtez, trop malheureux époux!
« Modérez les transports d'un aveugle courage,
« Et bornez tous vos soins à conjurer l'orage.
« Quelle est votre espérance ? un farouche étranger
« Parmi nos défenseurs pourra-t-il se ranger?
« Ne redoutez-vous pas un ami si funeste?
« Et s'il faut vous réduire au pouvoir qui vous reste,
« Quand nos braves guerriers ont péri sous vos yeux,
« Leurs veuves, leurs enfants vous défendront-ils mieux?
« La douleur a dicté ce serment téméraire;

« Mais l'amour maternel vous jure le contraire.
« Quelle inflexible mère oserait se venger,
« En entraînant ses fils au milieu du danger?
« Ne nous exposez point à de telles alarmes:
« La nature nous fit pour essuyer vos larmes,
« Pour calmer vos fureurs et votre inimitié,
« Pour vous faire écouter le cri de la pitié. »
Elle dit, et sa voix le touche et le captive :
Le monarque lui prête une oreille attentive :
Les maux d'un peuple entier enfin l'ont ébranlé;
Au cœur de son époux Eudoxie a parlé;
Et pour mieux entraîner cette ame ardente et fière
La raison emprunta l'accent de la prière.

Hors des murs de Byzance, et sur les bords fleuris
Où l'eau du Barbyssès s'unit au Cidaris,
Où tous deux, terminant leurs courses vagabondes,
Viennent aux flots amers mêler leurs douces ondes,
S'élève un temple saint, dont les pieux autels
Ont souvent arrêté la fureur des mortels.
Constantin autrefois bâtit ce sanctuaire;
Hélène l'enrichit des trésors du Calvaire:
Les Grecs vont adorer dans cet auguste lieu
L'arbre libérateur où mourut l'Homme-Dieu,
Et demandent au ciel d'envoyer sur la terre

« Que nous proposez-vous? seigneur! Voyez nos pertes:
« De débris et de morts ces plages sont couvertes;
« Le glaive a ravagé nos cités, nos hameaux:
« Père de mes sujets et témoin de leurs maux,
« A travers les hazards d'une guerre lointaine
« Je n'irai point chercher une palme incertaine.
« De vos nouveaux efforts quel peut être le fruit?
« L'Empire de Solyme est à jamais détruit:
« Lusignan l'a perdu, le jour où son armée,
« A de brillants succès long-temps accoutumée,
« Fut fameuse à son tour par d'éclatants revers,
« Et vit tomber ce roi du trône dans les fers.
« Si de vos chevaliers la perte mémorable
« A force de valeur eût été réparable,
« Philippe eût relevé la gloire du Jourdain,
« Quand cet auguste roi, marchant vers Saladin,
« Allié de Richard et rival de sa gloire,
« Près de Ptolémaïs partageait sa victoire.
« Quel fut pourtant le sort de vos nobles guerriers?
« Triomphants, et chargés d'inutiles lauriers,
« Ils ont vu de leurs mains s'échapper la fortune:
« Des exploits d'Orient telle est la fin commune.
« Ouvert depuis un siècle à de sanglants combats,
« Le gouffre de l'Asie engloutit vos soldats:
« De vos peuples armés jamais les colonies

« Par de féconds hymens ne furent rajeunies;
« De leur postérité la Syrie est en deuil;
« Et l'on y va chercher la gloire et le cercueil.»

«— Eh bien ! dit le héros, si telle est votre crainte,
« Nous poursuivrons sans vous cette entreprise sainte,
« Et nous braverons seuls un glorieux danger,
« Que Murzufle avec nous ne veut point partager.
« Mais puisque le repos a pour vous tant de charmes
« Contre les Sarrasins remettez-nous vos armes;
« Et lorsque l'incendie allumé par vos mains
« De tous leurs arsenaux a privé les Latins,
« Rendez-nous les trésors qu'a dévorés sa rage,
« Et réparez des maux qui furent votre ouvrage.
« A ce prix, nos guerriers vont s'éloigner de vous. »

Se levant aussitôt, et brûlant de courroux:
« Achevez, dit Murzufle, et demandez l'Empire.
« Vous dévoilez enfin le but qui vous attire.
« Pour soumettre Byzance et pour mieux l'opprimer,
« Même au sein de la paix on veut la désarmer;
« Mais elle peut encor faire tête à l'orage,
« Réparer ses revers, et punir un outrage.
« Sans vouloir l'acheter j'ai demandé la paix;
« Et, puisqu'on veut enfin m'en vendre les bienfaits,

« J'y renonce, et suis prêt à reprendre les armes.
« La guerre à l'Occident pourra coûter des larmes;
« La guerre doit vous perdre; et contre vous j'attends
« L'inconstance du sort et le secours du temps.
« Ne me suffit-il pas d'éviter les batailles,
« De vous laisser languir au pied de nos murailles,
« Harcelés, mutilés par des combats fréquents,
« Et livrés aux fléaux qui dévastent les camps?
« Cessez de prolonger une lutte terrible,
« Contre le désespoir qui peut rendre invincible. »

A ces mots, Nicétas tremble pour l'avenir :
Au bord du précipice il veut le retenir :
Il lui peint les fureurs des discordes civiles,
Les champs ensanglantés, le désastre des villes,
La chûte de Byzance et sa captivité.
« Sans souscrire aux rigueurs d'un injuste traité,
« Suspendez quelques jours les fureurs de la guerre:
« Sur le sort de l'État souffrez qu'on délibère,
« Et craignez que l'Empire à vos soins confié
« Par d'imprudents refus ne soit sacrifié. »

Murzufle résistait : Nicétas le conjure
De sauver son pays, d'écouter la nature,
Et d'épargner le sang des malheureux mortels,

En déposant le glaive au pied des saints autels.
Enfin par le monarque une trève est conclue.
Entre divers projets son ame irrésolue
Tantôt maudit la guerre, et prévoit les bienfaits
Qu'à ses peuples en deuil peut apporter la paix;
Tantôt, se confiant au secours des Bulgares,
Il veut attendre encor ces phalanges barbares;
Et, sur leur amitié prêt à se reposer,
Même en signant la trève il songe à la briser.

Cependant Euphrosine avec impatience
Épiait son retour aux portes de Byzance:
Elle espérait la paix; mais son cœur a frémi
Des tributs odieux qu'impose l'ennemi.
« Qu'attendez-vous, seigneur, d'un honteux sacrifice?
« Nos trésors vont encore aigrir son avarice:
« Par d'éternels présents pensez-vous l'assouvir?
« C'est en nous dépouillant qu'on veut nous asservir;
« On veut, pour mieux nous perdre, avilir la couronne:
« Sur votre tête encor le respect l'environne:
« A vos ordres sacrés un grand peuple obéit;
« Mais il suivra le sort si le sort vous trahit;
« Il aime à s'essayer sur d'illustres victimes,
« Et les infortunés vous chercheront des crimes. »

CHANT IX.

Le céleste bélier commençant sa carrière,
Du brûlant équateur franchissait la barrière,
Et se précipitant vers les feux du soleil
De toute la nature annonçait le réveil,
Lorsque pour adoucir les malheurs de la terre
Entre les ennemis Dieu suspendit la guerre.
Du Père des mortels ministres glorieux,
Les Anges, à sa voix, abandonnent les cieux;
Et leur brillant cortége apparaît et s'arrête
Sur ce mont du Géant, dont la superbe tête,
Des rives du Bosphore immense boulevart,
Soutient le continent dont il est le rempart.
A leur riant aspect que la terre est ravie!
Leur souffle bienfaisant est celui de la vie:
Les uns vont s'égarer dans le vague des airs;
D'autres couvrent la plaine ou flottent sur les mers,
L'univers s'embellit, s'anime, se féconde,
Et croit revoir encor la jeunesse du monde.

Le cercle des saisons, renouvellant son cours,
Balance la durée et des nuits et des jours :
Du sol qui la nourrit la plante se dégage;
Sa tige se déploie en rameaux, en feuillage,
Et fait épanouir ces familles de fleurs,
Qui parent le printemps de leurs fraîches couleurs,
Sur le front des coteaux attachent leur couronne,
Et promettent les fruits que doit cueillir l'automne.
En un temple éclatant l'univers est changé :
Les immenses forêts dont il est ombragé,
Élevant jusqu'au ciel leurs colonnes antiques,
Sur ce grand sanctuaire étendent leurs portiques:
Les cimes des rochers en forment les autels;
Du jour et de la nuit les flambeaux immortels,
Suspendus par Dieu même à la voûte azurée,
Annoncent son pouvoir, son éclat, sa durée ;
Et le parfum des fleurs, s'exhalant vers le ciel,
Est l'encens que la terre adresse à l'Éternel.

Dans ce jour glorieux, où la nature entière
Vers le maître du monde élève sa prière,
Quels chants harmonieux célébrant ses bienfaits
Vont s'unir aux accords des hymnes de la paix ?
Sur la rive des eaux quelle pompe s'apprête?
Boniface a donné les ordres d'une fête;

Et, par de nobles jeux signalant ses loisirs,
Il veut associer la gloire et les plaisirs.
« Illustres compagnons! O vous dont la vaillance
« Nous ouvrit sur les flots la route de Byzance,
« Enfants de l'Italie, et conquérants des mers
« Dont l'écharpe azurée entoure l'univers,
« Répétez aujourd'hui sur les plaines liquides
« Ces joûtes, ces combats et ces courses rapides,
« Image des succès et des brillants exploits
« Qui vous ont sur les flots signalés tant de fois.
« De sauvages rochers couvraient la Ligurie;
« Mais ce peuple vainqueur agrandit sa patrie,
« Et sous ses pavillons porta de toutes parts
« L'éclat de sa puissance et la gloire des arts;
« Venise, surmontant de longues infortunes,
« Érigea son empire au sein de ses lagunes;
« Et de ce lieu d'exil qu'environnent les flots
« S'élève triomphant un peuple de héros.
« Quand la terre est fermée à sa noble vaillance,
« Sur les mers avec lui la victoire s'élance,
« Et vers une autre plage il reprend son essor.
« Tel on a vu long-temps l'industrieux castor,
« Du Rhône impétueux occupant le rivage,
« Élever près des eaux sa demeure sauvage:
« Ses ennemis en vain espèrent l'assiéger;

« Il lutte tour-à-tour contre un double danger,
« S'expose ou se dérobe aux hasards de la guerre,
« Et choisit pour combattre ou les flots ou la terre. »

Dandolo, souriant à ce discours flatteur,
De gloire et de plaisir sent palpiter son cœur;
Et, touchés de l'éloge offert à leur courage,
Les jeunes nautoniers accourent sur la plage.

Parmi tous ces rivaux brillaient Contarini,
Alberti, Canosa, Soranzo, Pisani :
Sur la rive des mers ils avaient pris naissance ;
Le drapeau de Saint-Marc protégea leur enfance ;
D'un pompeux appareil l'éclat, le mouvement
Fait naître dans leur cœur un doux ravissement :
Ils retrouvent encor ces agiles gondoles,
Que guidaient à l'envi de jeunes barcarolles,
Lorsque du Rialto parcourant le canal
Ils voyaient, au sommet de son pont triomphal,
La superbe Venise encourageant leurs fêtes
Suspendre ses lauriers prêts à ceindre leurs têtes.
Leurs familles venaient leur décerner le prix ;
D'un peuple dans la joie ils entendaient les cris :
Cet heureux souvenir qui les enchante encore
Prête un nouvel attrait aux fêtes du Bosphore;

Ils brûlent de revoir les jeux accoutumés
Dont leurs yeux tant de fois avaient été charmés.

Du combat cependant on a jeté le gage :
Entre les matelots une joûte s'engage :
Voyez sous deux couleurs ces agiles rivaux
S'élancer l'un vers l'autre en sillonnant les eaux :
Leur bras tient en arrêt une lance guerrière
Dont ils ont émoussé la pointe meurtrière :
Légèrement vêtu, sans haubert, sans cimier,
Le soldat a recours à l'art du nautonier :
Debout sur un esquif que la vague balance,
Au joûteur qui s'approche il oppose sa lance ;
Il cherche à triompher, sur ces appuis mouvants,
Des coups de l'ennemi, du caprice des vents ;
Et plus d'un adversaire en vain se précipite
Sur son adroit rival qui le croise et l'évite.

Par une vive ardeur au combat emportés,
Soranzo, Canosa, tous deux se sont heurtés ;
Et dans ce double choc l'un et l'autre chancèle :
Canosa, frémissant sur sa frêle nacelle,
Vainement de ses mâts veut embrasser l'appui ;
Son bateau fugitif se dérobe sous lui ;
Il tombe dans les flots, et regagne à la nage

Le port que réjouit l'aspect de son naufrage;
Tandis que Soranzo, de sa chûte étonné,
Poursuit de son rival l'esquif abandonné,
De la poupe flottante escalade le faîte,
Et revient au combat monté sur sa conquête.
Quels succès imprévus signalent son retour !
Falier, Contarini sont vaincus tour-à-tour;
Et Capello fuyant cette joûte inégale,
Abandonne au vainqueur la palme triomphale.

Mais bientôt l'on s'apprête à des jeux différents;
Des vaisseaux dispersés on rapproche les rangs ;
Et de leurs nautoniers la course va s'étendre
Des chantiers du rivage à la tour de Léandre :
C'est là que Dandolo recevra les vainqueurs:
Ce théâtre de gloire élève tous les cœurs;
Et pour ces fiers rivaux la carrière choisie
Leur donne pour témoins et l'Europe et l'Asie.

Du haut de Galata, la clarté d'un fanal
Aux guerriers d'Italie a donné le signal;
Et d'un bras vigoureux prenant leur double rame,
Même espoir les séduit, même ardeur les enflamme.
Leurs avirons, qu'emporte un égal mouvement,
Se plongent tour-à-tour dans le flot écumant :

Entre tous les rivaux la fortune balance.
Enfin, au premier rang Gradenigo s'élance;
Et le fier Alberti le presse, le poursuit,
Comme l'ombre s'attache au corps qui la conduit:
Du flot qui les sépare il franchit l'intervalle;
Mais contre les agrès de la barque rivale
L'un de ses avirons, heurtant avec fracas,
Se brise, et sur les eaux se disperse en éclats.
Il se trouble, il frémit et prévoit sa défaite:
Sur la rive des mers il cherche une retraite;
Et pour les sillonner n'ayant plus qu'un appui,
Il voit son adversaire emporté loin de lui.
Tel aux plaines du ciel, en poursuivant sa proie,
L'aigle au vol étendu s'élance et se déploie.
Si la flèche rapide arrêtant ses efforts
De son aile sanglante a brisé les ressorts,
Mutilé, languissant, il se soutient à peine;
Il renonce à regret au céleste domaine,
S'agite en tournoyant dans l'empire des airs,
Et gagne avec douleur ses sauvages déserts.

Déja Gradenigo sur l'onde mugissante
Etait près d'achever sa course triomphante;
Mais un guerrier génois harcèle ce vainqueur:
L'ardent Cataneo rassemble sa vigueur:

Sous ses deux avirons les vagues retentissent ;
Contre les flots émus ses deux bras se roidissent ;
Il soulève la rame et la replonge encor :
Le bateau qu'il conduit prend un nouvel essor,
Et glissant comme un trait sur la plaine azurée,
Il poursuit vers le but sa course accélérée.
Les cris des spectateurs animent ces rivaux :
Ils redoublent d'efforts, et volant sur les eaux
Ils abordent ensemble à la tour de Léandre :
Sur la rive tous deux s'empressent de descendre ;
Et le Vénitien et le héros génois
Des lauriers du vainqueur s'emparent à-la-fois :
Mais tous deux sont jaloux d'une égale fortune ;
La gloire d'un rival leur paraît importune :
Chacun d'eux, aspirant au plus noble danger,
S'il obtient des succès craint de les partager :
En vain à la croisade ils marchèrent ensemble ;
Une étroite amitié rarement les rassemble ;
Et ce prix de victoire aujourd'hui disputé
Fait prévoir les combats de leur postérité.

« Guerriers ! dit Dandolo : puisse un même génie
« Rapprocher pour jamais les fils de l'Ausonie !
« Si l'empire des flots est ouvert devant nous,
« Partageons le pouvoir sans en être jaloux.

« La mer, que nous croyons tenir dans notre chaîne,
« Des peuples de la terre est le commun domaine:
« Elle échappe à nos lois comme l'air et le jour;
« Chaque navigateur en jouit à son tour.
« Ah! si vous n'aspirez qu'à de nobles conquêtes,
« Pour vous, pour vos enfants d'autres palmes sont prêtes:
« Voyez vos pavillons dispersés sur les mers
« Par de nouveaux liens embrasser l'univers.
« En vain des nations l'une à l'autre ignorées
« La ceinture des flots sépare les contrées;
« Leur rivage, accessible à vos nombreux vaisseaux,
« Vous conduit tour-à-tour vers des peuples nouveaux;
« Vous dominez en rois sur l'abyme de l'onde,
« Et votre audace un jour agrandira le monde. »

A cet heureux présage, on entend les Latins
Rendre graces au ciel et bénir leurs destins.
Les pavillons, ornés de leurs nobles images,
Pavoisent tous les mâts, suivent tous les cordages;
Et les vents font flotter dans leurs mille replis
Le lion de Saint-Marc et la tige des lis.
De l'un à l'autre bord la flotte se déploie;
Les jeunes nautoniers poussent des cris de joie;
Leurs accents animés s'élèvent jusqu'aux cieux.
Bientôt frappant les airs d'accords harmonieux,

Ils chantent, en plongeant leurs rames en cadence,
Des remparts de Sion l'auguste délivrance,
Et les guerriers français conduits par Godefroi,
Vainqueurs des Sarrasins ou martyrs de la foi.
Sainte Jérusalem ! la Muse de Sorrente
N'a pas encor chanté ta conquête éclatante;
Mais ses récits déja sont écrits dans le ciel;
Et, pour en embellir un poëme immortel,
Un ange, recueillant ces cantiques de guerre,
Les a fait feuille à feuille arriver sur la terre.
A ces chants glorieux quel charme est attaché !
De leurs nobles accords tout un peuple est touché;
Le ciseau, la peinture et ses brillans prestiges
De ces combats sacrés rappellent les prodiges;
Et l'art donnant la vie aux poupes des vaisseaux,
Les transforme en guerriers qui traversent les eaux.
Sa bannière à la main, Tancrède semble encore
Abandonner l'Europe et franchir le Bosphore:
Ses rivaux contre lui s'élancent sur les flots :
Clorinde, succombant sous les coups du héros,
Lève les yeux au ciel vers son heure suprême,
Et paraît implorer l'eau sainte du baptême.
J'aperçois Herminie au milieu des bergers.
Ici le fier Renaud conjurant les dangers
Attaque avec ardeur la forêt enchantée,

Qui sur les flots émus frémit épouvantée :
Là, son front a quitté le casque des guerriers;
La rose s'entrelace à ses jeunes lauriers;
De folâtres amours ont dérobé ses armes;
Le sommeil l'a vaincu par ses magiques charmes,
Et la brillante Armide, en fuyant sur les mers,
Emporte son captif au bout de l'univers.

A ces beaux souvenirs des jours de la Syrie,
Des chevaliers français l'âme s'est attendrie;
Ils brûlent d'égaler leurs illustres aïeux;
Et Baudouin parcourant ces fastes glorieux :
« Qu'ils étaient grands, dit-il, les héros de Solime!
« Dieu! pourrons-nous atteindre à leur vertu sublime,
« A l'éclat de leurs noms, à ces pieux exploits,
« Qui sur le saint tombeau rétablirent la croix?
« Accorde-nous, ô ciel! de suivre leur exemple,
« De marcher vers Sion, de relever son temple;
« Et, pour nous réserver l'honneur de ces hauts faits,
« Affermis de tes mains l'ouvrage de la paix! »

Mais aux rives du port quelle innombrable foule
Autour d'un pavillon s'étend et se déroule!
Un vaisseau, qu'on s'apprête à lancer sur les flots,
Arbore ses couleurs, reçoit ses matelots :

Sa poupe et ses agrès sont ornés de guirlandes;
La nature y porta ses plus fraîches offrandes:
Il présente à nos yeux le spectacle riant
D'un jardin, émaillé des fleurs de l'Orient ;
Et les grains et les fruits des plages du Bosphore,
Abandonnant les lieux qui les virent éclore,
Vont sur les vastes mers chercher d'autres destins,
Et des plantes des Grecs enrichir les Latins.
On rassemble à leur pied la terre nourricière :
La voile leur promet une ombre hospitalière;
On soutient leur faiblesse; et le sein du vaisseau
A leur tige naissante offre un heureux berceau.
Voyez du Montferrat la bannière immortelle
Ombrager les rameaux de cette île nouvelle :
Boniface paraît sur la rive des flots ;
Et le chef des guerriers fait entendre ces mots:
« Vallons de mon pays, lieux féconds et champêtres
« Où j'ai reçu le jour, où dorment mes ancêtres!
« Si je ne dois plus voir vos champs aimés des cieux,
« Recevez mes présents et mes derniers adieux.
« Du noble Lucullus imitons le génie:
« Il ne rapporta point aux peuples d'Ausonie
« De périssables biens que le temps eût détruits;
« Des rives de l'Euxin il nous donna les fruits :
« Et de ces plants nombreux les familles fécondes

« Jetèrent dans nos champs leurs racines profondes.
« De Cérasonte à Rome un arbre transplanté
« Sema ses rejetons et sa postérité :
« Des forêts du Caucase on vit les colonies
« Autour de l'Apennin tout-à-coup réunies;
« Et leur tige et leurs fruits par l'Europe adoptés
« Vinrent parer nos champs et nourrir nos cités.
« Achevons ce bienfait : il faut que l'Italie
« De plus riches moissons soit encore embellie.
« Vous qui m'avez suivi des conseils au combat,
« Albert! Molinari! portez au Montferrat
« Ces épis, ces roseaux, dont la graine dorée
« Au fond de l'Occident si long-temps ignorée,
« Doit offrir à mon peuple un nouvel aliment.
« De mon amour pour lui laissons un monument :
« Que sa prospérité me tienne lieu de gloire;
« Et que le pauvre un jour bénisse ma mémoire.
« Quand vous aurez conduit sous vos mâts triomphans
« Les richesses qu'un père adresse à ses enfans,
« Si le ciel vous amène aux rives de la France,
« De ses nobles guerriers racontez la vaillance ;
« Parcourez leur patrie, et portez à leur roi
« L'hommage et le respect des fils de Godefroi. »

Il salue à ces mots cette voile légère

Que le sort va guider vers la rive étrangère ;
Et, la rame à la main, l'impatient nocher
Des chantiers du Bosphore est près de s'arracher.
Le navire, incliné vers l'humide rivage,
Par un dernier soutien retenu sur la plage,
Des mains qui l'élevaient s'affranchit aujourd'hui ;
Et lorsque la cognée a brisé son appui,
Il hésite, il frémit, glisse sur sa carène,
Suit précipitamment la pente qui l'entraîne,
Se baigne tout entier dans les flots entr'ouverts,
Y trace un long sillage et s'empare des mers :
Du berceau, qui s'abat sous leurs voûtes profondes,
Il s'élève en triomphe ; il vole sur les ondes,
Et libre des liens qui l'avaient enchaîné,
A l'art des nautoniers il est abandonné.
De ce fier élément affrontant la furie,
L'enfant de la forêt a quitté sa patrie :
Les vents enflent sa voile ; il s'éloigne du port,
Et les yeux des Latins le suivent loin du bord.
Tel, quand un jeune fils échappant à l'enfance
Dans un monde orageux arrive sans défense,
Vers les écueils qu'il brave et qu'il ne connaît pas
D'un regard paternel, on suit ses premiers pas :
L'aurore de ses jours commence avec les fêtes ;
Mais il verra bientôt la saison des tempêtes ;

Pour lui l'on fait des vœux, et l'on craint les dangers
Qui l'attendent un jour sur des bords étrangers.

Galata, Scutari, le peuple de Byzance,
Autour du littoral formant un cercle immense,
Sur ce brillant spectacle attachaient leurs regards :
Aux bords de l'horizon l'on voit de toutes parts
Des Grecs et des Latins la foule répandue
De la rade et du port occuper l'étendue,
Couronner les palais, les temples, les créneaux,
Et l'enceinte du camp, et le front des coteaux :
Au sommet des tilleuls la jeunesse empressée
De rameaux en rameaux déja s'est élancée;
Et les oiseaux surpris, s'élevant dans les airs,
A ces chants d'allégresse ont mêlé leurs concerts.

Byzance ! éveille-toi ; préside à cette fête ;
Sur la rive des eaux lève ta noble tête :
Immortelle cité des fils du peuple roi !
Le Bosphore et les mers s'inclinent devant toi :
Ton pouvoir, ta beauté t'appelle au rang suprême ;
Ton front avec éclat porte le diadême ;
Et l'injure du temps et de l'adversité
N'a pas de tes attraits flétri la majesté.

Au pied de ces remparts où régnaient les alarmes
La pompe des plaisirs succède au bruit des armes ;
Et les filles des Grecs quittant l'habit guerrier
Agitent dans leurs mains des rameaux d'olivier.
Leur écharpe, entourant une taille élégante,
Assujettit les plis de leur robe flottante:
La neige a moins d'éclat que leurs blancs vêtements :
Un chant mélodieux règle leurs mouvements :
Sangaris les conduit; et volant avec elle
Tantôt ses jeunes sœurs imitent leur modèle,
Se pressent sur ses pas, et par mille détours
Vont des murs de Byzance embrasser les contours;
Tantôt, sous le tilleul que leur cercle environne,
Elles semblent former une fraîche couronne,
Ou se développer en guirlandes de fleurs,
Dont la rose et les lis nuancent les couleurs.
On les voit se mêler, se fuir et se reprendre,
Et peindre dans leurs jeux les courses du Méandre
S'éloignant à regret du pays enchanté
Où l'immortel Homère autrefois a chanté.

Voyez sur l'autre rive une noble guerrière
Dans le camp des Latins élevant sa bannière :
Le front de Rosalba s'est couvert d'un cimier;
Une biche légère orne son bouclier ,

Que de jeunes Français vont frapper de leur lance.
La harpe de Roger leur marque la cadence :
Tour-à-tour elle anime ou ralentit leurs pas ;
Et l'on admire encor ces danses, ces combats,
Écoles de valeur, d'agilité, d'adresse,
Que Pyrrhus autrefois fit connaître à la Grèce.

Au milieu de ces jeux, la coupe des festins
D'une bruyante joie animait les Latins ;
L'amour était assis aux banquets de l'armée :
Les amis y cherchaient leur place accoutumée ;
Et de ces compagnons de gloire et de plaisirs
Le cœur s'abandonnait aux plus doux souvenirs.
« Je revois en ces lieux, disait l'heureux Dampierre,
« De nos toits paternels la table hospitalière :
« Le soleil de la France éclaira nos berceaux ;
« Et sa brillante étoile a guidé nos vaisseaux.
« Salut, noble séjour d'honneur et de vaillance !
« Quel illustre avenir est promis à la France !
« Quel bras libérateur, écartant ses dangers,
« Dérobe mon pays au joug des étrangers !
« Coulez, vins de Lesbos, coulez en sa mémoire :
« Protège, Dieu puissant, son monarque et sa gloire ;
« Veille sur la beauté dont l'ascendant vainqueur
« Exalte mon courage et captive mon cœur. »

« Dieu! s'écriait Rambaud, la fille du Bosphore,
« Sangaris est pour moi plus belle que l'aurore :
« Son charme inévitable attire les amours;
« Une gaîté naïve anime ses discours ;
« Elle efface en attraits les filles de la Thrace;
« Et ses yeux séduisants, sa jeunesse, sa grace
« Offrent à nos regards l'éclatante beauté
« Dont Cythère autrefois fit sa divinité,
« Lorsqu'à son œuvre même adressant son hommage
« L'homme formait par-tout des dieux à son image. »

Cependant les clairons, les cors et les hautbois
Font percer dans le camp leurs éclatantes voix;
Et de cent troubadours enfants de la Provence
Sur le front des coteaux le cortége s'avance :
L'amour et les plaisirs n'animent plus leurs chants;
Villehardouin les appelle à des sujets plus grands:
Des bienfaiteurs du monde honorant la mémoire,
Il trace les vertus qui mènent à la gloire,
Et donne le signal d'un hymne solennel
Dont les sons élevés semblent venir du ciel.

« La gloire ouvre aux humains mille routes nouvelles,
« Et voit naître en tous lieux ses palmes immortelles.
« Tantôt, interrogeant les lois de l'univers,

« Elle observe les cieux et la terre et les mers,
« Embrasse la nature, en soulève les voiles,
« Et sur son diadême attache les étoiles:
« Tantôt, sur les débris des monuments passés
« Recueillant des humains les fastes dispersés,
« Elle lègue à nos fils dans ses récits fidèles
« De nos braves aïeux les leçons paternelles.
« Le génie, à sa voix, vole au palais des arts :
« Ses magiques pinceaux enchantent nos regards;
« Et l'envie et la haine à ses pieds abattues
« Ne peuvent de son temple ébranler les statues.
« Quel aiguillon l'anime, et donne à tous ses chants
« Un plus sublime essor ou des sons plus touchants:
« Soit qu'il élève aux cieux les vertus, la vaillance;
« Soit qu'il prête au malheur l'appui de l'éloquence,
« Ou que, faisant tonner les voûtes du saint lieu,
« Il apporte aux mortels la parole de Dieu!

« De sa brûlante ardeur vous que la gloire enflamme!
« Consultez les penchants qu'elle a mis dans votre ame,
« Choisissez la carrière où l'honneur vous attend,
« Et marchez vers le but d'un pas ferme et constant.
« Non, ce n'est point au sein de la molle indolence
« Que l'amant de la gloire obtient sa récompense:
« D'un repos qui l'énerve évitant les langueurs,

« Il ne sommeille pas sur un tapis de fleurs;
« Le joug des voluptés n'a point courbé sa tête:
« Il s'avance intrépide au bruit de la tempête,
« Affronte le péril et triomphe du sort:
« En cherchant la victoire il peut trouver la mort;
« Mais au champ de l'honneur sans regret il succombe,
« S'il prévoit qu'un laurier grandira sur sa tombe. »

Tels étaient les accents et les nobles concerts
Qui circulaient au loin sur la rive des mers.
Ces chants ont parcouru tous les rangs de l'armée:
Aux hymnes de la gloire elle est accoutumée;
Par-tout on les répète, et la voix des héros
Va du double rivage ébranler les échos.

Mais déja dans le port la flotte s'est rendue;
Et quand sur l'horizon la nuit est répandue,
A travers les agrès mille et mille flambeaux
Suspendent leurs clartés et couvrent les vaiseaux:
La rame emporte au loin ces lueurs fugitives;
Des sillons enflammés séparent les deux rives,
Et parcourant le port, se croisant en tous sens,
Reflètent dans les eaux leurs feux éblouissants:
Jusqu'au milieu des mers ces rayons vont s'étendre;
Ils gagnent les rochers de la tour de Léandre;

Et le nom de Baudouin, couronnant ses créneaux,
Semble en lettres de feu suspendu sur les eaux.
Des plus vives splendeurs la plage est éclairée;
D'un tissu lumineux elle semble parée;
Des temples, des remparts et du sommet des tours
Ce voile transparent dessine les contours:
Bientôt, de vingt bûchers allumés par la joie
Sur la cime des monts la flamme se déploie:
Ces tourbillons ardents, vers le ciel emportés,
Du port et du rivage effacent les clartés;
Mais tous ils vont pâlir, quand la nouvelle aurore,
De ses premiers rayons éclairant le Bosphore,
Dans les cieux, sur la terre, éteindra tour-à-tour
Ces flambeaux, éclipsés devant le roi du jour.



CHANT X.

QUAND les torrents de lave échappés de l'Etna
Cessent de ravager les campagnes d'Enna,
La fureur du volcan semble à peine calmée;
Sa bouche exhale encore une épaisse fumée;
Et sa voix, qui mugit au milieu du sommeil,
Aux tremblantes cités fait craindre son réveil.
Ainsi, toujours armé même au sein de la trêve,
Pour de nouveaux combats on aiguise le glaive;
Et des paisibles jours qui vont s'évanouir
Les guerriers d'Occident se pressent de jouir.
Boniface, Baudouin, Châtillon et Dampierre
Sous leurs légers coursiers font voler la poussière,
Et, d'une meute ardente appuyant les efforts,
Remplissent les forêts du son bruyant des cors;
Souvent dans les tournois ils vont croiser la lance,
Et disputent entre eux le prix de la vaillance.
Entendez-vous la hache attaquer les forêts?
Elle abat les tilleuls, les chênes, les cyprès,

Et façonne à grand bruit, pour le jour des batailles,
Le bélier dont le front doit briser les murailles,
Les courbes du vaisseau prêt à fendre les mers,
Ou la tour qui s'alonge et monte dans les airs.
Villehardouin des combats déroule encor l'histoire :
Une harpe à la main, Rambaud chante la gloire;
Et sa voix, s'adressant à la postérité,
Entraîne les guerriers vers l'immortalité.

Sur la rive des eaux, dont les longues barrières
Des Latins et des Grecs séparaient les bannières,
Sangaris et ses sœurs venaient dans les beaux jours
Entendre, vers le soir, les chants des troubadours,
Comme on voit accourir du sommet des montagnes
La biche aux pieds légers que suivent ses compagnes.
Mais un plus doux penchant entraînait Sangaris :
Rêveuse et solitaire aux bords du Cidaris,
Du fleuve quelquefois parcourant le rivage,
Cherchant sans y penser un abri plus sauvage,
Et dans son cœur ému renfermant ses secrets,
Elle allait s'égarer au milieu des forêts.

L'amour et le génie aiment la solitude ;
Et Rambaud, qu'agitait la même inquiétude,
Suivait le Cidaris, en remontait les bords,

Et dans le fond des bois essayait ses accords :
Tour-à-tour il chantait le beau ciel de Byzance,
Les douceurs de l'amour, les peines de l'absence ;
Du nom de ce qu'il aime il embellit ses vers ;
Et sa harpe a formé d'harmonieux concerts.

« Charmes de Sangaris ! noble attrait de la gloire !
« Vous ne pourrez jamais sortir de ma mémoire ;
« Vous captivez mon ame ; et l'amour et l'honneur
« Sont les enchantements qui causent mon bonheur.
« Quel éclat, quel prestige anime la nature !
« Des premiers feux du jour la lumière est plus pure ;
« Ces bois, cette vallée, ont de plus doux abris :
« Dans tout ce qui me plaît je revois Sangaris.
« Illusions d'amour ! invincible puissance !
« Un magique univers aurait-il pris naissance ?
« Elle seule y commande, elle y donne des lois ;
« Et la nature entière obéit à sa voix. »

En achevant ces mots, il voit sur l'autre rive
La fille du Bosphore à ses chants attentive,
Errant dans la vallée, et suivant les détours
Du fleuve dont les eaux séparent leurs amours ;
Il la voit, et son cœur palpite d'allégresse.
Son arc et son carquois vont servir sa tendresse :

Les vers du troubadour, à sa flèche attachés,
De l'une à l'autre rive ont été décochés :
Sangaris lui répond ; et la flèche légère,
De leurs doux entretiens rapide messagère,
Vole d'un bord à l'autre, et de ces deux amants
Échange les aveux et les tendres serments.
Des arbres du vallon l'ombrage solitaire
Couvrait d'un voile obscur cet innocent mystère :
Retenue en ces lieux par un charme secret,
Elle ne peut quitter le fleuve et la forêt.
Souvent, de quelques fleurs enlaçant les guirlandes,
Elle abandonne aux flots ces parfums, ces offrandes,
Et le courant léger les porte au troubadour :
Au tilleul du rivage elle dit son amour ;
Et les chiffres gravés sur la plante fidèle
Vont s'unir à l'écorce et grandir avec elle.

Du bonheur de la voir le Français enivré
S'indigne de la loi qui l'en a séparé :
Il sait que, chaque jour, une garde assidue
De la rive opposée observe l'étendue ;
Mais enfin, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Il traverse le fleuve et touche à l'autre bord.
« O Dieu! dit Sangaris, quelle ardeur imprudente!
« Les dangers que tu cours me glacent d'épouvante :

« De franchir ce rivage il ne t'est plus permis ;
« La guerre t'a rangé parmi nos ennemis :
« Sa fureur va renaître. Amour ! Honneur ! Patrie !
« Quel trouble vous jetez dans mon ame attendrie !
« Rambaud ! faudra-t-il donc renoncer à te voir,
« Et ne puis-je accorder l'amour et le devoir ?
« Oui, je le puis encor : je ne veux plus t'entendre :
« Tu combats ma patrie et je vais la défendre ;
« J'en ai fait le serment ..... Hélas ! épargne-moi
« Le devoir, le malheur de m'armer contre toi :
« La paix doit nous conduire aux autels d'hymenée ;
« Rapproche par tes soins cette heureuse journée ;
« Et si tes chants guerriers, ton éloquente voix
« Ont de nos ennemis excité les exploits,
« Inspire leur encor le desir, l'espérance
« De jouir de leur gloire et de revoir la France :
« Couvre de ton égide un peuple malheureux :
« Ma main sera le prix de tes soins généreux.
« Combien de vœux pour nous ferait le cœur des mères,
« Si tu pouvais enfin consoler nos misères,
« Et si tout l'Orient sauvé par tes bienfaits
« Devait à mon amant le retour de la paix ! »

« Tes vertus, dit Rambaud, me dictent ma réponse :
« A l'honneur que tu suis veux-tu que je renonce ?

« Veux-tu que, dans la lice arrêtant nos guerriers,
« Je dérobe à leurs mains des moissons de lauriers?
« Moi, je m'opposerais au cours de la victoire!
« Non : je n'ai jamais su conseiller que la gloire;
« Et ceux que jentraînais au milieu du danger
« M'abandonneraient tous, s'ils me voyaient changer.»

« Eh bien! dit Sangaris, retourne à ton armée :
« Je t'exprimais les vœux d'une amante alarmée;
« Ta haine pour Byzance enfin me rend à moi.
« Avant toi, ma patrie avait reçu ma foi :
« Je vais lui consacrer ma vie infortunée,
« Qu'à partager ton sort je croyais destinée.
« Va : consulte ton cœur et poursuis tes hauts faits:
« A conquérir Byzance excite les Français :
« Si dans le sang des Grecs ta fureur doit s'éteindre,
« Au pied de nos remparts ton fer pourra m'atteindre;
« Mes devoirs, mes serments ne seront point trahis,
« Et mes derniers soupirs seront pour mon pays.»

Elle fuit à ces mots, et, l'ame déchirée,
Du noble troubadour elle s'est séparée;
Mais son égarement, ses pas mystérieux
Des gardes du rivage ont attiré les yeux:
Souvent on l'avait vue, inquiète et troublée,

Chercher l'ombre des bois, le creux de la vallée ;
Et lorsque Sangaris traverse les forêts,
Phanor, la poursuivant par des chemins secrets,
L'arrête, et la conduit au maître de Byzance.

Murzufle rarement croyait à l'innocence :
D'un perfide complot il n'est point étonné :
Le crime qu'il soupçonne est déja condamné ;
Il prête aux délateurs une oreille attentive ;
Et lorsque devant lui l'on traîne la captive :
« Vous connaissez, dit-il, quelle sévère loi
« Doit punir le parjure et le manque de foi.
« N'aviez-vous pas promis entre les mains d'Irène
« De garder aux Latins une implacable haine ?
« Ces serments où sont-ils ? quel projet, quel espoir
« Vous a fait oublier l'honneur et le devoir ? »
Sangaris à ces mots lui paraît interdite :
Aux genoux de Murzufle elle se précipite ;
D'un doute injurieux cette amante a gémi,
Et ses tendres secrets s'échappent à demi ;
Au monarque ombrageux enfin elle confie
Le penchant qui l'entraîne et le sort de sa vie.
« Ces funestes liens, ces vœux que vous blâmez
« Au milieu du malheur avaient été formés :
« L'amour fut un devoir pour ma reconnaissance ;

« Et je puis de mes feux avouer l'innocence.
« Rambaud fut mon appui, dans ces jours de terreur
« Où, sur la Propontide étendant leur fureur,
« Des pirates armés, fléau de ma patrie,
« Vinrent porter l'effroi jusques dans Sélivrie.
« J'attirai leurs regards et tombai dans leurs fers :
« Chargés de leur butin ils regagnaient les mers;
« Leur ivresse insultait à mes vives alarmes;
« Contre les ravisseurs je n'avais que mes larmes;
« Quand la faveur du ciel, appui des malheureux,
« Conduisit vers ces bords un guerrier généreux.
« Sur la rive des flots jeté par la tempête,
« Rambaud vint aux brigands disputer leur conquête;
« Il vit mon désespoir, et j'obtins ses secours :
« Pour me sauver l'honneur il exposa ses jours;
« Et ramenant la joie au sein de ma famille,
« Il consola ma mère et lui rendit sa fille.
« Voilà les nœuds secrets que je n'ai pu briser;
« Voilà le tendre amour dont je viens m'accuser :
« Je cède sans murmure à l'ordre qui m'opprime,
« Et victime des lois je tomberai sans crime. »

« Renoncez, dit Murzufle, à tous ces vains discours :
« D'un artifice obscur j'entrevois les détours;
« Et vous vous accusez d'une légère offense,

« Pour couvrir un complot formé contre Byzance.
« On devient criminel en cessant d'obéir :
« Qui voit nos ennemis est prêt à nous trahir :
« Il ne les cherche point sans être leur complice,
« Et peut de son pays creuser le précipice. »
Il ordonne aussitôt qu'on la mène aux Sept-Tours ;
Et le glaive fatal doit terminer ses jours.

Toi qui causes ses maux et que l'amour enflamme,
Rambaud ! quelle douleur pénètre dans ton ame,
Quand le bruit de son sort arrive jusqu'à toi !
Ton intrépide cœur enfin connaît l'effroi :
Tu pâlis de fureur au nom de la victime ;
L'honneur parle, il t'appelle à prévenir un crime,
Et dictant à ton cœur ce généreux dessein,
Pour l'écrire à Murzufle il te conduit la main :
« Différez d'un seul jour la funeste sentence ;
« Du rang des criminels séparez l'innocence :
« Sa vertu pour témoins n'eut que le ciel et moi ;
« Mais le ciel, qui protège et l'honneur et la foi,
« Doit sauver Sangaris et combattre pour elle :
« Au jugement de Dieu sans crainte j'en appelle ;
« De mon bras, de ma vie elle peut disposer,
« Et j'offre le combat à qui l'ose accuser. »

Murzufle ne croit point à cette Providence
Qui du faible et du juste embrasse la défense :
Il sait que le coupable a souvent survécu
Au timide opprimé que son bras a vaincu ;
Mais, n'osant s'élever contre un antique usage
Que le malheur réclame et qui plaît au courage ;
Soumis aux préjugés qui gouvernent l'État,
Il ne peut à Rambaud refuser le combat,
Et déclare à Phanor que la lice est ouverte,
Que le fer va l'absoudre ou prononcer sa perte.

Phanor sans hésiter accepte le cartel :
L'hippodrome est choisi pour ce combat mortel ;
Déja les premiers feux de la tremblante aurore
D'une faible lueur éclairent le Bosphore ;
Et la foule des Grecs dans le cirque attirés
De cette vaste enceinte occupe les degrés.
Bientôt l'accusateur abaissant sa visière
Sur un fougueux coursier entre dans la carrière :
A son farouche aspect tout le peuple a frémi ;
Ses regards enflammés cherchent son ennemi ;
Et lorsque le Français, seul à l'autre barrière,
Se présente, en chantant sa ballade guerrière,
Quand sa harpe, mêlée aux accents de sa voix,
D'un son rauque et lugubre a retenti trois fois,

Phanor lui prodiguant l'insulte et l'ironie :
« Nous ne disputons point le prix de l'harmonie :
« Renonce pour combattre au chant des troubadours,
« Et, le fer à la main, marche et défends tes jours. »

Pour attaquer Rambaud à ces mots il s'élance,
Va rompre contre lui sa redoutable lance,
Et ne peut détourner le fer du chevalier
Qui le frappe à son tour et brise son cimier.
Phanor est ébranlé; son sang rougit la terre;
Il fuit; mais il menace et fait encor la guerre:
Tantôt, de son coursier sollicitant les flancs,
Il agite en fureur ses éperons sanglants,
A l'ardeur du Français oppose l'artifice,
Lance des javelots en parcourant la lice,
Et du Parthe rapide imitant les combats,
Se détourne, s'éloigne, et revient sur ses pas :
Tantôt il se suspend aux flots de la crinière,
Va de sa main sanglante effleurer la poussière,
Et reprenant les traits devant lui dispersés,
S'arme, en se relevant, des dards qu'il a lancés.
Son rival le poursuit comme une ombre implacable,
Ou tel que le remords qui s'attache au coupable.

Enfin Rambaud s'arrête, et d'un bras furieux

Brandit un javelot qu'il lève vers les cieux :
« O toi, s'écria-t-il, qui servis ma tendresse !
« C'est à mon ennemi qu'aujourd'hui je t'adresse :
« Aux pieds de Sangaris tu portais mes serments ;
« Sois aujourd'hui fidèle à mes ressentiments. »
Le ciel entend ses vœux ; et le trait homicide,
Atteignant l'ennemi dans sa fuite rapide,
Le traverse, et l'attache au flanc de son coursier :
Tous deux sont réunis par l'homicide acier :
Une vive douleur les saisit, les arrête ;
Et Rambaud fond sur eux plus prompt que la tempête.
« Achève, dit Phanor, et venge Sangaris :
« J'accusai ton amante et j'en reçois le prix :
« J'ignore si du ciel l'arrêt est légitime ;
« Il m'accable ; tu peux immoler ta victime. »
« —Non : je dois épargner un rival abattu,
« S'écria le vainqueur : j'ai sauvé la vertu,
« J'ai triomphé de toi ; ma haine est assouvie :
« Au nom de Sangaris, je t'accorde la vie. »

Le peuple de Byzance admire tour-à-tour
La valeur de Rambaud, le pouvoir de l'amour,
Ce sentiment d'honneur que révolte l'injure,
Et cet ordre du ciel qui punit l'imposture.
Les sœurs de Sangaris vont détacher ses fers :

Leur voix long-temps muette a repris ses concerts;
Du généreux guerrier l'on chante la victoire ;
Et l'innocence enfin a reconquis sa gloire.

Cependant du Français l'illustre dévouement
Inspirait à Murzufle un noir pressentiment :
D'un superbe ennemi vengeur de l'infortune
L'éloge lui déplaît et l'aspect l'importune ;
Il veut s'en délivrer, et presse son départ :
Une barque l'attend vers le pied du rempart ;
En s'éloignant du bord, la rame fugitive
De sillons en sillons le rend à l'autre rive ;
Et lorsque dans le camp Rambaud est de retour ,
« Salut, dit Boniface, au noble troubadour !
« Une héroïque ardeur brûle au fond de son ame :
« Il sait aimer, chanter, et défendre sa dame :
« Jamais il ne fut sourd aux accents du malheur ;
« Sa voix dans la mêlée excite la valeur;
« Tel que dans les assauts il brille dans les fêtes ,
« Et la gloire et l'amour assurent ses conquêtes. »

Dans ce jour solennel, le Dieu de l'univers
Sur les guerriers français avait les yeux ouverts,
Et de l'Europe entière embrassant l'étendue
Voyait de toutes parts leur gloire répandue.

L'Orient, l'Occident, sont pleins de leurs exploits :
Dieu fait fleurir ensemble et les lis et la croix;
Des héros qu'il protège il soutient l'espérance,
Et remet leurs destins à l'Ange de la France,
A cet ange immortel, qui descendu des cieux
Aux sauvages forêts arracha nos aïeux,
Sur le front de nos rois ceignit le diadême,
Et les régénéra dans les eaux du baptême.
Du trône de Clovis il posa les soutiens :
Vers Solyme trois fois il guida les chrétiens;
Et pour les secourir Dieu lui commande encore
De marcher à leur tête aux combats du Bosphore.
La trève qu'il permit était près d'expirer :
A de nouveaux exploits il veut les préparer,
Et, des hauteurs des cieux où roule le tonnerre,
Son arc aux sept couleurs se courbant vers la terre
Enveloppe l'Europe, et des murs de Paris
Circule et se prolonge aux bords du Cidaris.
Cet arceau qui s'étend sous la céleste voûte
Trace au divin génie une éclatante route;
Et l'Ange de la France, aussi prompt que l'éclair,
Traversant dans son vol les campagnes de l'air,
Comme un astre nouveau parcourt son orbe immense,
Monte, fuit, et s'abaisse aux portes de Byzance.
Les yeux sont éblouis de sa vive splendeur;

Des chevaliers français il anime l'ardeur,
Couvre leurs bataillons de ses brillantes ailes,
Et plante au milieu d'eux ses palmes immortelles.
Guerriers ! prêtez l'oreille : entendez-vous sa voix
Des héros d'Occident proclamer les exploits,
Annoncer que Philippe, illustrant sa patrie,
Aux conquérants du Nord dispute la Neustrie,
Du belliqueux Rollon subjugue les enfants,
Et porte jusqu'aux mers ses drapeaux triomphants ?

Les Latins, au récit de ces nobles conquêtes,
De lauriers à leur tour veulent ceindre leurs têtes.
« Le ciel, dit Villehardouin, nous donne le signal ;
« Il éleva sur nous ce berceau triomphal,
« Et voulut colorer des rayons de sa gloire
« Le portique immortel qu'il ouvre à la victoire :
« Vers l'Occident Philippe est vainqueur aujourd'hui ;
« Au fond de l'Orient soyons dignes de lui. »

Aussitôt tous les chefs, brûlant d'un même zèle,
Concertent les travaux d'une attaque nouvelle,
Et prêts à triompher, ou jurant de périr,
Ils disposent déja du trône à conquérir.
Le monarque latin établi dans Byzance
Du Bosphore au Danube étendra sa puissance :

Les nobles compagnons, aujourd'hui ses égaux,
D'un maître élu par eux deviendront les vassaux :
Entre ses nouveaux chefs la Grèce démembrée,
Verra Thessalonique, Athènes, la Morée,
Corinthe et Mitilène, et la Crête et Naxos
Reprendre leurs grands noms sous d'illustres héros:
Les lois adouciront les mœurs de la Tauride ;
Et, des eaux du Danube aux bords de la Colchide,
Les vaisseaux de l'Euxin échangeant leurs trésors,
Au commerce du monde ouvriront d'autres ports.

Ces immenses projets, cet avenir de gloire,
Le rang que leurs travaux obtiendront dans l'Histoire,
L'éclat de leurs périls, l'espoir d'être vainqueurs
D'une audace héroïque enflamment ces grands cœurs.

Mais la céleste voix qui les appelle aux armes
Frappe leurs ennemis des plus vives alarmes ;
Et tandis que Byzance attend en frémissant
De ces nouveaux combats le signal menaçant,
Le pontife des Grecs, l'auguste Camatère,
Consacrant à la paix son noble ministère,
Veut que tout l'Orient au pied des saints autels
Implore les bienfaits du Père des mortels.
Les fanaux élevés sur le haut des montagnes

Vont éveiller au loin les peuples des campagnes ;
Et de tous les hameaux les pieux habitants
A peine ont vu briller ces flambeaux éclatants,
Ils sortent à-la-fois de leurs humbles chaumières,
Au Monarque du monde adressent leurs prières,
Parcourent les vallons, les plaines, les coteaux,
Et les bois revêtus de leurs jeunes rameaux.
L'étendard des chrétiens se déploie à leur tête :
Le pontife sacré préside à cette fête ;
Il commence, il conduit les chants religieux
Que d'innombrables voix élèvent vers les cieux.

« O Dieu! dit Camatère, un grand peuple t'implore :
« Abaisse tes regards aux rives du Bosphore,
« Et vois tous tes enfants qui, dans un saint effroi,
« Attendent les secours et d'un père et d'un roi.
« Que tes divins trésors s'épanchent sur la terre !
« Calme les aquilons, écarte le tonnerre,
« Veille dans ta bonté sur l'ordre des saisons,
« Et protège l'espoir des futures moissons :
« Mais pour qui sont les fruits semés sur nos rivages ?
« Le fer doit-il encore y porter ses ravages ?
« Faut-il que les humains se jouant du trépas
« S'arment sur tes autels pour voler aux combats ?
« Quels soupçons, quelle erreur, quel sinistre génie

« De ton église sainte ont troublé l'harmonie?
« Ah! si Rome et Byzance oubliant leurs liens
« Sous un double étendard ont rangé les chrétiens,
« Ne te suffit-il pas que les hommes soient justes,
« Qu'ils soumettent leur cœur à tes ordres augustes,
« Et que la charité, compagne de la foi,
« Entoure tes autels et fasse aimer ta loi ? »

Il dit; mais tout-à-coup un présage funeste
Semble annoncer aux Grecs la colère céleste :
Leur hommage pieux serait-il rejeté,
Et d'un peuple proscrit l'arrêt est-il porté ?
Il voit au fond du Nord se former la tempête :
Des nuages sanglants s'étendent sur sa tête;
Le tonnerre mugit ; et du trône de Dieu
Au séjour des mortels roule un globe de feu :
Du milieu des tombeaux sort un cri lamentable;
On entend dans les airs un bruit épouvantable;
Des éclats de rochers pleuvent du haut du ciel ;
Et la terre est tremblante aux pieds de l'Éternel.

A ce signal affreux, les nations troublées
Du sort qui les attend paraissent accablées :
La foule se disperse, et va de toutes parts
Regagner les coteaux, les forêts, les remparts :

Camatère effrayé revient au sanctuaire,
Et du temple de Dieu pontife octogénaire,
Il ne survivra point au deuil de ses autels.

C'est alors que fuyant les regards des mortels
L'épouse de Murzufle accourt au monastère,
Où des tombeaux des rois la suite héréditaire,
Même au sein du néant, rappelle leurs grandeurs,
Et sous un nouveau marbre attend leurs successeurs.
La mort n'interrompt point cette longue lignée :
Au monument toujours leur place est assignée ;
Les rangs chez les humains peuvent se disputer ;
De son rang chez les morts on est sûr d'hériter.

Eudoxie, en entrant sous ces voûtes funèbres,
Dont la lampe sacrée éclaircit les ténèbres,
Promène au loin ses yeux de larmes obscurcis ;
Elle avance; elle voit la tombe d'Alexis :
A ce funeste aspect, d'horreur elle frissonne ;
Et s'adressant au Dieu qui frappe et qui pardonne,
Les mains jointes, le cœur glacé d'un juste effroi :
« Grace! Grace! dit-elle, et que le sang d'un roi
« S'apaise, et cesse enfin de tomber sur nos têtes!
« Déplorable martyr! si des lieux où vous êtes
« Vous protégez encor tous les infortunés,

« Ah ! que vos ennemis soient aussi pardonnés !
« L'excès de leur malheur leur tient lieu d'innocence,
« Et le ciel ne peut être un séjour de vengeance. »

A ces mots, elle voit sous ces vastes arceaux
S'avancer Camatère au milieu des tombeaux :
« Fuyez, dit le vieillard, cette demeure sainte :
« Laissez en paix nos rois dans leur dernière enceinte :
« Votre époux est coupable; et tant de sang versé
« Par des ruisseaux de pleurs ne peut être effacé.
« Trahi par la fortune et chargé de ses crimes,
« Qu'il aille interroger l'ombre de ses victimes,
« Et compter les cercueils dont nos champs sont couverts!
« Les plaines, les coteaux, le rivage des mers,
« les hameaux, les cités, aujourd'hui tout l'accuse.
« Renoncez au pardon que le ciel lui refuse :
« Pensez-vous qu'insensible à nos longues douleurs
« Le Dieu que vous cherchez n'exauce que vos pleurs?
« Il s'apprête à punir l'auteur de nos alarmes;
« Et vous avez encore à répandre des larmes. »

Eudoxie, éperdue à ces terribles mots,
Se lève, et jette un cri qu'étouffent ses sanglots :
Aux vengeances des cieux elle se croit livrée,
Et retombe à genoux dans l'enceinte sacrée ;

Mais quand sa voix tremblante invoque l'Éternel,
Euphrosine paraît et l'arrache à l'autel :
« Dans ce funeste lieu que cherchez-vous, ma fille?
« Le sort impitoyable a proscrit ma famille ;
« Il arme contre nous le Roi de l'univers,
« Et ne nous a laissé que l'appui des enfers. »
D'un long crêpe aussitôt Euphrosine voilée,
Pâle, les yeux hagards, la tête échevelée,
Semblable à la Pythie au front ceint de laurier,
Soulève dans ses mains l'armure d'un guerrier.
« Ma fille! a-t-elle dit, rejetez vos alarmes :
« Portez à votre époux ces redoutables armes :
« Tandis que par des pleurs et des vœux superflus
« Vous fatiguez le ciel qui ne vous entend plus,
« Sur le mont du Géant quelques soldats fidèles
« Viennent de recueillir ces armes immortelles :
« Ce casque, ce haubert, ce vaste bouclier
« Résistèrent jadis au tranchant de l'acier :
« Le temps n'a pu ronger de sa mordante rouille
« La lance du Géant et sa noble dépouille ;
« A Murzufle l'enfer voulut les réserver,
« Et son puissant secours doit encor nous sauver. »

Elle dit; et les mots que sa bouche murmure
Consacrent pièce à pièce et la lance et l'armure :

Trois fois, en évoquant les esprits infernaux,
Elle trace dans l'air ses magiques signaux :
L'enfer en mugissant répond à sa prière :
Ses yeux sont éclairés d'une affreuse lumière ;
De lugubres flambeaux autour d'elle agités
Font jaillir dans les airs leurs livides clartés :
Eudoxie a cru voir, hors des royaumes sombres,
S'élever vers le ciel de gémissantes ombres,
Dont les rauques accents prolongés dans les airs
Répètent sourdement les plaintes des enfers.
Le charme est accompli : l'épaisseur des ténèbres
Remplace tout-à-coup ces spectacles funèbres :
Tous les pâles flambeaux s'éteignent à-la-fois ;
Du cortége infernal on n'entend plus la voix ;
Les vapeurs qui flottaient sur le front des étoiles
Se perdent dans les airs et dissipent leurs voiles ;
Le croissant de la nuit, plus brillant et plus pur,
Épanche ses rayons sous la voûte d'azur,
Et la fille des rois rentre dans sa demeure.

Des veilles de la nuit c'était la troisième heure :
Murzufle reposait d'un pénible sommeil :
Assise à ses côtés jusques à son réveil,
Des tableaux de la nuit toujours préoccupée,
D'épouvante, d'horreur Eudoxie est frappée,

Et son cœur abattu craint de nouveaux malheurs.
Elle entend un soupir : ô mortelles douleurs !
Murzufle avec effroi s'agite sur sa couche ;
Des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche ;
Un songe le tourmente, il étouffe sa voix,
Et les remords vengeurs l'accablent de leur poids :
Les éclats de la foudre ont frappé son oreille ;
En nommant Alexis en sursaut il s'éveille,
Et ses cris douloureux invoquent le trépas ;
Quand la tendre Eudoxie, en lui tendant les bras :
« Arrête, infortuné ! l'espérance nous reste :
« Le temps peut adoucir la colère céleste :
« N'aggrave pas encor les maux que j'ai soufferts,
« Et conserve tes jours si les miens te sont chers. »

La tendresse, les soins, la voix de ce qu'il aime
Par un charme nouveau le rendent à lui-même :
Les amours lentement écartent ses douleurs
Et sous son pavillon ils sèment quelques fleurs :
Eudoxie est émue, elle est plus belle encore ;
Et lorsque les rayons du jour qui vient d'éclore
Aux travaux de la guerre appellent son époux,
« Heureux, a-t-elle dit, ceux qu'un destin plus doux
« Unit dans la retraite et loin du bruit des armes !
« Ils ignorent l'envie et la haine et les larmes ;

« Du plus modeste sort leurs cœurs sont satisfaits,
« Et de l'amour paisible ils goûtent les bienfaits.
« Ah ! périsse le jour, le jour que je déteste,
« Où le sort nous plaça sur ce trône funeste ! »
Elle dit, et des pleurs ont inondé ses yeux ;
Une douleur profonde attendrit ses adieux :
Murzufle, en frémissant, rejette cette épée
Qui du sang d'Alexis avait été trempée ;
Et son épouse en deuil remet à ce guerrier
L'armure du Géant, sa lance, son cimier ;
Mais ce don des enfers ne l'a point rassurée,
Et ses vœux suppliants montent vers l'Empyrée.



CHANT XI.

L'ENNEMI des mortels, le démon de la guerre,
Précipite l'instant des malheurs de la terre :
Lui-même, des combats arborant le signal,
Il plante son drapeau sur la tour du fanal ;
Et des plis agités de l'affreuse bannière
S'échappent la terreur, la rage meurtrière,
La haine, les forfaits, les maux qu'à pleines mains
La guerre va répandre au milieu des humains.
Son infernale voix porte au loin les alarmes :
Voyez de toutes parts les menaçantes armes,
Les glaives hérissés de leurs pointes d'acier,
Les lances en faisceau, le robuste bélier
Dont la tête d'airain s'agite et se balance,
Les frondes, les pierriers, la catapulte immense
Dont les ressorts puissants tendus avec effort
Feront voler par-tout les flèches de la mort.
Dieu ! de quel appareil d'horreur et de carnage
Les esprits de l'enfer ont armé notre rage !

Vainement dans nos cœurs le ciel mit la pitié ;
Nature, humanité, l'homme a tout oublié :
La mort dans ses progrès n'était point assez prompte;
Il accroît sa fureur, il la cherche, il l'affronte,
Il semble regretter l'abyme du néant,
Et vers son dernier jour marche à pas de géant.

Dans le camp des Latins, l'audacieux Dampierre
Par ses emportements troublait l'armée entière :
Il faut à sa valeur des périls éclatants,
Et, rejetant l'appui des conseils et du temps,
« Grace au ciel! a-t-il dit, la trève est expirée :
« A de frivoles jeux nous l'avons consacrée,
« Lorsque plus vigilants au milieu des dangers
« Les Grecs sollicitaient des secours étrangers.
« Guerriers imprévoyants, attendrons-nous encore
« Que Johannice accoure aux rives du Bosphore,
« Étende autour de nous ses sanglants bataillons,
« Et la torche à la main brûle nos pavillons ?
« D'un farouche ennemi prévenons la menace :
« Hâtons-nous d'occuper les plaines de la Thrace,
« Et, jusque vers l'Hémus prompts à le devancer,
« Ravageons les pays qu'il pourrait traverser.
« Si de la Bulgarie un désert nous sépare,
« Cessons de redouter ce monarque barbare :

« La famine bientôt poursuivant ses soldats
« Ralentira leur zèle, arrêtera leurs pas;
« Et des rangs affaiblis par ce fléau funeste
« Le fer de nos guerriers va moissonner le reste.
« Quand, du haut des Sept-Tours, Murzufle épouvanté
« Contemplera les maux d'un pays dévasté,
« S'il ne veut voir par-tout ses campagnes en cendre,
« Au milieu des combats qu'il vienne les défendre!
« En vain dans ses remparts il croit se retrancher:
« Les cris de ses sujets pourront l'en arracher.
« Rallumons contre lui tous les feux de la guerre;
« Donnons en l'accablant un exemple à la terre:
« D'un projet inhumain moi-même j'ai frémi;
« Mais il faut nous sauver en perdant l'ennemi. »

Il dit, et ses fureurs vont soulever l'armée:
La prudence des chefs en était alarmée:
On craint qu'il ne ranime au milieu des Latins
De la sédition les brandons mal éteints;
Et redoutant ses cris, ses transports, sa menace,
On veut contre les Grecs épuiser son audace.
Tel un jeune coursier, péniblement dompté,
Aux portes de la lice est long-temps arrêté:
Il écume, il frémit sous le mors qui l'enchaîne:
Qu'un habile écuyer le lance dans la plaine,

De l'ardeur de son maître il se sent échauffer,
L'emporte vers le but et l'aide à triompher.

« Oui, s'écria Baudouin, prévenons ces barbares :
« Jusque dans leurs forêts repoussons les Bulgares;
« Mais volons aux combats, sans briser les liens
« Que Dieu lui-même impose à des guerriers chrétiens :
« Attaquons la valeur, ayons pitié des larmes;
« Et soyons généreux pour les peuples sans armes.
« Si la conquête un jour couronne vos travaux,
« Prétendez-vous régner au milieu des tombeaux ?
« Craignez en triomphant de souiller votre gloire :
« Dieu ne nous a permis qu'une noble victoire :
« Il arme notre bras, il conduira nos coups ;
« Méritons en marchant qu'il combatte pour nous. »

A ces mots, les guerriers gardent un long silence:
Entre divers partis leur courage balance ;
Mais Dandolo fixant leurs vœux irrésolus:
« Il faut choisir, dit-il, et je n'hésite plus.
« Ainsi que vous, Baudouin, j'écoute la clémence ;
« Mais lorsque vous plaignez l'Empire de Byzance.
« Pour le camp des Latins je garde ma pitié.
« Voulez-vous aujourd'hui ne vaincre qu'à moitié ?
« Chaque jour, chaque instant nous détruit, nous dévore:

« Et si vous épargnez les peuples du Bosphore,
« Murzufle, contre nous prompt à les rassembler,
« De leurs communs efforts viendra nous accabler.
« Aux intérêts d'un seul ils ont uni leur cause;
« A partager ses maux la guerre les expose.
« Pour renverser l'appui qu'il donne à son pouvoir,
« Suivons contre les Grecs un rigoureux devoir:
« D'un noble sentiment craignons d'être victimes :
« Quand ils seront vaincus nous serons magnanimes. »

Tous les chefs de l'armée approuvent ce discours :
Aux projets de Dampierre on laisse un libre cours :
Ses vassaux, ses amis, ceux dont l'impatience
S'irritait d'un repos pénible à leur vaillance,
S'attachent en tumulte au chef qui les conduit :
Entraîné par sa voix, on l'entoure, on le suit ;
Il part, et va couvrir de sanglantes ruines
La terre qui s'étend autour des sept collines.

Reine de l'Orient, la cité des Césars
Voit la vague expirer au pied de ses remparts ;
Mais dans les flots amers qui baignent son rivage
Elle ne peut puiser qu'un funeste breuvage :
Il faut du mont Hémus emprunter les ruisseaux,
Les chercher, les unir, en diriger les eaux,

Opposer une digue aux sources fugitives,
Et dans un même lit les retenir captives.
Bientôt un aqueduc en prolonge le cours;
Et telle que la séve, au signal des beaux jours,
Dans un chêne orgueilleux fait circuler la vie,
Développe son front, l'accroît, le ramifie,
L'épanouit en feuille, et du roi des déserts
Fait fleurir le sommet balancé dans les airs,
Ainsi jusqu'aux remparts cette onde emprisonnée,
S'échappant des canaux qui l'avaient enchaînée,
Tombe, jaillit, ruissèle, et par mille détours
S'étend du haut des monts jusqu'au pied des Sept-Tours.

Mais, pour ravir aux Grecs les ondes salutaires
Que versent dans leurs murs ces fleuves tributaires,
Dampierre et ses soldats vont, le fer à la main,
Sonder des aqueducs le ténébreux chemin :
Au milieu des vallons, sur les monts, dans les plaines,
De ces longs souterrains ils entr'ouvrent les veines,
Et de la Propontide aux bords du Cidaris,
De leurs lits découverts dispersant les débris,
Ils attaquent enfin ce monument antique
Dont le front élevé se prolonge en portique,
Et, de Justinien aqueduc triomphal,
Aux sources de l'Hémus ouvre un vaste canal.

Les immenses arceaux qui soutiennent cette onde
Franchissent d'un vallon la courbure profonde,
Dominent sur la plaine, et changeant de coteaux
Portent à la cité d'inépuisables eaux ;
Mais de ce monument la tête est ébranlée;
Et, du haut du portique au fond de la vallée,
Quand le fleuve captif fuyant de ses cachots
Va dans le Cidaris précipiter ses flots,
Justinien paraît, et cette ombre effrayante
S'échappe en frémissant de sa voûte bruyante.
D'un cercle radieux ce prince est couronné ;
Des appuis de sa gloire encore environné,
Il semble précéder ces pompes triomphales
Où soumettant les Goths, les Perses, les Vandales,
Sur les trois parts du monde étendant ses exploits,
Aux peuples à venir il imposait ses lois,
Et, puissant tour-à-tour dans la paix et la guerre,
Par les arts et les mœurs civilisait la terre.
Son front majestueux par le temps est blanchi ;
Sous le fardeau des ans ses genoux ont fléchi ;
Mais on découvre encor la grandeur de son ame,
Et ses yeux pénétrants lancent des traits de flamme.
« Barbares ! a-t-il dit, quelles profanes mains
« Mutilent devant moi l'ouvrage des Romains ?
« Songez que leur puissance a soumis vos ancêtres,

« Et respectez là gloire et le nom de vos maîtres.
« N'était-ce point assez que la guerre en fureur
« Au milieu des mortels étendît la terreur ?
« Un marbre inanimé qu'ont épargné les âges
« Doit-il être soumis à vos sanglants outrages ?
« Sept cents ans de bienfaits n'ont pu le protéger :
« Malheur à vos exploits ! le temps doit me venger.
« En détournant ces eaux, votre aveugle imprudence
« Apprend aux nations les routes de Byzance :
« Par ces canaux brisés qui tombent sous vos coups
« Un jour vos ennemis marcheront jusqu'à vous. »

S'enveloppant alors de ses voiles funèbres,
Le fantôme se perd au milieu des ténèbres ;
Il marche vers Byzance à travers les débris,
Et pousse dans la nuit d'épouvantables cris.
De ses mugissements les échos retentissent :
Arrachés au sommeil les habitants frémissent ;
Et le flambeau du jour enfin vient éclairer
Ces bassins, où les flots cessent de murmurer.
Des stériles canaux abandonnant les veines,
L'onde n'abreuve plus la bouche des fontaines ;
Par-tout au même instant leur cours est suspendu :
On s'étonne, on pâlit ; et le peuple éperdu,
Privé de ces bienfaits dont la source est tarie,

Prévoit avec horreur les maux de la patrie.

De quelques réservoirs, faible et dernier secours,
Les indigentes eaux décroissaient tous les jours;
Et, du haut des remparts, la foule épouvantée
Portait en gémissant une vue attristée
Sur les champs, rafraîchis par de nombreux ruisseaux
Qui détournaient au loin le tribut de leurs eaux.

Enfin, pour s'abreuver au sein d'une onde pure,
On s'échappe en secret durant la nuit obscure,
Et vers le Cidaris on s'avance à pas lents;
Mais Dampierre a placé des gardes vigilants
Sous l'abri des forêts qui bordent le rivage:
Aux peuples de Byzance ils ferment le passage,
Et deux mille guerriers viennent leur disputer
Les flots où leur douleur va se précipiter.

Inflexibles mortels! la nature elle-même
Semblait favoriser votre affreux stratagême:
De l'aurore au couchant s'étend un ciel d'airain:
Jamais le roi du jour n'eut un front plus serein;
Il dessèche les flancs de la terre épuisée,
Il refuse à Byzance une humide rosée;
Ses rayons vont aigrir les publiques douleurs;

On reçoit sa lumière en répandant des pleurs.
Mais Dieu veillait encore; il suspend sur nos têtes
Et les torrents du ciel et l'urne des tempêtes :
Déja l'astre du monde aspire l'eau des mers ;
Des nuages obscurs s'étendent dans les airs ;
Bientôt leur voile humide embrassant la nature
Va lui rendre cette onde et plus douce et plus pure :
Byzance se ranime; on voit de toutes parts
Le peuple se répandre au sein de ses remparts ;
Et sa brûlante soif enfin se désaltère
Dans les eaux que le ciel épanche sur la terre.

D'un sinistre projet que l'orage a détruit
L'impétueux Dampierre a vu périr le fruit ;
Mais, trompé dans ses vœux par le pouvoir céleste,
Il va porter au loin son courage funeste ;
Par-tout il fait périr les grains et les troupeaux;
Un long désert s'étend autour de ses drapeaux.
Quelle ardente fureur poursuit dans les montagnes
Les bergers de la plaine et leurs faibles compagnes?
Si quelques malheureux, unissant leurs efforts,
Osent aux ravisseurs disputer leurs trésors ,
Le vainqueur les accable , et sa main meurtrière
Va changer en tombeau leur sanglante chaumière.
Les uns, réfugiés sous l'abri des forêts,

Gagnent avec effroi quelques vallons secrets;
Et des champs paternels ces familles bannies
Y portent au hasard leurs faibles colonies :
A l'humaine pitié d'autres ayant recours
Vont des pays lointains implorer les secours.
Dieu, protecteur du pauvre ! accueillez leur misère ;
Et qu'ils trouvent au moins sur la rive étrangère
La paix qu'on leur ravit, et le pain nourricier,
Et de la charité le toit hospitalier !

La plupart, en fuyant cette troupe en furie,
Ne pouvaient s'arracher au sol de la patrie :
Vers les murs de Byzance on voyait accourir
Ces peuples, que les champs refusaient de nourrir;
Mais, les abandonnant aux fureurs de Dampierre,
L'inflexible Murzufle est sourd à leur prière :
Il craint que la famine au sein de ses remparts
Avec les fugitifs n'entre de toutes parts;
Et de leur désespoir spectateur immobile,
Au malheur qui l'implore il refuse un asile.
Chassés par les Latins de leurs humbles hameaux,
Repoussés par un maître insensible à leurs maux,
Confusément épars autour des sept collines,
Ils cherchent en silence, à travers les ruines,
Les herbes, les gazons, les feuilles, les roseaux,

Que leur avide faim dispute aux animaux.
De ses derniers trésors la campagne épuisée
Aux besoins renaissants s'est bientôt refusée ;
Et la mort, qui parcourt ces stériles sillons,
En promenant sa faux commence ses moissons.

La vieillesse, achevant sa pénible carrière,
Trop faible pour souffrir, succombe la première;
Et ses robustes fils, tour-à-tour emportés,
Dans de plus longs tourments meurent à ses côtés.
Dans tous les rangs déja poursuivant ses ravages,
La famine s'accroît et frappe tous les âges ;
L'enfant qui va mourir trouve seul un appui
Dans la mère qui veille et gémit près de lui.
Voyez au pied des murs cette femme éplorée,
Promenant autour d'elle une vue égarée,
Et près de succomber au tourment de la faim,
Qui tarit par degrés les sources de son sein :
De son fils expirant les lèvres desséchées
Au flanc qui l'a nourri sont encore attachées ;
Et l'amour maternel, par un dernier effort,
Semble pour le sauver lutter contre la mort ;
Mais cet enfant, bientôt achevant sa misère,
Rend le dernier soupir sur le sein de sa mère.
Tel un lierre s'attache au tendre peuplier,

Et subit les destins de l'arbre hospitalier :
Avec lui vers les cieux il élève sa tête ;
Il périt avec lui des coups de la tempête.

Lascaris, Nicétas, demandaient tous les jours
Qu'à ces infortunés on portât des secours ;
Ils ne pouvaient souffrir qu'un peuple sans défense,
Vînt attendre la mort près des murs de Byzance
Mais le cruel Murzufle épiait avec soin
Les vœux du désespoir, les progrès du besoin ;
Et lorsque de la faim la présence importune
Fait desirer aux Grecs de changer d'infortune,
Lorsqu'aux lentes horreurs d'un pénible trépas
Il les voit préférer le péril des combats,
Alors aux malheureux distribuant des armes,
« C'est à vous, leur dit-il, d'écarter vos alarmes,
« D'arracher à la mort vos femmes, vos enfants :
« Si les soldats latins ont été triomphants,
« Vous étiez désarmés ; leur barbare furie
« Pouvait impunément dévaster la patrie.
« Rentrez dans les hameaux d'où l'on vous a chassés :
« Qu'autour des ravisseurs vos peuples dispersés,
« Errant dans les forêts, cachés dans la nuit sombre,
« Choisissant les instants et les lieux et le nombre,
« Harcèlent jour et nuit par de nouveaux efforts

« L'ennemi que l'enfer a vomi sur nos bords ! »

C'est ainsi que Murzufle, animant leur vengeance,
De nouveaux défenseurs environne Byzance.
Tous ces peuples, aigris par l'excès de leurs maux,
Regagnent en fureur les débris des hameaux :
Le désespoir conduit leur marche ensanglantée :
Par de nombreux succès leur ardeur excitée
Renouvelle en tous lieux les combats meurtriers ;
La terre, sous leurs pas, enfante des guerriers ;
Et parmi les débris des chaumières en cendre
Dampierre est, chaque jour, réduit à se défendre.
Sur son courage en vain il fonde son appui,
Les routes qu'il franchit se ferment après lui ;
Il n'exerce par-tout que le pouvoir du glaive :
Le lieu qu'il a quitté contre lui se soulève ;
A la longueur d'un camp son domaine est réduit ;
Tel qu'un torrent fougueux, il ravage et s'enfuit.

Tantôt du mont Hémus il remonte la chaîne ;
Tantôt, se répandant au milieu de la plaine,
Entouré d'ennemis attachés à ses pas,
Pour s'ouvrir un passage il cherche les combats.
Audacieux guerrier ! crains jusqu'à la victoire :
Tu consumes ta force en te couvrant de gloire,

Et tes soldats tombés ne se relèvent plus.
Déja tes mouvements flottent irrésolus :
Forcé d'abandonner une terre homicide,
Tu quittes les hauteurs, tu suis la Propontide,
Et vers ce littoral que baignent vingt ruisseaux
Pour regagner le camp tu cherches des vaisseaux ;
Mais le sort t'a jeté sur des plages désertes :
De stériles roseaux les dunes sont couvertes ;
Et l'onde, s'épanchant dans un large vallon,
Des sillons qu'elle humecte infiltre le limon.

Le malheureux guerrier, qui parcourt le rivage,
Dans un marais naissant imprudemment s'engage ;
Il y porte au hasard des pas mal affermis ;
Et bientôt, entouré de ces flots ennemis,
Averti, mais trop tard, du sort qui le menace,
Il veut en triompher en redoublant d'audace :
Vains efforts ! et déja se dérobant sous lui
La terre en se creusant lui refuse un appui :
Des chars embarrassés que ce limon enchaîne
La roue en circulant s'enfonce dans la plaine ;
Les buffles vigoureux, accablés de leur poids,
Ne peuvent de la fange arracher les convois ;
Retenus sous le joug, de douleur ils mugissent,
Et dans ce noir abyme enfin ils s'engloutissent.

De nos guerriers, ô Dieu! tu vois le désespoir :
Leur péril, leur malheur ne peut-il t'émouvoir?
Ils jettent autour d'eux leurs armes, leurs bagages,
Et, la lance à la main, sondent tous les passages;
Mais la terre fangeuse où pénètrent les flots
Dans son limon visqueux retient leurs javelots :
Le sol s'est hérissé d'une forêt de lances;
Et les soldats, captifs dans ces marais immenses,
Vaincus par la fatigue et d'horreur pénétrés,
Sur leurs genoux tremblants s'affaissent par degrés.

Dampierre, inébranlable en ces moments d'alarmes,
Ne songe qu'au malheur de ses compagnons d'armes,
Et les coups du destin ne l'ont point abattu.
Tantôt, des plus vaillants soutenant la vertu,
Il les excite encore, et peint à leur mémoire
D'un péril passager l'impérissable gloire;
Tantôt des châtiments l'inflexible rigueur
Des guerriers épuisés ranime la langueur :
Ils marchent confondus dans cette vase impure :
Et l'horreur de la mort, l'instinct de la nature,
Cet espoir qui nous luit jusqu'au bord du tombeau
Inspirent aux mourants un courage nouveau :
Cependant devant eux l'abyme se prolonge;
Dans ce gouffre fatal chaque pas les replonge;

Et contre tant de maux leurs efforts impuissants
Cèdent à des périls sans cesse renaissants.

Près de s'ensevelir dans cette humide tombe,
Sans se plaindre du sort Galerande succombe.
Rochefort en mourant regrette les beaux jours
Qu'embellissaient pour lui les faveurs des Amours :
De ses plaisirs passés le vain songe l'abuse ;
Il se rappelle encor leur image confuse;
Et ce vague tableau se dessine à ses yeux,
Comme on voit un nuage, égaré dans les cieux,
Dérouler en fuyant ses formes éphémères,
Et d'un monde idéal retracer les chimères.

D'un bonheur qui n'est plus perdant le souvenir,
Beauvoir est plus touché de sa gloire à venir:
Semblable au voyageur qui cherche sa patrie,
Il contemple le ciel; et son ame attendrie
Vers le séjour des saints prête à prendre l'essor,
S'afflige des liens qui l'enchaînent encor.

Mère des deux Gaston! ah! lorsque vers Byzance
L'impitoyable guerre entraîna leur vaillance,
En les voyant partir tu prévis leurs malheurs;
Et tes pressentiments firent couler tes pleurs :

« Vous, que j'avais vus naître en un temps plus prospère !
« Le glaive des combats a frappé votre père :
« Nous étiez les seuls biens qu'il ne m'eût point ravis;
« Et dans mon infortune il me restait mes fils.
« Guerre! funeste guerre! à ton nom je frissonne :
« Dans ces jours criminels, où ta fureur ordonne
« D'envoyer nos enfants à de sanglants exploits,
« D'une mère jamais on n'écouta la voix :
« On préfère au bonheur une affreuse victoire;
« Les yeux sont fascinés par l'éclat de la gloire;
« L'amour de ce vain bruit que laissent les vainqueurs
« Étouffe la nature, et glace tous les cœurs. »
Ainsi parlait alors l'inconsolable mère :
Ses fils l'abandonnaient seule avec sa misère;
Loin des yeux maternels ils tombent aujourd'hui,
En plaignant ses vieux jours qui restent sans appui.
Unis par l'amitié, le sang et l'infortune,
D'un funèbre cyprès cherchant l'ombre commune,
Sous ses tristes rameaux ils vont avec effort
Se ranger l'un vers l'autre en attendant la mort.

« Guerriers! dit Clérembault, si la paix et la gloire
« Vous ramènent un jour aux rives de la Loire,
« A mon père, à mon fils racontez mes malheurs :
« L'un finira bientôt le cours de ses douleurs;

« Ses yeux me chercheront à son heure dernière :
« Sans guide, sans appui, l'autre ouvrant sa carrière
« A partager ses jeux ne m'invitera plus;
« Et sa mère pour moi fait des vœux superflus. »

Toi qui tiens tour-à-tour et la harpe et la lance,
Toi qui fais admirer tes chants et ta vaillance,
Roger! noble héritier de la race d'Aymon,
Tu ne dois plus revoir son antique donjon.
On dit qu'en cet instant où ton ame immortelle
Allait prendre l'essor vers la voûte éternelle,
Un éclatant coursier, monté par tes aïeux,
Comme un long météore apparut à tes yeux:
Ombre toujours fidèle au tombeau de ses maîtres,
Il venait te conduire auprès de tes ancêtres;
Son funèbre retour te fait prévoir ton sort,
Et tu vois sans pâlir le signal de la mort.
De Roland ton aïeul le glorieux cantique
Encouragea souvent ton audace héroïque;
Tu répètes ce chant d'une mourante voix,
Et ta harpe frémit pour la dernière fois:
Tes défaillantes mains la soulèvent encore
Sur l'onde, qui déja t'entraîne et te dévore;
L'air gémit autour d'elle en sons harmonieux,
Et du guerrier mourant murmure les adieux.

16.

« O toi qui me punis, Dieu! s'écria Dampierre,
« Pour ces infortunés écoute ma prière :
« De cette plage affreuse arrache mes soldats,
« Et livre-nous ensuite au glaive des combats. »
Redoublant aussitôt d'ardeur et de courage,
Il s'attache aux débris de son vaste naufrage,
Plonge, revient, retombe, et d'efforts en efforts
De ce marais funeste enfin gagne les bords.
De robustes soldats que son exemple entraîne
Atteignent les coteaux qui couronnent la plaine;
Et Dampierre accablé d'une sombre douleur :
« Je recueille, dit-il, les fruits de ma fureur :
« Vengeur des opprimés le ciel enfin m'arrête,
« Et les maux que j'ai faits retombent sur ma tête. »
En achevant ces mots il marche le premier;
On suit en frémissant le malheureux guerrier :
De nombreux ennemis harcèlent sa retraite ;
Il fuit, et ne peut plus réparer sa défaite;
Ses soldats dispersés l'abandonnent sans bruit,
Et cherchent leur salut dans l'ombre de la nuit.

A travers les sentiers d'une forêt obscure,
Épuisé de fatigue, errant à l'aventure,
Dampierre fut enfin conduit par le hasard
Sous un chaume écarté qu'habitait un vieillard.

« Vous êtes, lui dit-il, le maître de ma vie :
« Un ennemi des Grecs à vos mains se confie ;
« Il est homme et souffrant, il demande un abri. »
« — Vous l'obtiendrez, répond le vieillard attendri ;
« L'aspect d'un malheureux consolera ma peine :
« Pour un seul ennemi je réserve ma haine.
« Horreur de la nature, un barbare, un cruel
« A frappé mes deux fils sous le toit paternel :
« Alors j'étais absent de ma triste chaumière :
« Quand j'ai revu mes fils ils perdaient la lumière;
« Mais ils ont pu nommer l'auteur de leur trépas ;
« En accusant Dampierre ils sont morts dans mes bras.
« O Dieu, qui séparez le crime et l'innocence !
« Livrez cet homicide à ma juste vengeance :
« Mes enfants égorgés m'attendent au tombeau :
« Puissé-je avant ma mort y traîner leur bourreau ! «

« — Eh bien ! vous le pouvez ; c'est moi qui suis Dampierre :
« Fermez au meurtrier la porte hospitalière ;
« Des fils que vous pleurez vous voyez l'assassin ;
« C'est lui-même; frappez, je découvre mon sein. »
« —Vous Dampierre ? c'est vous ? O juste Providence !
« De venger mes enfants tu me rends l'espérance :
« D'un sombre aveuglement le coupable est frappé,
« Et dans son propre crime il tombe enveloppé.

« L'assassin de mes fils est aux pieds de leur père!
« Il s'accuse : il m'implore. O comble de misère!
« Quelle indigne pitié remplace ma fureur,
« Et me fait devant lui frissonner de terreur? »

«— Bannissez, dit Dampierre, une pitié funeste;
« Accomplissez sur moi la vengeance céleste :
« Ce n'était point assez d'avoir vu mes soldats
« Moissonnés par le glaive au milieu des combats,
« Ou dans un gouffre obscur ensevelis sans gloire,
« Maudire en expirant ma funeste mémoire;
« Le ciel qui me poursuit m'amène devant vous
« Pour subir son arrêt, et tomber sous vos coups. »

Le vieillard à ces mots verse un torrent de larmes :
« Allez porter ailleurs vos remords, vos alarmes :
« De l'hospitalité vous cherchiez les secours ;
« Vous vous livrez à moi, je respecte vos jours.
« Je ne vous offre point sous mon toit solitaire
« Des fils que je n'ai plus la couche funéraire ;
« Durant votre sommeil je pourrais les venger,
« Et contre ma douleur je dois vous protéger.
« Mais hâtez-vous de fuir, tandis que les ténèbres
« Nous entourent encor de leurs voiles funèbres:
« Hors de cette forêt je conduirai vos pas,

« Et je reviendrai seul attendre le trépas. »

Ils partent à l'instant; et Dampierre et son guide
A travers les cyprès marchent d'un pas rapide :
Le guerrier détestant ses transports furieux,
Sur son libérateur n'ose lever les yeux,
Et garde en le suivant un farouche silence :
Enfin, hors de lui-même, à ses pieds il s'élance.
Et d'une main tremblante il presse ses genoux.
« Mes fils, dit le vieillard, sont encore entre nous :
« Fuyez-moi ; poursuivez votre affreuse carrière :
« D'autres me vengeront des fureurs de Dampierre. »



CHANT XII.

DE tous ses compagnons Dampierre séparé,
Chargé de ses remords, sanglant, désespéré,
D'un sauvage désert parcourant les ruines,
Arrive avec la nuit au pied des sept collines :
Sur un léger esquif oublié près du bord
Il se jette à la hâte, et traverse le port.
A d'affreux souvenirs son esprit s'abandonne ;
Il porte dans le camp le deuil qui l'environne,
Et d'une voix lugubre appelant ses soldats :
« Sortez de vos cercueils, retournons aux combats ;
« Entendez-vous les cris du farouche Bulgare ?
« Je suis le précurseur de ce peuple barbare :
« Par-tout il trouvera la trace de mes coups,
« Et de mes cruautés il doit être jaloux. »

Il dit, et dans son sang un nouveau feu s'allume :
Ses traits sont altérés ; la fièvre le consume ;

De sa douleur profonde il fuit tous les témoins,
Et de Rosalba seule il accepte les soins :
Dans ses sens éperdus quel trouble vient de naître!
Dampierre qui la voit ne peut la reconnaître;
Il l'appelle, il se plaint de son ingrat oubli;
Et cet infortuné, languissant, affaibli,
La demandant sans cesse et la croyant absente,
Ignore les secours que sa main lui présente.
Tantôt, vers l'Occident méditant son retour,
De ses yeux égarés il suit l'astre du jour,
Et songe en soupirant au toit héréditaire
Où paraîtra bientôt le soleil qui l'éclaire :
Tantôt sur Rosalba son regard attaché
Se fixe, et croit revoir tout ce qu'il a cherché.
Ses yeux rouges de pleurs, son pénible silence,
De son cœur déchiré tout trahit la souffrance;
Et ceux qui condamnaient sa funeste valeur
Ne savent aujourd'hui que plaindre son malheur.

Lorsque le matelot échappant à l'orage
Sèche ses vêtements mouillés par le naufrage,
La flamme qu'il allume au pied d'un noir cyprès
Sur les aîles des vents peut gagner les forêts;
Ainsi l'ardent fléau qui s'attache à Dampierre
Se propage, s'étend, frappe l'armée entière;

Et Baudouin voit par-tout ses soldats chancelants,
Sur la rive des flots se traînant à pas lents,
Errer dans Galata, comme au sein des nuits sombres
S'élèvent des tombeaux les effrayantes ombres.
S'animant tout-à-coup dans leurs bouillants accès,
Ils respirent la guerre, ils rêvent les succès,
Et le cri de bataille interrompt leur silence :
Pour marcher aux combats ils saisissent la lance ;
Leur bras avec effort lève le bouclier ;
Leur front décoloré se couvre du cimier :
La fièvre, prolongeant ses funestes ravages,
D'un spectacle héroïque a couvert ces rivages ;
Et la mort qui s'assied à l'ombre des drapeaux
Sur la pierre funèbre aiguise encor sa faux.

O Dieu ! tu mets le comble aux malheurs de l'armée :
Pour son glorieux chef je la vois alarmée ;
Déja les mêmes feux le minent en secret;
Et comme un noble cèdre, orgueil de la forêt,
Incline sur ses fils sa vénérable tête
Que frappent tour-à-tour la foudre et la tempête,
Tel parmi les débris des rangs qu'il voit tomber
Boniface lui-même est près de succomber.
A ses côtés Rambaud, pour charmer sa tristesse,
Chante le souvenir des jours de sa jeunesse,

Les superbes rivaux dont il fut le vainqueur,
La force de son bras, les vertus de son cœur,
Et ces temps fortunés où, reposant ses armes,
D'une paix florissante il connaissait les charmes,
Et les adieux, mêlés d'amour et de douleur,
Dont tout le Montferrat honorait sa valeur,
Quand, fuyant les plaisirs et la pompe des fêtes,
Il cherchait les combats, la gloire et les conquêtes.
« Cesse, dit Boniface attendri par ses chants,
« D'exciter dans mon cœur des regrets si touchants :
« Puis-je voir sans frémir notre vaillante armée
« Par un fléau mortel lentement consumée ?
« Les malheurs du présent, l'aspect de l'avenir
« De mon bonheur passé chassent le souvenir. »

Déja de toutes parts entr'ouvrant ses abymes,
La mort se fatiguait de compter ses victimes ;
Et lorsqu'on vit par-tout auprès des malheureux
Les amis, arrêtés dans leurs soins généreux,
Frappés des mêmes coups perdre ensemble la vie,
D'une insensible horreur leur perte fut suivie;
Un danger sans espoir éteignit la pitié,
Et sur son lit de mort l'homme fut oublié.

Quel secours restait-il en ce moment funeste?

Dieu qui mourus pour nous ! ton exemple céleste
Pouvait ranimer seul ces sentiments glacés
Que dans nos faibles cœurs le ciel avait tracés :
C'est toi qui , pour calmer les misères publiques ,
Réveilles tout-à-coup les vertus héroïques
De ces Hospitaliers, qui bravent le trépas
Près du lit des mourants comme au champ des combats.
Sur le tombeau du Christ leur Ordre prit naissance :
D'une pieuse vie embrassant l'innocence ,
Fuyant de l'univers les périssables biens ,
Ils tiennent au malheur par de sacrés liens :
Des bords du Saint-Sépulchre et des marches du Temple
Par-tout s'est répandu leur magnanime exemple ;
Se ralliant par-tout aux drapeaux de la Croix ,
Des peuples d'Occident ils suivent les exploits,
Ils dédaignent l'éclat d'une gloire commune ,
Et montent vers le ciel en servant l'infortune.

Tel que, sur les débris d'une antique cité,
S'élève un monument par le temps respecté,
Qui du peuple romain consacrant les annales
Transmet à l'avenir ses pompes triomphales;
Telle , au milieu des preux qu'elle frappe au hasard ,
La mort semble épargner un auguste vieillard ;
Et ce noble témoin des vertus d'un autre âge

Résiste encore au temps et brave son outrage.
Un siècle de grandeur se conserve avec lui:
Des Latins accablés il est toujours l'appui;
Il calme leurs regrets, et verse dans leur ame
La foi qui le soutient, le zèle qui l'enflamme.

Dieu puissant! tu permis à ce Doge immortel
De jouir du spectacle et des pompes du ciel:
Ses regards ont perdu l'aspect de la nature;
Mais son ame, échappant à cette nuit obscure,
Lui dévoile l'éclat du monarque du jour,
Et l'emporte au milieu du céleste séjour.
Il croit voir l'Éternel porté sur un nuage:
La bonté, le pouvoir brillent sur son visage;
Son front est couronné, le sceptre est dans ses mains;
Dandolo reconnaît le sauveur des humains.
Du divin Rédempteur la majesté sacrée
Du cercle des Élus lui paraît entourée;
Protecteurs des Latins, deux célestes guerriers
Étendent autour d'eux leurs vastes boucliers;
L'un protège l'Europe et ses plaines fécondes,
De la profonde mer l'autre couvre les ondes:
Les Chérubins, armés de leurs glaives de feu,
Environnent la croix où mourut l'Homme-Dieu;
Et quatre-vingts vieillards, se suivant d'âge en âge.

Du juge des humains forment l'aréopage :
Des générations vénérable concours,
Des temps qui ne sont plus ils embrassent le cours :
Chaque siècle est présent, et de la race humaine
Jusqu'au berceau du monde ils remontent la chaîne.

C'est là, c'est sous les yeux des guerriers et des saints
Que, d'un maître et d'un père adorant les desseins,
Dandolo vers le ciel lève ses mains augustes :
Il semble appartenir au cortége des justes,
Qui sur ses cheveux blancs inclinant leurs regards,
L'invitent à s'asseoir parmi les saints vieillards.
Sur leur céleste appui Dandolo se rassure,
Et porte sa prière au Roi de la nature :
« O toi qui m'as comblé de bienfaits et de jours !
« Tes ordres vont bientôt en terminer le cours :
« Tu m'as donné la vie et tu dois la reprendre ;
« Mais ta croix, mais ton nom que nous venions défendre
« Seront-ils donc livrés aux mépris des mortels ?
« Avant de nous frapper relève tes autels ;
« Permets à nos guerriers d'achever leur victoire,
« Et couvre mon tombeau des palmes de leur gloire. »

Il dit, et ses accents ont fléchi l'Éternel :
Dieu jette sur la terre un regard paternel :

Son souffle épure enfin l'air que l'homme respire;
La mort de jour en jour étend moins son empire;
D'un feu contagieux le ravage est calmé,
Des tombeaux dévorants l'abyme s'est fermé,
Et, ranimé bientôt à la voix de son maître,
Avec tout l'univers l'homme semble renaître.

Déja l'armée entière a repris ses travaux:
Tout le camp doit marcher à des combats nouveaux:
On a vu du Volga les peuplades guerrières
Sur les rochers du Nord déployer leurs bannières;
Et Montbéliard, Clermont, Poligny, Frontenay,
Bauffremont et Jouffroi, Latour et Listenay
Vont briguer les premiers l'honneur d'entrer en lice,
Et d'aller au combat provoquer Johannice.
Ils étaient de l'armée et l'orgueil et l'amour:
Les vallons du Jura leur donnèrent le jour:
On admirait en eux et la force et la grace;
Leur noble cœur brûlait d'une héroïque audace;
Préparés à la guerre au milieu des tournois,
Dans les murs de Clairvaux ils avaient pris la croix;
Et quand pour le Bosphore ils quittèrent la France,
La gloire leur sourit, et la noble espérance
Aiguillonnant encor leur zèle belliqueux
Monta sur le navire et fit voile avec eux.

Guillaume les commande, et doit à leur suffrage
De ce rang périlleux le brillant avantage.
La main de Dandolo le bénit en partant :
« Va, couvre-toi d'honneur, et je mourrai content.
« A guider un vieillard tu consacrais ta vie;
« Un plus jeune cortége à tes soins se confie.
« Des exploits glorieux, prêts à finir pour moi,
« Puisse le noble champ s'étendre devant toi !
« De nombreux ennemis sous ces murs vont paraître :
« Dans tous leurs mouvements il faut les reconnaître :
« De forêts en forêts, de vallons en vallons,
« Va, sans te découvrir, compter leurs bataillons ;
« Mais d'un choc téméraire évite l'imprudence :
« Reviens; ne trompe pas ma plus chère espérance :
« Il n'est pas temps encor de courir aux combats,
« Et tu dois épargner le sang de nos soldats. »

Guillaume à ses devoirs jure d'être fidèle :
Du corps qui l'accompagne il dirige le zèle,
Gagne le Cidaris dont il franchit les eaux,
S'engage dans les bois, suit le flanc des coteaux,
Reconnaît à ses cris l'ennemi qui s'avance,
Se dérobe à sa vue et l'observe en silence.
Tel un jeune pasteur oubliant ses pipeaux
Voit passer vers le soir d'innombrables troupeaux,

Qui d'un riche vallon regrettant les prairies,
Abandonnent la Saône et ses rives fleuries :
Ils vont chercher la mort et leur nombre est compté :
La hache les attend aux murs de la cité ;
Et les mugissements de leur troupe exilée
Sont les derniers adieux qu'ils font à la vallée.

Déja de toutes parts ces sauvages guerriers
Pressent de leurs genoux les flancs de leurs coursiers;
Des rochers de l'Hémus ils traversent la chaîne,
Et du sommet des monts descendent dans la plaine.
Un arc est dans leurs mains ; la peau de leurs brebis
Flotte sur leur épaule et forme leurs habits :
Endurcis aux frimas et bravant la tempête,
Ils découvrent au ciel leur poitrine et leur tête ;
Leur cœur est animé d'un fanatisme ardent ;
Ils brûlent d'affronter les guerriers d'Occident.
Prompte à les annoncer au peuple de Byzance,
Sur un léger coursier Irène les devance :
A l'aspect des hameaux que Dampierre a détruits,
Des arbres mutilés qui n'auront plus de fruits,
De ces longs aqueducs dont les voûtes profondes
Ne portent plus aux Grecs le bienfait de leurs ondes,
La fille des héros gémit sur ces malheurs,
Et court à la vengeance en répandant des pleurs.

Tel qu'un torrent fougueux roule au pied des montagnes,
Le farouche Bulgare inonde les campagnes:
Tantôt portant la guerre au peuple des forêts,
Il l'atteint à la course, ou l'abat sous ses traits;
Tantôt, pour découvrir de nouveaux pâturages,
Des lacs et des ruisseaux il cherche les rivages:
Par-tout il va ravir les débris des moissons,
Les taureaux oubliés au milieu des sillons,
Les timides agneaux séparés de leur mère,
Les trésors des cités, et les biens de la terre.

Aux yeux des ennemis prêts à l'envelopper
Guillaume en s'éloignant ne peut plus échapper :
Comme un fatal réseau leur troupe se déploie;
De ses mailles de fer elle embrasse sa proie;
Elle avance en fureur, et croit que les destins
Au glaive du Bulgare ont livré les Latins.

Quand des limiers ardents, rapides, pleins d'audace,
Lancés avant le jour dans les bois de la Thrace,
Au milieu des rochers ont répandu l'effroi;
Si d'un antre profond ils rencontrent le roi,
Si le fier sanglier disputant le passage
A la meute bruyante oppose son courage,

Un cercle menaçant se forme autour de lui ;
Il pourra succomber, mais il n'aura pas fui :
Sur son dos frémissant ses longs crins se hérissent,
De ses grondements sourds les cavernes mugissent ;
Sur la pierre sauvage ou sur le vieux cyprès
De sa double défense il aiguise les traits ;
Et les dards recourbés dont il fouillait la terre
Vont frapper l'ennemi qui lui porte la guerre :
Ainsi, prêt à sortir de son obscur abri,
Guillaume fait entendre un redoutable cri :
« Bourguignons et Français! si vous aimez la gloire,
« A ces aventuriers vendons cher la victoire :
« Ils tournent contre nous la pointe de leurs dards,
« Et je vois les chemins fermés de toutes parts ;
« Mais ce rempart d'airain n'est point impénétrable :
« A la honte des fers la mort est préférable ;
« Choisissons ; le temps presse ; et nous avons promis
« De ne jamais tomber aux mains des ennemis. »

Il s'élance à ces mots ; et l'ardeur qui l'anime
Enflamme ses guerriers d'un courage sublime ;
En marchant au combat ils rapprochent leurs rangs :
De vastes boucliers en protègent les flancs :
La mort vole avec eux ; l'effroi les environne :
De leur témérité le Bulgare s'étonne :

Sa force, sa fureur, ses homicides traits
Ne peuvent ralentir les efforts des Français.
Poligny, Bauffremont, Listenay, Rochemore,
Dans les rangs ennemis que leur glaive dévore,
Accablés par le nombre, expirent à leur tour :
Frontenay perd son sang et voit pâlir le jour :
Beaurepaire, Andelot, l'attendent dans la tombe ;
Et ce guerrier mourant se soulève, et retombe,
En appelant à lui Montbéliard et Beaufort,
Qui vont venger sa perte et courir à la mort.
La colonne décroît ; mais toujours intrépide,
Docile aux mouvements du héros qui la guide,
Sanglante, mutilée, accélérant ses pas,
Elle combat sans cesse et brave le trépas.
Guillaume porte encor cette lance immortelle
Qui brilla si long-temps dans la main paternelle ;
Ce talisman de gloire élève sa vertu :
Sous ce fer invincible Ulric est abattu ;
Hircan et Borislas ont mordu la poussière ;
Ottogard va quitter sa dépouille grossière,
Et, d'un regard mourant, il cherche dans les cieux
Le nuage où l'attend l'ombre de ses aïeux.

Comme un chêne, où la hache ouvrit une blessure,
Secoue en frémissant sa longue chevelure,

Quand le tranchant acier qui déchire son sein
Dans ses fibres rompus se creuse un long chemin ;
Tels on voit s'entrouvrir les bataillons bulgares :
Guillaume rompt enfin ce cercle de Barbares :
Trente héros, couverts de poussière et de sang,
L'accompagnent encore et regagnent le camp ;
Les autres sont tombés ; leur immortelle absence
Annonce à l'Orient leur gloire et leur vaillance.

Quand Guillaume, chargé de ses sanglants lauriers,
Eut au camp des Latins ramené ces guerriers,
« De tous mes compagnons voyez ce qui me reste :
« Ah ! le ciel est témoin que dans ce jour funeste,
« Où j'ai vu moissonner les rangs de nos soldats,
« Ces braves n'ont trouvé qu'un glorieux trépas. »
En s'oubliant lui-même, aussitôt il rappelle
L'ardeur et les hauts faits de sa troupe fidèle ;
Et lorsque tous les chefs, admirant ses exploits,
Du prix de sa valeur lui remettent le choix,
« Seigneurs ! dit le guerrier modeste en sa victoire,
« Voilà les nobles preux auxquels je dois ma gloire :
« Si le sort me permet de recevoir de vous
« Le prix d'un dévouement qu'ils partagèrent tous,
« A tous les autres biens souffrez que je préfère
« Le rang de Chevalier qu'avait reçu mon père. »

Boniface, à ces mots, le pressant sur son cœur :
« Vous avez mérité ce haut titre d'honneur;
« Qu'il soit de vos vertus la digne récompense !
« De nos communes lois la guerre vous dispense :
« Déja dans les périls vous êtes éprouvé :
« Ce baptême de sang où vous fûtes lavé,
« Ce cœur inaccessible aux timides alarmes,
« Cette lutte héroïque et cette veille d'armes
« Vous signalent assez comme un vaillant guerrier :
« Guillaume! au nom de Dieu, je vous fais Chevalier.
« Poursuivez vos exploits : que votre noble épée
« Dans le sang innocent jamais ne soit trempée!
« De nos fiers ennemis soyez toujours l'effroi;
« Donnez votre ame à Dieu, vos jours à votre Roi. »
Il dit, et lui remet un brillant cimeterre,
Qu'il reçut de Philippe en partant pour la guerre :
D'un haubert, d'un cimier Guillaume est décoré;
Il reçoit l'accolade et l'éperon doré ;
Sur un ardent coursier comme un trait il s'élance,
Vers le ciel qu'il invoque il élève sa lance,
Jure de n'aspirer qu'à d'illustres succès,
Et de vivre et mourir en Chevalier français.

Le serment du héros retentit dans l'armée;
Par tous les troubadours sa gloire est proclamée;

Rambaud chante avec eux son intrépidité,
Ses généreux penchants, sa facile bonté,
Et ses nobles vertus qui désarment l'envie,
Et la faveur du ciel qui veilla sur sa vie.
Les sons harmonieux des harpes et des cors
A la voix des guerriers unissent leurs accords :
Ces hymnes où respire un belliqueux génie
Prolongent dans les airs leur brillante harmonie;
Et par tous les échos ce concert répété
Vole du camp latin aux murs de la cité.

C'est là que Sangaris, inquiète et craintive,
Prête au chant de Rambaud une oreille attentive.
Redoutant les soupçons, fuyant tous les regards,
Seule elle s'est assise au sommet des remparts ;
Et quand le vent du soir apporte aux sept collines
Les cris victorieux des cohortes latines,
« Je ne viens point, dit-elle, honorer leurs exploits :
« Je viens d'un seul guerrier reconnaître la voix :
« Sans trouble et sans plaisir je ne saurais l'entendre :
« O Dieu ! Punissez-moi d'un souvenir si tendre. »

Murzufle cependant du faîte des Sept-Tours
Voit les fils du Volga marcher à son secours :

Au monarque étranger Byzance ouvre ses portes;
Il entre accompagné de ses longues cohortes.
Par un cruel combat le Bulgare irrité
Brandit en menaçant son glaive ensanglanté;
Et les Grecs, effrayés d'un tel auxiliaire,
Frémissent devant lui d'un trouble involontaire.
Murzufle vient offrir aux sauvages héros
La coupe des festins et le lit du repos :
De l'immense hippodrome ils assiégent l'entrée;
C'est là que du banquet la table est préparée:
D'une barrière à l'autre, on voit ces bataillons
Planter leurs javelots, tendre leurs pavillons;
Et ce peuple, étonné de camper dans Byzance,
Laisse échapper des cris de haine et de vengeance.

Dans le cirque des Grecs de nombreux monuments
Des murs de Constantin somptueux ornements,
Érigés par les arts, conquis par la victoire,
De leurs nobles aïeux rappelaient la mémoire.
D'un culte qui n'est plus les traits mystérieux
Couvrent cet obélisque élevé vers les cieux,
Et de tout l'Orient les célèbres idoles
Du berceau d'Osiris entourent les symboles.
Ces longs serpents d'airain en colonne élancés
Dans le temple de Delphe avaient été placés;

Redoutables appuis de cet oracle antique,
Ils soutinrent jadis le trépied prophétique.
Tous les marbres des dieux, de leur temple exilés,
Dans cette vaste enceinte ont été rassemblés;
Le Bosphore, en cessant d'adorer leur image,
A l'œuvre du génie offre encor son hommage.

D'un éclat imprévu le Barbare est surpris;
Mais les arts qu'il ignore excitent ses mépris;
Et d'un regard farouche il voit dans l'hippodrome
Les fastueux débris de la Grèce et de Rome,
Ces palmes, ces autels, ces témoins glorieux
Des grandeurs des humains et du pouvoir des cieux.
« Ainsi, dit Johannice, il ne reste à Byzance
« Que le stérile éclat d'une vaine puissance!
« Dans ces murs orgueilleux, ne nous étonnons plus
« Si les fils des Romains furent enfin vaincus:
« En frivoles succès leur vanité féconde
« Renonça pour les arts à l'empire du monde.
« Ce ne fut point ainsi que l'on vit autrefois
« Les Scythes nos aïeux étendre leurs exploits:
« Attila, que le Ciel chargea de sa vengeance,
« Eut un camp pour palais, et pour sceptre une lance:
« Il opposait sa force au luxe des Romains;
« Les dépouilles du Tibre enrichirent ses mains;

« Et ce règne fameux nous apprend que la guerre
« Doit seule disposer des trônes de la terre. »

Entre les monuments consacrés aux héros
Le Bulgare s'arrête en achevant ces mots :
Sur la pierre et le bronze il a cru reconnaître
Ses ancêtres vaincus, tombant aux pieds d'un maître,
Et des larmes de sang ont roulé dans ses yeux.
« Guerriers ! souffrirons-nous ce spectacle odieux ?
« C'est ici qu'étalant le butin des conquêtes,
« Constantin, Théodose, ont célébré leurs fêtes :
« Dans ces affreux tableaux de leurs exploits passés
« Je revois notre honte et nos malheurs tracés :
« Quelle est cette tribu, tremblante et désarmée,
« Qu'enchaîne à son triomphe une insolente armée ?
« Ces captifs sont courbés sous un joug rigoureux,
« Et sèment des moissons qui ne sont pas pour eux :
« De leurs rois dans les fers la race est détrônée ;
« Aux travaux des rameurs je la vois condamnée :
« Leurs dieux même, rangés sous la loi du vainqueur,
« D'un honteux esclavage éprouvent la rigueur.
« Toi qui nous relevas et qui rompis nos chaînes !
« O Ciel ! contre les Grecs éternise nos haines :
« En nous montrant encor nos aïeux outragés,
« Par le bras de leurs fils tu veux qu'ils soient vengés. »

Aussitôt Johannice, attaquant Théodose,
Brise le monument de son apothéose :
On l'imite, et sa hache a donné le signal.
Constantin est frappé sur son char triomphal :
Aux dieux comme aux héros on déclare la guerre :
Ce Jupiter, armé d'un impuissant tonnerre,
Ébranlé tout-à-coup par un peuple égaré,
Roule aux pieds des humains qui l'avaient adoré.
Ils osent outrager Vénus au doux sourire :
Les Graces ont perdu tous leurs droits à l'empire ;
Et de barbares mains mutilent ces contours
Que ne protègent plus les flèches des amours.
Fleuves qui vous penchez sur vos urnes profondes !
Nymphes prêtes à fuir vers la rive des ondes !
Divinités des mers, de la terre et du ciel !
Vous tombez sous les coups d'un farouche mortel :
Tout l'Olympe est soumis au Roi de Bulgarie,
Et Mars est le seul Dieu qu'épargne sa furie :
Le casque sur le front, et la lance à la main,
Il garde dans le camp un pouvoir souverain ;
On le redoute encore, et jusqu'en son image
Ces sauvages guerriers respectent le courage.

Cependant leur audace et leurs cris de fureur
Autour de l'hippodrome ont semé la terreur.

Murzufle est-il réduit à souffrir en silence
L'insulte, les mépris et l'affreuse licence?
« Voilà, dit Nicétas, le funeste allié
« Dont nous n'avons pas craint d'implorer l'amitié :
« Nos temples, nos palais sont livrés aux Bulgares.
« Ah ! s'ils nous font rentrer dans les rangs des Barbares,
« S'ils dégradent ce peuple au lieu de le venger,
« Délivre-nous, grand Dieu! d'un secours étranger:
« Quand nous avons perdu l'éclat de la victoire,
« De l'empire des arts conserve-nous la gloire :
« Dans ces temps orageux, par-tout ils ont péri ;
« L'enceinte de Byzance était leur seul abri ;
« Et tu nous promettais que sur l'Europe entière
« Leur flambeau ranimé répandrait sa lumière.
« N'éteins pas aujourd'hui leurs dernières splendeurs :
« Rappelle à nos enfants les jours de nos grandeurs;
« Console ma patrie, et, dans sa décadence,
« D'éclairer les humains laisse-nous l'espérance . »

Mais qui peut arrêter leur transport criminel?
Le Bulgare ira-t-il insulter l'Éternel,
Frapper les Chérubins au fond du sanctuaire,
De ses pieux trésors dépouiller le Calvaire,
Renverser le Sauveur élevé sur la croix,
Et briser la couronne au front du Roi des Rois ?

« Peuples! s'écriait-il, vos crédules hommages
« Doivent-ils s'adresser à de vaines images?
« Guerre, implacable guerre à ces dieux des païens,
« Que je retrouve encor dans les temples chrétiens!
« De ces divinités par le temps abattues
« Quels coupables mortels relèvent les statues?
« Sous les traits des humains vous m'offrez l'Éternel:
« Jupiter reparaît armé des clefs du ciel :
« Aveugles héritiers des dieux du capitole,
« Sous des noms différents gardant la même idole,
« D'un encens criminel vous souillez le saint lieu;
« Et le marbre et l'airain prend la place de Dieu.
« L'homme ose-t-il toujours se choisir pour modèle
« Lorsqu'il peint du Très-Haut la puissance immortelle,
« Et ne craignez-vous pas d'attirer son courroux
« En voulant abaisser sa grandeur jusqu'à vous ? »

Il dit, et les guerriers qu'entraîne son exemple
Pénètrent à-la-fois dans le parvis du temple:
Ils sont prêts à porter leurs sacriléges mains
Sur l'autel et la croix du Maître des humains.
Mais déja pour garder cette demeure sainte
Tous les Grecs accouraient autour de son enceinte.
Lascaris, Nicéphore, et Néarque, et Branas,
Près de Sainte-Sophie assemblent leurs soldats,

Et, des profanateurs suspendant le ravage,
Ils réclament l'appui de ce Dieu qu'on outrage:
Le tumulte redouble, on se mêle au hasard;
Johannice irrité lance le premier dard ;
Le sang de Nicéphore a rougi la poussière ;
Lorsqu'entre les partis une noble guerrière ,
Irène, s'avançant à pas précipités :
« Retenez vos transports ; barbares ! Arrêtez :
« S'il faut une victime, épargnez ma patrie,
« Et tournez contre moi votre aveugle furie :
« J'ai remis dans vos mains le fer de mon époux;
« Que sa veuve et son fils expirent sous vos coups !
« Ce sang infortuné doit plaire à Johannice :
« De ma crédule erreur que son bras me punisse !
« C'est moi qui, réclamant vos funestes secours,
« Ai conduit votre armée aux portes des Sept-Tours.
« our la dernière fois Irène vous implore;
« J'ai reçu vos serments ; j'ose y compter encore :
« Je les invoque, au nom de l'honneur, de la foi,
« Qui dans tous ses desseins doit signaler un Roi,
« Au nom d'un peuple entier, au nom de ce Dieu même
« Dont vous croyez venger la majesté suprême.
« Voulez-vous dépeupler et changer en déserts
« Les palais consacrés au Roi de l'univers ?

« Le Dieu que nous servons est aussi votre père;
« Sous les traits d'un vieillard souffrez qu'on le révère:
« Au milieu de son temple épargnez ses enfants :
« La gloire attend ailleurs vos drapeaux triomphants.
« Tournez les yeux; voyez autour des sept collines
« S'avancer contre nous les cohortes latines;
« C'est là qu'il faut marcher ; voilà les ennemis,
« Les périls , les exploits que je vous ai promis. »

Comme au fond du creuset que la flamme environne
Le bronze en s'échauffant s'amollit et bouillonne,
Tel, à l'aspect d'Irène, un trouble inattendu
Pénètre tous les sens du monarque éperdu.
Il frémit en secret d'être sensible aux larmes :
Le désespoir d'Irène en relève les charmes;
Et, ne résistant plus à l'ascendant vainqueur
Qu'une femme à genoux exerce sur son cœur,
« Madame! lui dit-il, disposez de ma vie:
« Je ne dois rien aux Grecs; c'est vous que j'ai suivie:
« C'est pour vous qu'éteignant ma vieille inimitié
« J'ai senti que mon cœur s'ouvrait à la pitié.
« Mais vous voyez ce peuple, à sa haine fidèle,
« Nous menacer encor d'une main criminelle:
« Vos aïeux trop long-temps ont combattu les miens;
« Pour assurer la paix il faut d'autres liens;

« Et, lorsqu'à vous servir un Bulgare s'engage,
« De la foi de Byzance il veut avoir un gage:
« J'oublierai de vos Grecs les orgueilleux défis,
« Je prendrai sous ma garde et vous et votre fils,
« Si me chargeant du soin de votre destinée
« Vous jurez de me suivre aux autels d'hyménée :
« Parlez, et je suis prêt à répondre à vos vœux. »

Irène en frémissant écoutait ces aveux:
Doit-elle, abandonnant l'intérêt de sa gloire,
Du grand Paléologue offenser la mémoire,
Oublier les fureurs d'un Barbare irrité,
Et plier sous le joug de la nécessité ?
De tristesse et d'effroi son ame est pénétrée :
« Vous voyez, lui dit-elle, une veuve éplorée,
« Qui n'a pour vous fléchir que les droits du malheur :
« D'un cœur qui saigne encor respectez la douleur,
« Et ne m'imposez point la pénible contrainte
« D'un funeste lien qu'aurait formé la crainte.
« Avant de réclamer le prix de vos secours,
« Vengez Paléologue et sauvez les Sept-Tours.
« Sans rejeter vos soins, sans m'enchaîner d'avance,
« Je fais choix du guerrier qui défendra Byzance:
« C'est à la gloire seule à nommer mon époux,
« Délivrez ma patrie, et mon cœur est à vous. »

Ces mots ont apaisé le Roi de Bulgarie ;
Et des séditieux désarmant la furie,
Il s'éloigne du temple, il ordonne aux soldats
D'aller dans l'hippodrome attendre les combats.
Leur criminelle audace et leurs fureurs impies
Dans l'ombre de la nuit sont enfin assoupies ;
Et parmi les débris des dieux et des héros
Sur les marches du cirque ils goûtent le repos.



CHANT XIII.

Les Latins dans leur camp, les Grecs dans leurs murailles
Reprenaient à-la-fois le glaive des batailles;
Et lorsque les clameurs d'un peuple furieux
Des murs de Constantin s'élevaient vers les cieux,
« Guerriers! dit Boniface, attaquons ces barbares:
« Entendez-vous les cris des Grecs et des Bulgares?
« De leurs nouveaux liens le ciel les a punis,
« Et pour se déchirer ils se sont réunis:
« Hâtons-nous : saisissons pour entrer dans Byzance
« Le jour où la discorde affaiblit sa défense. »

Il dit, et tout le camp se prépare aux assauts:
D'armes et de soldats on charge les vaisseaux:
Français! Italiens! le clairon vous appelle;
La gloire vous attend dans sa lice immortelle:
Ses chants inspirateurs enflamment vos héros;
Elle aplanit pour eux la surface des flots;

18.

Et lorsqu'à l'horizon apparaît la lumière,
Quand le disque du jour lancé dans la carrière
Vient ranimer l'éclat d'un ciel brillant et pur,
Et roule étincelant sous la voûte d'azur,
Tous ces nobles guerriers, émules de courage,
Vont sur un double rang chercher l'autre rivage.

D'un immense arsenal qui flotte sur les eaux,
Les dards et les brandons volent vers les créneaux;
Et les sillons de feu dont ils couvrent l'armée
Étendent sur le port une voûte enflammée.
Par d'égales fureurs Byzance leur répond :
Une grêle de traits se croise, se confond :
Les frondeurs, les archers bordent les sept collines,
Et vont frapper au loin les galères latines;
Tandis qu'au pied des murs ardente à se ranger
L'avant-garde est encore à l'abri du danger.

Ainsi du haut des monts la cascade élancée
S'enfuit en déroulant son onde courroucée:
Sa mugissante voix ébranle les échos :
Loin des flancs du rocher d'où s'échappent ses flots,
Elle arrondit son cours incliné vers la terre;
Et sous l'humide arceau de sa voûte légère

Les jeunes villageois viennent, dans les beaux jours,
Affronter sa furie et cacher leurs amours.

Mais bientôt des combats la bruyante tempête
Menace tous les rangs et gronde sur leur tête :
Par un faible intervalle à peine séparés,
Les Grecs et les Latins se joignent par degrés;
Et des Français, unis sous la blanche bannière,
La flotte impétueuse aborde la première.

Murzufle et Johannice, oubliant leurs débats,
Dans ce commun péril assemblaient leurs soldats :
Ils partagent entre eux le soin de la défense.
Les Grecs vont occuper la pointe de Byzance;
Et du milieu du port jusqu'aux rives des mers
De leurs nombreux guerriers les remparts sont couverts.
Les Bulgares, rangés près de la tour d'Irène,
Vont combattre bientôt devant leur souveraine:
De leur vaillant monarque ils adoptent le choix;
Dans un profond silence ils écoutent sa voix,
Quand, des héros du Nord leur peignant la mémoire,
Il ouvre devant eux les fastes de leur gloire.
« Amis! dit Johannice, imitons nos aïeux:
« Ils sont encore armés dans la plaine des cieux:

« Voyez leurs bataillons parcourant les nuages :
« Ils volent aux combats sur l'aile des orages ;
« Un barde les précède, et le souffle des airs
« A la céleste harpe a rendu ses concerts.
« Quand l'Ange de la mort vient briser nos entraves,
« Ces plaisirs immortels sont destinés aux braves :
« Aux glorieux banquets le héros est conduit :
« De ses premiers exploits le souvenir le suit ;
« Et les enfants du ciel, célébrant sa vaillance,
« Remettent dans ses mains et la coupe et la lance. »
Il dit ; et du Volga les peuples aguerris
Répondent à leur roi par de sauvages cris.
Leurs brûlants javelots commencent le carnage ;
Comme un noir tourbillon ils couvrent le rivage ;
Et Lothaire, Conflans, Grammont, Valentinois
En abordant au port sont frappés à-la-fois.

Des remparts cependant l'escalade s'apprête ;
De leurs flancs escarpés il faut gravir le faîte :
Les Chevaliers latins, l'un par l'autre conduits,
S'élèvent tour-à-tour sur de frêles appuis,
Menacent les créneaux, et trouvent à leur cime
Le glaive du Bulgare et les bords d'un abyme.
Déja, du haut des murs, de funestes leviers
En balançant leurs bras écrasent ces guerriers,

Ou, de leur main de fer qui sur eux se déploie,
Vont saisir dans les rangs une sanglante proie:
Les débris des rochers, des créneaux, des cyprès
Roulent sur les vaisseaux, mutilent leurs agrès;
Et contre les remparts les échelles dressées
Sous ces pesants fardeaux retombent fracassées.

Illustre Châtillon! quel effrayant transport
Sur la tour du fanal te fait chercher la mort!
Les mâts de ton vaisseau, les créneaux de Byzance
Laissaient encore entre eux la longueur d'une lance;
Tu montes sur la hune; et portant tes regards
Sur l'intrépide Hermos qui défend les remparts,
Pour arriver à lui tu franchis cet espace,
Et combats l'ennemi dans les murs de la place.
Témoin de tes dangers, le généreux Nemours
Veut partager ton sort et vole à ton secours.
Sa force et sa valeur égalaient son adresse;
L'antilope légère avait moins de vitesse;
Il te suit, il s'élance : ô rigoureux destin!
Au créneau qu'il saisit Nemours s'attache en vain;
Proclès l'a repoussé sur sa poupe sanglante,
Et tous ses matelots sont glacés d'épouvante.

Mais du fier Châtillon le cœur n'a point frémi:

Terrible, infatigable, il frappe l'ennemi ;
Il immole Proclès, Albéric, Absimare,
Hermos, Cantacusène et le farouche Abgare.
Le carnage, l'effroi s'étend autour de lui ;
Le brave a succombé, le lâche s'est enfui :
De tous ses défenseurs la tour est dépouillée,
Comme on voit la forêt par les vents effeuillée ;
Et ce preux Chevalier appelant ses soldats,
« Je vous montre, a-t-il dit, la route des combats :
« Châtillon vous attend au sommet des murailles. »
Aussitôt Courtenay, Foscarini, Saintrailles
Des flancs de leur navire accourent aux créneaux
Sur de tremblants degrés que balancent les eaux ;
Quand l'échelle s'incline, et flottant incertaine,
S'abat en gémissant sous le poids qui l'entraîne.
A travers les périls, le superbe Crillon
Enfin sur le rempart a rejoint Châtillon :
Mais semblable au vautour, qu'une flèche imprévue
Poursuit et va frapper au milieu de la nue,
Du faîte de ces murs arrosés de son sang
Il tombe avec le trait qui déchire son flanc.
Châtillon, resté seul, garde encor sa conquête ;
Et, tel que le rocher battu par la tempête
Résiste inébranlable à la fureur des flots,
Tel au milieu des Grecs s'élève le héros.

Du sommet des coteaux qui dominent Byzance,
Murzufle reconnaît les couleurs de la France;
Et lorsque Châtillon, debout sur les remparts,
Du farouche Monarque a frappé les regards,
« Voilà donc le guerrier dont la funeste gloire
« Aux armes du Bosphore arracha la victoire,
« Dans ce jour désastreux, jour de deuil et d'effroi,
« Où tant de sang baigna les champs de Godefroi! »
Il dit, et respirant la haine et la vengeance,
Il fait voler sur lui sa formidable lance:
Le démon des combats en aiguisa le fer;
Sa pointe était trempée aux torrents de l'enfer;
Elle atteint Châtillon, traverse son armure,
Et d'un poison mortel inonde sa blessure.
Bientôt son bouclier s'échappe de sa main:
De nombreux javelots se plongent dans son sein;
Et le peuple effrayé qu'il avait mis en fuite
Lorsqu'il est abattu sur lui se précipite.
« Grace au ciel! a-t-il dit, je suis l'heureux guerrier
« Qui sur les murs des Grecs s'élança le premier:
« C'est au lit de l'honneur que Châtillon succombe;
« Mon nom sera fameux par le lieu de ma tombe. »

Peindrai-je Capello, Morosini, Latour,
Sous le fer de Murzufle expirant tour-à-tour,

Et les derniers instants du jeune Bassompierre,
Pressant contre son cœur sa sanglante bannière,
Et Duras et Narbonne et Brienne et Durfort,
Dont les yeux sont couverts des ombres de la mort?
Dans les rangs glorieux d'une vaillante armée
La foule des héros nuit à leur renommée :
Ils brillent un instant, et l'éclat du passé
Par de nouveaux exploits est souvent effacé;
Mais de tous ces guerriers qu'a négligés l'histoire
Au sein de leur famille on garde la mémoire :
Des vertus de son père on s'attendrit encor :
Ces archives d'honneur, ce précieux trésor
Sont d'un vrai Chevalier le plus noble héritage;
Le temps peut agrandir cet illustre apanage,
Et des mêmes lauriers les fils ambitieux
Veulent vivre et mourir dignes de leurs aïeux.

Tandis que les héros d'Italie et de France
De degrés en degrés escaladaient Byzance,
D'une sanglante attaque ordonnant les travaux
Baudouin sapait les murs et marchait aux assauts.
Déja le fer aigu d'une longue tarière
Pénètre en circulant dans le sein de la pierre,
Et creusant devant lui son ténébreux sentier,
Élargit sourdement la route du bélier :

Bientôt le bélier même, en balançant sa tête,
Frappe, fuit et revient plus prompt que la tempête:
Il se plonge, il bondit dans le mur entr'ouvert;
Et les débris fumants dont le sol est couvert,
Jusqu'au pied de la brèche exhaussés en colline,
En préparent l'accès à la valeur latine.

Mais Branas, Lascaris, redoublant leurs efforts,
Ferment aux assiégeants ces périlleux abords;
Tels qu'on voit deux lions entourés de carnage
Disputer aux chasseurs leur caverne sauvage,
Et contre un peuple, armé de dards et de flambeaux,
Défendre en rugissant leurs faibles lionceaux.

Sur la brèche deux fois La Feuillade s'élance
Et deux fois Lascaris le frappe de sa lance.
Boyer, Valois, Duprat, l'intrépide Chapteuil
Trouvent sur ce rempart un glorieux cercueil :
Brave et noble De Gand! tu tombes à leur tête,
Comme un beau peuplier que brise la tempête :
Ta grace, ton esprit, ton aimable bonté,
Tout périt en un jour; ton nom seul est resté.
Et toi, Donnadéi! quels rayons de lumière
Ton génie étendait sur la nature entière!

Elle te découvrit son sein mystérieux;
D'un regard pénétrant tu lisais dans les cieux:
Quoi! cette illustre tête est déja condamnée!
Dans sa brillante fleur ta vie est moissonnée;
La nature a repris son voile accoutumé;
Tu meurs, et dans tes mains son livre s'est fermé.
Amis de la vertu, des arts et de la gloire!
Par de tendres regrets honorez sa mémoire.

Rambaud le voit tomber et frémit de douleur:
La mort des nobles preux irrite sa valeur;
Il est prêt à les suivre; il court à la vengeance;
Et les chants belliqueux des fils de la Provence
Entraînent sur ses pas Archambaud, Valincourt,
Et Gisors et Champlitte et Béthune et d'Harcourt.
« Troubadours et guerriers! achevons notre ouvrage :
« Un triomphe immortel est le prix du courage :
« Notre couronne est prête, et ce jour glorieux
« Nous assure un empire ou nous conduit aux cieux. »
En prononçant ces mots, Rambaud lève sa lance,
Et suspendant sa harpe aux remparts de Byzance,
« Il est temps de combattre, a-t-il dit, et ma voix
« A répété ses chants pour la dernière fois. »
Aussitôt les soldats poussent le cri de guerre:
Leurs terribles accents ont l'éclat du tonnerre:

De nouveaux bataillons aux combats rappelés
Attaquent à-la-fois les remparts ébranlés:
Sous leurs coups furieux un boulevard s'écroule;
L'élite des guerriers s'y précipite en foule :
Néarque et Lascaris sont blessés par Rambaud,
Manuel est tombé sous le fer d'Archambaud;
Et Neuilly, Valincourt et le brave d'Humières
Au milieu des débris vont planter leurs bannières.
Ils allaient triompher, quand du haut d'une tour
Sur leurs pâles lauriers on les frappe à leur tour:
Tigrane fait lancer du sommet des murailles
Tous les Grecs abattus par le fer des batailles;
Et de ce poids sanglant les Latins accablés
Sur la rive des flots tombent amoncelés.
Des enfants du Bosphore ainsi la perte même
Fournit à ce barbare un nouveau stratagême :
Que dis-je? avec les morts il confond les mourants;
Et ces accents plaintifs, et ces cris déchirants
Qui sont des malheureux la défense dernière
Ne peuvent arrêter sa rage meurtrière.
O Dieu! quel désespoir, quels excès de fureur
De ces cruels assauts vont redoubler l'horreur!
Plus sombre que la nuit, plus prompte que l'orage,
La mort vole et s'étend des créneaux au rivage.

Le danger, l'infortune arment de toutes parts
Les guerriers, les enfants et les faibles vieillards :
Irène ! Sangaris ! illustres héroïnes !
Accourez avec eux sur ces vastes ruines.
Les uns vont implorer les célestes secours ;
A l'appui des enfers les autres ont recours :
« O toi ! dit Euphrosine, Ange des noirs abymes !
« Voici, voici l'instant de choisir tes victimes :
« Rougis dans tes brasiers nos flèches et nos dards,
« Et d'un torrent de feu viens couvrir nos remparts. »
De la terre à ces mots déchirant les entrailles,
S'élance sur les murs le démon des batailles.
Criminel artisan d'un combat furieux,
En excitant la guerre il se dérobe aux yeux :
A son souffle infernal, la flamme qui s'allume
Fait déja bouillonner le liquide bitume ;
Et déja, ruisselant de leurs urnes de fer,
Coulent sur les Latins ces cascades d'enfer.
O du fleuve homicide épouvantable image !
Une lave brûlante inonde le rivage :
Et ce torrent fatal, s'épanchant à grands flots,
Du linceul de la mort va couvrir les héros :
De leurs corps déchirés les blessures s'irritent ;
Les Latins loin des murs en vain se précipitent :

Ne pouvant échapper, dans leur muette horreur,
Aux flammes dont leur course attise la fureur,
Ils se plongent vivants dans l'abyme des ondes;
Mais la mort les poursuit sous ces voûtes profondes;
Et bientôt s'élevant sur des ailes de feu
Les ames des martyrs remontent jusqu'à Dieu,
Tel qu'aux rayons du jour s'exhale et s'évapore
Le brouillard fugitif qui couvre le Bosphore.

Rambaud précède encor ce cortége immortel:
Les guerriers expirés le suivent vers le ciel;
Et sa voix se mêlant aux nobles chœurs des Anges
Du Dieu qui l'a sauvé va chanter les louanges,
Tandis que sur la terre un long cri de douleur
Fait retentir les bords témoins de sa valeur.
On proclame sa gloire en lui donnant des larmes;
L'accablement succède à la fureur des armes;
Et le nom de Rambaud, le bruit d'un tel revers
Du milieu des Latins s'élèvent dans les airs.

Au signal de sa mort, Sangaris éperdue
Sur ces bords désolés promène au loin sa vue:
Le lugubre rivage étendu sous ses yeux
N'offre plus qu'un désert morne et silencieux.

« Déplorable patrie! affreuse destinée!
« Dans quel gouffre de maux m'avez-vous entraînée?
« C'est vous qui m'imposant des devoirs inhumains
« De cette urne fatale avez chargé mes mains:
« J'ai versé les torrents du feu qui le dévore:
« D'un cœur au désespoir qu'exigez-vous encore? »
Elle dit: la douleur étouffe ses accents:
Un délire inconnu s'empare de ses sens:
Elle appelle Rambaud, et d'un regard funeste
Contemple la lumière et la voûte céleste.

Dieu! quelle illusion! quel charme inattendu!
Le héros qu'elle pleure à ses yeux est rendu;
Soit que l'ame échappant au séjour de sa gloire
De ses premiers liens conserve la mémoire,
Et d'un être fragile immortelle moitié
Pour les maux des humains garde quelque pitié,
Soit que d'un doux penchant Sangaris occupée
Reconnaisse par-tout les traits qui l'ont frappée.
La harpe de Rambaud semble, du haut des cieux,
Porter vers Sangaris des sons harmonieux;
Et sa touchante voix, plus flexible et plus tendre,
Comme un écho lointain déja se fait entendre.
« Sur mon sort, a-t-il dit, cesse de t'alarmer:
« D'un amour immortel je puis encor t'aimer:

« J'attends pour te revoir la troisième journée,
« Et prépare pour toi le chant de l'hyménée. »
En écoutant ces mots, Sangaris a cru voir
Ce glorieux époux prêt à la recevoir :
Des anges et des saints le cercle l'environne;
Ils posent sur son front l'éternelle couronne;
Et les astres du ciel, brillants de feux nouveaux,
Des pompes de l'hymen sont les sacrés flambeaux.
De leurs vives clartés Sangaris éblouie
Dans les bras de ses sœurs retombe évanouie.

Cependant les enfers et l'ordre des destins
Repoussaient à la fois les efforts des Latins.
Un mugissement sourd s'échappant de la terre
Répondait en grondant aux éclats du tonnerre;
Des fantômes armés, ministres du trépas,
Pour perdre ces guerriers les poussaient aux combats;
Par un voile de feu la brèche était fermée;
Des périls sans espoir décourageaient l'armée;
Et renonçant enfin à d'impuissants assauts,
Les chefs et les soldats regagnent les vaisseaux.
Mais, poursuivis encor par les dards et les flammes,
Dans cet affreux tumulte entrechoquant leurs rames,
Naviguant au hasard, égarés, confondus,
Entre la double rive ils flottent éperdus :

Le souffle des enfers, bouleversant les ondes,
Emporte loin du bord leurs poupes vagabondes:
Le gouvernail se brise aux mains des matelots;
Les Latins sont vaincus par la fureur des flots;
Tous les vents déchaînés mugissent sur leur tête,
Quand Murzufle, témoin des coups de la tempête,
Accourt à Johannice; et du haut des remparts
Vers la rive opposée étendant ses regards,
« Galata, lui dit-il, à vos yeux se déploie:
« La fortune vous livre une facile proie:
« Sur les flots irrités notre ennemi s'enfuit,
« Et loin de nos remparts l'orage le poursuit:
« Arrachez aux Latins tout espoir de retraite,
« Et sous leurs pavillons achevez leur défaite. »

Le Bulgare était prêt: Tigrane et Venceslas
De leur propre fureur enflamment les soldats.
Ces barbares voyaient en frémissant de rage
Les fils de l'Occident échapper au carnage:
Johannice entouré de deux mille guerriers
Les entraîne avec lui sur de fougueux coursiers:
Du Cidaris bientôt ils atteignent les rives,
Franchissent comme un trait ses ondes fugitives,
Et, vers le camp latin précipitant leurs pas,
Sans gloire et sans péril vont porter le trépas

A des guerriers blessés, qu'une vive souffrance
Au glaive du Bulgare exposait sans défense.
Autour de ces cruels le sang coule à grands flots,
Et leur barbare chef les anime en ces mots :
« Contre nos ennemis soyons inexorables :
« S'ils nous avaient vaincus ils seraient implacables :
« Aux maux de l'Orient les Latins réservés
« Nous puniraient un jour de les avoir sauvés. »

Vers le milieu du camp s'élevait un hospice :
De ses remparts sacrés l'enceinte protectrice
Donnait encore asyle à quatre cents soldats,
Blessés avec Dampierre au milieu des combats.
Noblement résignés aux périls de la guerre,
Sans se plaindre du sort ils quitteront la terre,
Et déja leurs regards se tournent vers les cieux :
« Cherchons, leur dit Dampierre, un trépas glorieux.
« Non, ce n'est point assez d'attendre le martyre :
« Cette lance me reste ; et tant que je respire
« Je dois sans balancer marcher aux ennemis,
« Et rendre compte à Dieu du fer qu'il m'a remis. »
Il dit, et ces guerriers que le malheur rassemble
Jurent tous de combattre et de périr ensemble :
Les Chevaliers du Temple et les Hospitaliers,
Urboise, Montaigut, l'intrépide Villiers,

Des blessés, des mourants protecteurs magnanimes,
Jusqu'au dernier soupir défendront ces victimes.

Mais le péril s'accroît; les murs sont ébranlés;
Un bélier suspendu frappe à coups redoublés :
Venceslas, pénétrant dans cette auguste enceinte,
Va du Dieu des chrétiens forcer la maison sainte;
Il attaque le temple et, la hache à la main,
S'attache furieux à ses portes d'airain :
O noble désespoir! Soudain les portes s'ouvrent;
Et des guerriers latins les lances se découvrent.
Dampierre est à leur tête : une mâle vertu
Ranime la langueur de son corps abattu :
Sur un char élevé ce chevalier s'avance ;
Tous les Hospitaliers secondent sa vaillance,
Et rappellent ces jours de gloire et de malheur
Où vers Tibériade éclata leur valeur,
Quand, du brave Raymond protégeant la retraite,
Ils couvraient de lauriers leur sanglante défaite.
Que d'ennemis tombés dans ces affreux combats!
Le javelot d'Urboise immole Venceslas :
Valdimir, Albigan, armés contre Dampierre,
Sous les coups du héros vont mordre la poussière.
Courbé sur un genou dont il fait son appui,
Pour mourir avec gloire il combat aujourd'hui;

Ciel! en bravant la mort il sème le carnage:
Dans les rangs ennemis il s'ouvre un long passage:
Rosalba, dirigeant ses belliqueux coursiers,
Paraît comme un Génie au milieu des guerriers.
Quel glorieux prestige entoure l'héroïne!
Son cœur est animé d'une force divine;
Ses traits et ses accents n'ont plus rien de mortel:
Le Bulgare croit voir une fille du ciel
Qui, des arrêts du sort terrible messagère,
Vient frapper ses soldats sur la rive étrangère,
Et, prête à retourner vers les plages du Nord,
Doit apprendre à leurs fils qu'ils ont trouvé la mort.
Ses esprits sont frappés d'un présage funeste:
Il ne peut triompher de ce pouvoir céleste;
La fortune sanglante échappe de ses mains:
Il voit avec horreur la flotte des Latins
Qui déja, surmontant les fureurs de l'orage,
Pour sauver Galata cingle vers le rivage.

« Guerriers! dit Boniface, unissons nos efforts:
« Jetons-nous dans les flots pour en gagner les bords:
« Le sort nous a trahis sous les murs de Byzance;
« C'est ici que des Grecs il faut tirer vengeance.
« Aux désastres du camp Dampierre a survécu;
« Il est enveloppé, mais il n'est pas vaincu;

« La tour de Galata porte encor sa bannière:
« Guerriers! accourez tous au secours de Dampierre. »

Du haut de son navire il s'élance à ces mots,
Se plonge, et reparaît sur la face des flots:
Des vagues en courroux il brave la menace:
Sa tête est sans cimier, son corps est sans cuirasse;
L'épée est le seul bien qu'ait gardé ce héros.
Tout l'imite et le suit : soldats et matelots
Partagent ses périls, s'avancent à la nage,
Ou, la rame à la main, vont chercher le rivage.
Plus grand, plus héroïque au milieu des revers,
Leur courage résiste aux fureurs des enfers;
Et le Dieu dont le bras enchaîne les tempêtes,
Le Dieu qui tient son sceptre étendu sur nos têtes,
De la nue embrasée éteignant les éclairs,
A rétabli le calme et des flots et des airs.
Vers la rive du port les poupes entraînées
Au pied de Galata sont enfin ramenées:
Les Latins sont sauvés; et ces braves soldats
Sur les débris du camp retournent aux combats.
Armés de javelots, de dards, de cimeterres,
Ils semblent précédés des mânes de leurs frères,
Qui, d'une voix lugubre excitant leur courroux,
Appellent des vengeurs et dirigent leurs coups.

Des Bulgares bientôt la force est ébranlée;
Et Tigrane, abattu dans l'horrible mêlée,
Maudit avec effroi Byzance et son pays,
En accusant les Grecs de les avoir trahis.
Sanglant, percé de coups, l'ennemi prend la fuite:
Boniface, Baudouin volent à sa poursuite;
Et tels que dans la nuit les sinistres oiseaux
Qui d'une vaste tour assiégent les créneaux,
Effrayés par l'éclat de vingt torches funèbres,
Au milieu des forêts vont chercher les ténèbres,
Tel, à travers le sang et la foule des morts,
Le cruel Johannice abandonne ces bords,
Et cède en frémissant aux phalanges latines
Qui du camp dévasté regagnent les collines.
Trois fois pour les combattre il tourne ses coursiers;
Et trois fois sur ses pas ramenant ses guerriers,
Dans sa marche incertaine il hésite, il s'arrête;
Il voudrait au danger n'exposer que sa tête,
Et, devant les Latins trop fier pour reculer,
Par un dernier effort il va se signaler.

Déja sur les hauteurs retenant ses cohortes,
Le monarque lui seul s'avance vers les portes;
Et provoquant Baudouin d'une éclatante voix :
« Pour te chercher encore ici tu me revois:

« Déserteur des assauts! tu crois sauver ta vie;
« Il n'est plus temps de fuir; c'est moi qui te défie:
« C'est moi: je tiens le fer qui doit trancher tes jours;
« Et j'ai déja promis ta dépouille aux vautours. »

« Quel que soit, dit Baudouin, le destin qui m'attende,
« Je fais sans balancer ce que l'honneur commande.
« Sous les rangs de cyprès qui couvrent ces coteaux
« Marchons; ouvrons la lice au milieu des tombeaux:
« La mort de toutes parts en occupe l'espace,
« Et pour l'un de nous deux elle y marque une place. »

Le Bulgare, à ces mots, le mesurant des yeux,
Même avant le combat se croit victorieux;
Il ne maîtrise point les transports de sa haine,
Et brûle de servir la vengeance d'Irène.
Son bras porte la lance; un large baudrier
Suspend à son côté le glaive meurtrier;
Sa hache est engagée aux plis de sa ceinture;
Un tigre dévorant est peint sur son armure;
Et des hauteurs du camp, du sommet des remparts,
D'innombrables guerriers arrêtent leurs regards
Sur ces funestes lieux, dont les sombres images
Du temps et de la guerre attestent les ravages.
Quel sinistre appareil entoure ces héros!

Leurs coursiers, bondissant dans ce vaste champ-clos,
Franchissent les cercueils, dévorent la carrière,
Et soulèvent des flots de cendre et de poussière:
Par l'éperon sanglant tous deux sont excités;
Ils se cherchent des yeux; leurs fronts se sont heurtés;
Et le bouillant coursier que domptait Johannice
Mortellement frappé, tombe et meurt dans la lice,
Quand le guerrier français suspendant le combat,
« Je dois vaincre, dit-il, ou périr en soldat;
« Et d'un hasard heureux dédaignant l'avantage,
« Je veux que le succès appartienne au courage. »
De ses brûlants arçons il s'élance à l'instant,
Et, l'épée à la main, il s'arrête, il attend
Le redoutable choc du Roi de Bulgarie,
Qui revient au combat enflammé de furie.
Une audace intrépide et des efforts égaux
Balancent le péril entre ces deux rivaux :
L'adresse et la fureur tour à tour sont trompées :
L'étincelle jaillit du choc de leurs épées:
Moins brillant, moins rapide est le feu des éclairs,
Quand les vents opposés qui parcourent les airs,
Des bords de l'horizon amenant les orages,
Du nord et du midi font heurter les nuages.
De l'homicide acier les coups sont repoussés:
Ils rejettent loin d'eux les glaives émoussés;

Et leur bras furieux saisit la hache d'armes.
Autour de ces guerriers s'étendent les alarmes:
Également troublés par ce combat cruel,
Les Grecs et les Latins offrent des vœux au ciel.

De Johannice enfin la hache meurtrière
Du valeureux français entr'ouvre la visière:
Elle effleure sa tête; et le sang du guerrier
Jaillit sur sa cuirasse et sur son bouclier.
Les Latins consternés entendent les Bulgares
Annoncer leur succès par des clameurs barbares;
Mais le héros blessé rassemble sa vigueur;
Il frappe l'ennemi qu'on proclamait vainqueur;
Et tel qu'un bûcheron, dont la hache tranchante
Ébranle sous ses coups la tige frémissante
De l'antique cyprès, ou du chêne orgueilleux,
Qui dressant vers le ciel son sommet sourcilleux
Couvre de ses longs bras les rochers de la Thrace,
Tel de son ennemi fracassant la cuirasse,
Le fer du chevalier pénètre dans son flanc.
Johannice chancelle et voit couler son sang:
Le Bulgare est tombé! Son escorte tremblante
Pousse, en voyant sa chute, un long cri d'épouvante:
Les échos des rochers vont répéter au loin
Le bruit de sa défaite et le nom de Baudouin;

Et lorsque le Français abandonne la lice,
Dans les murs de Byzance on porte Johannice.
Ses yeux se sont fermés; il est sans mouvement;
De sa poitrine échappe un sourd gémissement;
Murzufle et Lascaris viennent sur son passage
Saluer ce guerrier par un dernier hommage;
Le jeune Morassan le presse dans ses bras,
Tandis qu'autour de lui ses farouches soldats
Effrayés, éperdus, contemplent sa blessure,
Déchirent leurs habits, coupent leur chevelure,
Et d'une voix lugubre élèvent vers les cieux
Leur cantique de mort et le chant des adieux.

« Guerriers! dit Morassan, suspendez vos alarmes,
« Et ne vous bornez point à d'impuissantes larmes:
« Celui que vous pleurez n'a pas perdu le jour;
« Les cieux peuvent encor le rendre à notre amour.
« O Dieu! si par du sang tu veux qu'on te fléchisse,
« Accepte de mes jours le sanglant sacrifice;
« Rejette sur moi seul la cruauté du sort,
« Et sauve Johannice en me donnant la mort. »
Il dit, et l'on admire un dévoûment sublime:
De barbares licteurs saisissent leur victime:
D'un rameau de cyprès Morassan couronné
De ses nombreux amis s'avance environné;

Il voit sans se troubler la pompe qui s'apprête;
Au glaive qui l'attend il présente sa tête,
Et, complice innocent d'un culte criminel,
Va chercher son pardon aux pieds de l'Éternel.



CHANT XIV.

Déja l'ombre du soir en parcourant la terre
Couvre d'un voile obscur les malheurs de la guerre :
Les derniers feux du jour dans les cieux sont éteints :
Un combat sans relâche épuisa les Latins ;
Ils cherchent le repos sur ce champ de carnage.
Mais d'un sanglant assaut la redoutable image
Jusque dans le sommeil les trouble et les poursuit :
Un cri s'est fait entendre au milieu de la nuit ;
Et les spectres errants, les esprits, les fantômes,
Qui peuplaient de la mort les lugubres royaumes,
Ramenés tout à coup au séjour des vivants,
S'élèvent autour d'eux sur les ailes des vents.
Les Latins fatigués par ces pénibles songes
S'abandonnent enfin à de riants mensonges ;
L'ombre de la patrie apparaît à leurs yeux,
Et sa voix les rappelle au toit de leurs aïeux :
« Pourquoi de votre exil prolonger les misères ?
« Le sauvage revient au tombeau de ses pères ;

« Les oiseaux passagers que l'hiver a bannis
« Au retour du printemps vont retrouver leurs nids:
« La gloire, les succès, le bonheur, tout s'envole:
« Cherchez dans la nature un lieu qui vous console:
« Les ondes et les vents vous tracent le chemin,
« Et la patrie est prête à vous ouvrir son sein. »

Tels sont les doux accents que l'homme croit entendre:
Dans ses illusions il redevient plus tendre:
Il se lève, il soupire, il demande à la nuit
La voix qui l'entraînait et l'ombre qui s'enfuit;
Et quand les premiers feux de la naissante aurore
De leurs obliques traits effleurent le Bosphore,
Quand la cité des Grecs, ses dômes, ses coteaux
Semblent avec le jour sortir du sein des eaux,
Cet éclatant spectacle et ce réveil du monde
Ne peuvent l'arracher à sa douleur profonde.
Quel voile éblouissant, quels tableaux enchantés
Environnent ces lieux tristes et dévastés!
Tout renaît et s'anime au sein de la nature;
Le printemps l'embellit d'une fraîche verdure;
Le trône des humains de fleurs est couronné,
Et l'homme sur la terre est seul infortuné!

Ces souvenirs confus, ces regrets, ces images

Amollissaient déja leurs superbes courages,
Lorsqu'au milieu du camp paraît un chevalier :
Un bandeau teint de sang remplace son cimier;
Ses traits sont animés, ses yeux lancent la flamme
Et semblent resplendir des vertus de son ame:
La hache du combat est encor dans ses mains :
« Gloire, s'écria-t-il, aux drapeaux des Latins!
« Le ciel qui m'a permis de vaincre Johannice
« Est prêt à vous ouvrir une plus noble lice:
« L'allié du Bosphore est tombé sous mes coups;
« Et cet empire enfin va crouler devant vous.
« Pour un nouvel assaut armons-nous de vaillance:
« Oserions-nous revoir l'Italie et la France,
« Dépouillés de lauriers, tremblants, déshonorés,
« Et d'un peuple héroïque enfants dégénérés?
« Oui, j'entends comme vous la France qui m'appelle;
« Mais l'honneur me retient, je lui serai fidèle:
« C'est pour vaincre avec vous que j'ai reçu la croix.
« Guerriers! voici le jour où le Maître des Rois
« Arrivant en triomphe à la ville sacrée,
« Une palme à la main, y fit sa noble entrée.
« Pour célébrer sa fête apprêtez vos rameaux:
« Le laurier vous attend au pied de ces créneaux;
« Il s'élève, il fleurit, et c'est à la victoire
« A placer dans vos mains cet emblême de gloire. »

Il dit, et Galata se ranime à sa voix :
L'espérance renaît au bruit de ses exploits :
A de nouveaux combats les guerriers se préparent;
Les vaisseaux, les béliers, les armes se réparent;
Et du haut de ses murs Byzance en frémissant
Voit du camp des Latins l'appareil menaçant.
Des tours qui défendaient le pied des sept collines
Murzufle avec ardeur relève les ruines :
Leur tête vers les cieux exhausse ses créneaux;
Les flèches et les dards sortent des arsenaux;
De leurs derniers soldats les remparts se couronnent;
Glorieuse cité! quels périls t'environnent!
Vas-tu plier au joug ton front indépendant?
O fortune! ô grandeur! l'Orient, l'Occident
Se disputent entre eux ton sanglant diadême,
Et tu dois aujourd'hui tomber du rang suprême.

Déja tous les Latins échappés aux assauts
Pour les renouveler remontaient sur les eaux :
On attend le signal de la troisième aurore :
D'un combat immortel le jour est près d'éclore;
Et Dandolo, pressant l'ardeur des matelots,
Abandonne la plage et traverse les flots.
« Vénitiens! Génois! vous que l'honneur enflamme!
« Redoublez vos efforts, courbez-vous sur la rame;

« Je veux à l'autre rive aborder le premier. »
Le drapeau de saint Marc est aux mains du guerrier:
Il débarque, il s'avance; et cette noble armée
De son zèle héroïque est partout animée.
Les javelots lancés du sommet des remparts
Autour de Dandolo volent de toutes parts;
Mais sans crainte et sans trouble il entend sur sa tête
Rugir avec fracas cette horrible tempête;
Et sous le poids des ans tout près de succomber,
D'une mort glorieuse il aspire à tomber.

Généreux Soranzo! ta prévoyante égide
Couvrait à son insu ce vieillard intrépide,
Et ton bras détournait les brûlants javelots
Que Prosor et Néarque adressaient au héros,
Quand du fier Téléric la lance meurtrière
Dans ton sein déchiré pénétra tout entière.
L'auguste Dandolo sauvé par ton trépas,
En déplorant ton sort te reçoit dans ses bras :
« Dieu qui le ravissez à ma juste tendresse!
« Sa mort prématurée accable ma vieillesse :
« Dans la fleur de son âge il expire aujourd'hui :
« Je devais au tombeau parvenir avant lui. »

Mais, aux cris belliqueux qui frappent son oreille,

Dans le cœur du héros quelle ardeur se réveille!
Vaincu par la nature il a versé des pleurs,
La patrie et la gloire écartent ses douleurs.
C'est à lui d'assurer la grandeur de Venise;
C'est à lui d'accomplir cette haute entreprise:
Les béliers menaçants que portent ses vaisseaux
Ouvrent aux chevaliers la route des assauts:
Déja d'Arcadius la tour est ébranlée;
Elle incline sa tête, elle tombe écroulée,
Et ses vastes débris écrasent les béliers,
Les armes, les vaisseaux, et les rangs des guerriers.
Des Grecs et des Latins les pertes se confondent:
Aux plaintes des mourants d'autres plaintes répondent:
D'une égale fureur les soldats enivrés
Vont se porter encor des coups plus assurés;
De la brèche sanglante on gagne les ruines;
Lorsqu'un amas confus de poutres, de fascines,
Du sommet des coteaux roule comme un torrent,
Et forme un boulevard que Murzufle défend.
Armé d'un cimeterre et bouillonnant de rage,
D'un bras infatigable il presse le carnage:
L'impitoyable mort obéit à sa voix;
Les rangs qui l'attaquaient sont repoussés trois fois:
Murzufle est triomphant, et cette brèche immense
Est une tombe ouverte aux guerriers de la France.

Vaillante Rosalba! tes efforts généreux
Excitaient au combat l'ardeur des nobles preux :
Autour de ton drapeau la gloire les appelle;
Et lorsque la fortune à tes vœux infidèle
Pour couronner les Grecs semble t'abandonner,
Ton audace héroïque est prête à l'enchaîner;
Dans les murs ennemis tu lances ta bannière :
« Voilà mon étendard, dit la noble guerrière :
« C'est au prix de mon sang qu'il faut le racheter :
« Je lègue au plus vaillant le droit de le porter. »
Gravissant aussitôt la brèche meurtrière,
Elle entraîne avec elle une cohorte entière :
Italiens, Français, nautoniers et soldats
Se disputent l'honneur de la suivre aux combats.
Vous qui vîtes briller sa valeur et ses charmes !
Honorez sa mémoire et répandez des larmes.
Un fatal javelot altéré de son sang
Traverse son haubert, se plonge dans son flanc,
Et, du haut d'une tour, ces mots se font entendre :
« Reçois le prix des pleurs que tu m'as fait répandre;
« Souviens-toi de mon père et de Phinopolis :
« Sitalcès est vengé par le bras de son fils. »
Il dit, et Rosalba s'affaiblit et succombe;
Les anges l'attendaient aux portes de la tombe;

D'une main fraternelle ils lui ferment les yeux,
Et son ame avec eux remonte vers les cieux.

Dampierre a vu sa chute : ô douleur ! ô vengeance
Il frémit de fureur, il garde le silence ;
Et sur son ennemi jetant d'affreux regards
Il jure de l'atteindre au milieu des remparts :
Les soldats qu'animait son courage intrépide
Retournent aux assauts sur les pas de leur guide :
L'élite des Français au carnage échappés
Succède aux combattants que la mort a frappés ;
Et les héros tombés sous le fer des batailles
Sont un degré de plus pour gravir les murailles.

Quand la trombe, élevant son front audacieux,
De la rive des mers s'alonge vers les cieux,
Sur cet humide appui, colonne des tempêtes,
Un nuage se forme et roule sur nos têtes :
Il s'ouvre avec fracas ; et de ses dards tranchants
La grêle à coups pressés va moissonner nos champs :
Les chênes abattus découvrent leurs racines ;
Les rameaux sont brisés, et leurs vertes ruines,
Sur les ailes des vents voyageant dans les airs,
Vont s'abattre et périr au milieu des déserts :

Tels on voit tout-à-coup le terrible Dampierre,
Alberti, Villehardouin, Urboise, Lesdiguière,
S'élevant furieux sur ces appuis sanglants,
De la tour de Commène attaquer les deux flancs.
Rien ne peut ralentir leur invincible audace;
Ils saisissent enfin les créneaux de la place;
Et Dampierre, Alberti, s'élançent les premiers
Sur ces murs escarpés et couverts de guerriers:
Tout fléchit devant eux; et leur brûlante épée
Dans le sang ennemi douze fois s'est trempée.

Les Grecs, environnés de morts et de débris,
Des voûtes de la tour regagnaient les abris,
Quand ces fiers chevaliers, courant à leur poursuite,
De degrés en degrés précipitent leur fuite,
Et, s'égarant tous deux par un double chemin,
Dans un réduit obscur se rencontrent enfin.
O vous, qui combattez sous ces voûtes funèbres,
Et, frappez au hasard au milieu des ténèbres!
Guerriers infortunés! quelle funeste erreur,
Quel tumulte confus trompe votre fureur?
A ses fougueux transports Alberti s'abandonne;
De tant de résistance il frémit, il s'étonne:
L'armure des héros, leur écu, leur cimier,
Repoussent tous les coups de l'homicide acier;

Mais du guerrier français l'adresse malheureuse
Obtient enfin l'honneur de cette lutte affreuse ;
En criant, *Dieu le veut!* il frappe son rival.
« Ah! je te reconnais à ce cri triomphal:
« Ami! dit Alberti d'une voix affaiblie,
« Apprends du moins mon sort aux guerriers d'Italie;
« Dis-leur qu'un faible bras ne m'a point abattu,
« Et que j'ai partagé ta gloire et ta vertu. »

Dampierre épouvanté sort de ce lieu funeste.
« O Dieu! je vois encor la lumière céleste!
« Le trépas d'un ami couronne mes exploits :
« Et la mort que Dampierre affronta tant de fois
« Épargne un furieux qui, semant le carnage,
« Confond tous les humains dans son aveugle rage!
« A pleurer mes succès les destins m'ont réduit :
« Fortune impitoyable! où m'as-tu donc conduit ?
« J'ai perdu Rosalba, je n'ai plus de patrie :
« Fuyons loin de ces bords; allons dans la Syrie
« Chercher d'autres combats et mourir pour la foi.
« Dieu qui lit dans mon cœur aura pitié de moi.
« Et toi qui me chargeais de défendre ta fille!
« Ne me rejette pas du sein de ta famille ;
« Et puissé-je bientôt dans tes bras paternels
« M'unir à Rosalba par des nœuds éternels! »

Mais déja Villehardouin, Mortemart, Aiglepierre
Au sommet de la tour arboraient leur bannière :
Ils poursuivent les Grecs fuyant de toutes parts
Et le glaive à la main parcourent les remparts.
On imite partout leur gloire et leur courage :
Des portes du fanal on force le passage :
D'un robuste lévier Guillaume armant son bras
Les arrache à leurs gonds qui volent en éclats :
Du bataillon sacré précurseur redoutable,
Il s'avance; on croit voir un colosse indomptable
Qui, du mont du Géant précipitant ses pas,
Au maître de Byzance apporte le trépas.

Lorsque la Propontide écumante de rage
Vient battre de ses flots les digues du rivage,
Si dans ces faibles murs tout-à-coup entr'ouverts
Une brèche fatale introduit l'eau des mers,
Dans les champs inondés la vague se déroule;
Les bergers, les troupeaux s'engloutissent en foule;
La plaine disparaît, et l'abyme des eaux
D'un peuple qui n'est plus recouvre les tombeaux:
Ainsi, lorsque enflammé d'ardeur et d'espérance
Guillaume a fait tomber les portes de Byzance,
L'armée, en pénétrant sur les pas du héros,
Dans ce passage étroit se répand à grands flots.

Les soldats irrités que conduit Boniface
Vers le Bucoléon marchent avec audace,
Et jusqu'à l'hippodrome ils portent la terreur.
Tout souillés de poussière et brûlants de fureur,
Poursuivant leur victoire encor mal affermie,
Ne voyant autour d'eux qu'une troupe ennemie,
Et dans ces murs sanglants établis à moitié,
De peur d'être accablés, ils frappent sans pitié.

Dans ce tumulte affreux, le pieux Camatère
Offrait au Rédempteur les larmes de la terre;
Il appelait à Dieu les malheureux mortels,
Et de Sainte-Sophie embrassait les autels.
Les filles des guerriers, les mères éplorées
Vont chercher un abri sous ces voûtes sacrées:
Irène enfin paraît dans l'auguste parvis,
Et de Paléologue elle apporte le fils:
« Voilà tous mes trésors: ô ciel! que ta puissance
« D'un enfant au berceau protège l'innocence!
« Si tu dois nous livrer au glaive du vainqueur,
« Mon fils n'a point encor mérité ta rigueur:
« Permets qu'il nous survive, et qu'un temps plus prospère
« Fasse éclater en lui les vertus de son père:
« Sauve le sang des rois; veille sur ses destins:
« Irène le confie au Dieu des orphelins. »

En achevant ces mots, cette mère attendrie
Veut sauver à la fois son fils et sa patrie:
Fidèle à ses serments, elle doit aujourd'hui
Ou relever l'Empire, ou tomber avec lui;
Et quittant cet autel arrosé de ses larmes,
A côté de Branas elle reprend les armes.
« Guerriers! s'écria-t-elle, avec vous je défends
« Nos temples, nos palais, nos vieillards, nos enfants:
« La veuve d'un héros est digne de vous suivre,
« Et je vais comme vous vaincre ou cesser de vivre.
« On ne me verra point, pour conserver mes jours,
« D'un conquérant superbe implorer les secours,
« Attendre l'esclavage, et fléchir sous des maîtres
« Autour de ce palais où régnaient nos ancêtres. »

Elle dit, et des Grecs le courage abattu
Est encor ranimé par sa noble vertu.
Murzufle, Lascaris, Branas, Artémidore,
Rassemblent autour d'eux les guerriers du Bosphore:
D'un obstacle nouveau les Latins étonnés
Par de plus grands périls vont être environnés:
Ils redoutent des Grecs les ruses ténébreuses,
Et n'osent s'engager dans ces routes nombreuses,
Où la nuit les surprend, où du haut de ses toits
Un peuple inaccessible arrêtant leurs exploits

S'entoure de débris qu'il lance sur leur tête,
Et peut les écraser au sein de leúr conquête.

Johannice lui-même en ce moment fatal
D'une horrible défense a donné le signal.
Sauvé par les secours d'Euphrosine et d'Irène,
Sur sa lance immobile il se soutient à peine;
Mais l'enfer met encor dans ses cruelles mains
Le funeste pouvoir d'arrêter les Latins;
Et, pour leur opposer une prompte barrière,
Ses soldats vont lancer la torche incendiaire
Sur ces longs arsenaux, sur ces vastes chantiers,
Que domine et défend la tour des nautoniers.

Tel qu'un fleuve s'enfuit en rongeant son rivage,
Entre eux et les Latins la flamme se propage;
Et ce sillon de feu se prolonge à l'instant
De l'enceinte du port à la tour d'Occident :
Il serpente, il circule autour des sept collines.
Déja l'Augustéon est couvert de ruines;
Les Thermes d'Eudoxie ont été consumés;
Byzance élève aux cieux ses dômes enflammés,
Et l'immense bûcher dressé dans ses murailles
D'un empire qui tombe attend les funérailles.

Toi qui règles le sort des peuples et des Rois!
O Dieu que j'invoquai! soutiens ma faible voix:
Que ma harpe frémisse et s'humecte de larmes!
Je n'ai point à chanter de vulgaires alarmes;
Mais les derniers malheurs d'une grande cité,
D'un trône criminel un Roi précipité,
Les peuples entraînés sur les bords d'un abyme,
Et le courroux du ciel poursuivant sa victime.

Comme on voit des troupeaux le vigilant pasteur
Chercher dans la montagne un antre protecteur,
Quand les noirs aquilons déchaînés sur sa tête
Dans le vague des airs font mugir la tempête;
Tel on voit Nicétas aux portes des remparts
Conduisant des blessés, des femmes, des vieillards.
Trop faibles pour combattre un vainqueur en furie,
Ils pleurent avec lui le sort de la patrie;
Sa vertu les soutient, et de lui l'on apprend
A préférer l'exil au joug d'un conquérant.
Un lugubre incendie éclaire leurs misères;
Et près d'abandonner la cendre de leurs pères,
Poursuivis par la flamme et couverts de lambeaux,
Ils s'arrêtent enfin au milieu des tombeaux
Qui d'un cercle funèbre environnent Byzance.
« Voilà donc les destins d'une grande puissance!

« O vous, dit Nicétas, ombres de nos aïeux!
« Vos derniers monuments frappent encor mes yeux.
« Byzance! triste objet de ma douleur profonde!
« Qu'as-tu fait de tes droits à l'empire du monde?
« Je te vois sous le joug; tu vas subir les lois
« Des peuples que ton bras enchaînait autrefois:
« Les vaincus sont vengés; tu deviens leur conquête,
« Et le vent d'occident a soufflé sur ta tête.
« En voyant s'écrouler ton antique pouvoir,
« Quels peuples aujourd'hui voudront nous recevoir?
« A leur pitié tes fils oseront-ils prétendre
« Loin de tes murs sacrés qu'ils n'ont pas su défendre?
« Et, pour comble de maux, la honte et le mépris
« Vont-ils peser encor sur le front des proscrits?
« Non: ton adversité ne ternit point ta gloire:
« Tu brilleras toujours aux fastes de l'histoire;
« Et tu dois opposer en tombant dans les fers
« Des siècles de grandeur au jour de tes revers. »

Ces nobles souvenirs relèvent leur courage:
Ils suivent Nicétas; ils quittent ce rivage:
L'aquilon autour d'eux fait gémir les forêts
Et courbe sur leur front les rameaux des cyprès;
Leurs yeux cherchent en vain la patrie expirante;
Ils n'aperçoivent plus qu'une lueur sanglante.

Peuples qui survivez aux fureurs des combats!
Contemplez ces guerriers ralliés par Branas,
Qui, résistant encore entre ces deux collines,
D'un aqueduc immense occupent les ruines.
Un tourbillon de feu s'élève à leurs côtés :
L'ennemi se présente aux deux extrémités;
Et de ce monument suspendu sur l'abyme
Ils défendent l'entrée et couronnent la cime,
Comme, au milieu des flots, les pointes des rochers
D'un vaisseau qui périt reçoivent les nochers.
« Compagnons! dit Branas, il n'est plus d'espérance:
« La flamme nous entoure et l'ennemi s'avance:
« Par ce double péril assiégés à la fois,
« De la mort ou des fers il nous reste le choix:
« Le ciel va m'affranchir du joug de la conquête;
« Et pour fuir le vainqueur je meurs à votre tête. »
Le héros à ces mots accomplissant son vœu
S'élance tout armé dans ce gouffre de feu :
Ses fidèles soldats le suivent en silence;
Ils vont mêler leur cendre à celle de Byzance;
Leurs destins sont remplis, et du haut de la tour
Dans ce foyer brûlant ils tombent tour à tour.

Parmi les malheureux que la flamme dévore
Irène et Sangaris apparaissaient encore.

Qu'importe à Sangaris la lumière du jour?
Déja Rambaud l'appelle au céleste séjour.
« Tu me vois : je suis prête à changer de demeure.
« La cloche du beffroi sonne ma dernière heure;
« Les ombres de la mort volent autour de moi;
« Et je vais dans la flamme expirer comme toi. »
Les deux filles des Grecs se tenant embrassées
Vers le ciel à ces mots élèvent leurs pensées:
Rambaud, Paléologue, étaient devant leurs yeux;
Et la patrie en pleurs a reçu leurs adieux.

Familles de guerriers! augustes héroïnes!
Vous tombez en triomphe au sein de ces ruines:
L'éclat de votre nom et de votre vertu
Se mêle aux souvenirs d'un empire abattu;
Et les débris fumants de Byzance écroulée
Élèveront sur vous un vaste mausolée.

A cet affreux aspect, quels transports menaçants
Du monarque bulgare agitent tous les sens!
D'une lugubre voix il redemande Irène;
L'amour qui l'égarait a fait place à la haine:
« A quel funeste joug mon cœur s'était soumis!
« J'oubliais que les Grecs étaient mes ennemis;
« Et contre les Latins armant la Bulgarie,

« Pour chercher des revers j'ai quitté ma patrie.
« Tigrane! Morassan! Valdimir! Venceslas!
« Avec vous j'ai perdu mes plus braves soldats;
« Ils sont ensevelis sous les murs de Byzance :
« Mais il me reste encore et mon sceptre et ma lance.
« Pour la première fois Johannice est vaincu :
« Il pourra se venger puisqu'il a survécu.
« De ses prospérités que Baudouin se défie!
« Malheur à l'ennemi qui m'a laissé la vie! »

Il dit, et les accents du redoutable Roi
Aux lieux qu'il va quitter ont répandu l'effroi :
De ses cruels guerriers les adieux sont funestes:
Des trésors de Byzance ils emportent les restes;
Et Murzufle, témoin de toute leur fureur,
Ne peut sauver l'Empire et frissonne d'horreur.
Long-temps inaccessible à la terreur commune,
Il avait opposé l'audace à la fortune :
Pour ranimer encore un peuple épouvanté,
De colline en colline il parcourt la cité;
Mais des palais en feu les débris l'environnent :
Rebelles à sa voix ses soldats l'abandonnent;
Branas! Cantacusène! il n'a plus votre appui,
Et le peuple est partout soulevé contre lui.
Enfin n'aspirant plus qu'à sauver sa famille,

Il guide vers la plage Euphrosine et sa fille;
Loin des murs de Byzance un vaisseau les conduit:
A quitter ces remparts lui-même il est réduit :
Il fuit de ses États seul et sans espérance;
Vers la porte dorée en désordre il s'avance,
Et de ce monument de gloire et de grandeur
Contemple en soupirant l'immortelle splendeur.

Bientôt autour de lui des torrents de fumée,
S'échappant à grands flots de la ville enflammée,
Comme un sombre nuage ont roulé dans les airs:
Les cieux sont sillonnés par le feu des éclairs;
La terre ouvre ses flancs; et du fond d'un abyme
S'élève contre lui l'ombre de sa victime,
De ce jeune Alexis, qui, sorti du tombeau,
Ressuscite, et s'attache aux pas de son bourreau.
Son front décoloré porte encor la couronne :
De ses prédécesseurs le cercle l'environne:
Dans un morne silence on les voit s'éloigner
Des lieux où leur famille a cessé de régner;
Et d'un regard terrible ils menacent encore
Le tyran qui perdit l'Empire du Bosphore.
Murzufle devant eux est glacé de terreur:
Un supplice nouveau commence dans son cœur :
Il veut fuir Alexis qui plane sur sa tête;

Égaré, chancelant, il pâlit et s'arrête.
« O toi, s'écria-t-il, fantôme couronné!
« Tu me vois à mon tour errant et détrôné.
« Viens-tu jouir encor des malheurs de Byzance?
« Achève sa ruine; épuise ta vengeance:
« Que ta juste fureur m'entraîne chez les morts
« Et me délivre enfin du tourment des remords! »

Il dit; et tout-à-coup cette ombre redoutable
Jette un fatal réseau sur le front du coupable.
L'astre des nuits, couvert d'un voile ensanglanté,
Porte sur l'Orient sa lugubre clarté;
Et d'un peuple vaincu la splendeur éclipsée
Par les signes des cieux au monde est annoncée.
On entend le fracas d'un Empire détruit:
Murzufle reconnaît le Dieu qui le poursuit;
Et forcé de subir la vengeance céleste,
Il s'éloigne effrayé d'une plage funeste,
Invoque le néant, craint la postérité,
Et prévoit en tremblant son immortalité.

Arbitre des humains! votre auguste justice
Ne veut point qu'avec lui tout un peuple périsse:
Byzance a succombé; mais le fier Lascaris
Paraît encore armé sur ses vastes débris.

Dans ces palais sanglants que la flamme dévore
Il ne peut rétablir le trône du Bosphore;
L'Europe conjurée a vaincu ses drapeaux ;
Mais il voit un asile ouvert à ses vaisseaux :
« C'en est fait, a-t-il dit, Byzance est enchaînée;
« Cherchons loin de ses murs une autre destinée :
« Érigeons en Asie un empire nouveau;
« Des remparts de Nicée entourons son berceau :
« Que du Bosphore un jour la rive orientale,
« Opposant aux vainqueurs sa puissance rivale
« Et d'un peuple abattu relevant les destins,
« Brise enfin sur ces bords le sceptre des Latins !
« La patrie est partout où l'on peut la défendre :
« Byzance doit encor renaître de sa cendre :
« Jurons de la venger, et courons à l'autel
« Répéter devant Dieu ce serment immortel. »

Les guerriers à ces mots traversent les ruines
Dont la flamme et le fer couvrent les sept collines :
D'un profond souterrain le ténébreux réduit
Jusqu'à Sainte-Sophie en secret les conduit.
Ils pénètrent bientôt sous ses voûtes antiques ;
Et parcourant des yeux leurs immenses portiques,
De crainte et de pitié les soldats ont frémi
En voyant sur l'autel un enfant endormi.

Ils ont tous reconnu le bouclier d'Irène;
Leur cœur palpite encor pour le sang de Comnène;
Ils pressent dans leurs bras cet enfant précieux.
« O toi dont le salut est un bienfait des cieux !
« Fils de Paléologue! Orphelin de Byzance!
« Des peuples dans les fers sois encor l'espérance.
« Tu ne peux aujourd'hui connaître leurs malheurs,
« Et c'est à ton insu qu'ils répandent des pleurs;
« Tu les sauras un jour, et ton ame attendrie
« Apprendra dans l'exil à plaindre la patrie:
« Relèves-en la gloire; et puissent nos enfants
« Au pied du même autel revenir triomphants! »

Aussitôt avec lui les Grecs sortent du temple :
Muet d'étonnement le peuple le contemple;
Néarque, Lascaris, et leurs braves soldats,
L'arrachent en tumulte aux horreurs des combats :
Un fragile berceau, la poupe d'un navire,
Emportent sur les flots tout l'espoir d'un empire:
Ce généreux cortége est déja loin du port;
Il fend la Propontide et touche à l'autre bord.

Enfin l'affreuse nuit achève sa carrière:
L'aurore lui succède en versant sa lumière:
Les temps sont accomplis, et la cité des rois

Voit flotter sur ses murs les drapeaux de la croix :
L'armée est triomphante ; on n'oppose à ses armes
Que la voix du malheur, la prière et les larmes.
Pour demander la paix et fléchir ces guerriers,
Les prêtres du Seigneur s'avancent les premiers.
L'image du soleil, cette ombre de Dieu même,
Rayonne entre les mains du pontife suprême :
On voit autour de lui des enfants, des vieillards,
Du père des humains porter les étendards :
Sous cet abri sacré le peuple se présente,
Et la religion a chassé l'épouvante.
Quel pouvoir immortel, quel suprême ascendant
Désarme tout à coup les héros d'Occident ?
Ces hymnes, cet encens, ces pompes solennelles
Arrêtent des combats les fureurs criminelles.
Vertueux Dandolo ! magnanime vainqueur !
Un plus noble triomphe occupe ton grand cœur ;
La paix va devenir la source de ta gloire :
Tu n'abusas jamais du droit de la victoire,
Et lorsque dans ces murs les Latins réunis
Trouvent de toutes parts les chemins aplanis,
Cet illustre vieillard paraissant à leur tête,
« Sauvez, leur a-t-il dit, sauvez votre conquête :
« Vous devez la clémence à des peuples soumis,
« Et les infortunés cessent d'être ennemis.
« Mais ce n'est point assez d'arrêter la licence ;

« Il faut dans l'Orient fonder votre puissance,
« Rendre l'aigle de Rome aux murs de Constantin,
« Et donner au Bosphore un monarque latin. »

Il dit, et de ce choix les augustes arbitres
Des plus dignes rivaux balancent tous les titres :
Baudouin est proclamé par la voix des guerriers,
Et monte sur un trône entouré de lauriers ;
Mais il voit sans orgueil l'éclat qui l'environne:
« O France! ô mon pays! c'est toi que l'on couronne,
« S'écria le héros, et ton nom glorieux
« Sur un de tes enfants a fait jeter les yeux.
« De te servir encor je garde l'espérance;
« Et mes vœux les plus chers sont toujours pour la France.
« Peuples de l'Occident! accourez sur les mers :
« De mes nouveaux États les ports vous sont ouverts;
« Cet empire pour vous est une autre patrie :
« Des trois parts de la terre échangez l'industrie,
« Et ramenant la paix aux portes des Sept-Tours,
« Au commerce du monde ouvrez un libre cours. »

FIN DU QUATORZIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DE

LA BYZANCIADE.

CHANT PREMIER, page 20, vers 19e,

Du temple tout-à-coup le faîte est ébranlé.

L'église de Sainte-Sophie a été ébranlée plusieurs fois par des tremblements de terre : les dégradations et la pente de quelques colonnes en rappellent encore les effets. Peu de temps après que ce temple eut été reconstruit par Justinien, une secousse violente en fit écrouler la voûte.

D'autres monuments de Byzance furent renversés par des commotions semblables, sous les règnes de Théodose le jeune, de Zénon, de Léon l'Isaurien, de Nicéphore, d'Alexis Comnène; et l'on voit dans l'histoire de Nicétas, qui nous a transmis de précieux documents sur les annales de son siècle et sur les deux siéges de Constantinople, qu'un nouveau tremblement de terre eut lieu peu de temps avant l'expédition des Latins.

CHANT II, page 42, vers 15e,

Même au sein de la paix toujours persécutés.

Manuel Comnène avait fait arrêter le même jour tous les Vénitiens établis dans ses états : on avait confisqué leurs biens ; et Sabellico rapporte dans son histoire de Venise qu'on avait privé de la vue Henri Dandolo, pendant son ambassade à Constantinople, en lui faisant passer un fer rouge devant les yeux.

CHANT IV, page 71, vers 14e,

Guerriers ! n'oublions pas que de nombreux Génois...

Les Génois entretenaient déja avec l'empire d'Orient de nombreuses relations de commerce, avant l'époque de la quatrième croisade.

Une convention conclue, en 1155, avec l'empereur Manuel Comnène, leur assura le droit de relâche et d'entrepôt à Constantinople. Ce prince consentit même à leur remettre un subside annuel, dans la vue de s'assurer leur amitié contre Jean Paléologue qui lui disputait alors la couronne. Le même empereur étendit, en 1160, les privilèges des Génois ; il leur céda un quartier spécial, dont il détermina les limites, et où ils purent avoir une église, débarquer, vendre leurs marchandises et charger leurs vaisseaux.

Cette république envoya, en 1174, à Constantinople, un ambassadeur, chargé de demander un autre lieu de relâche vers l'entrée du Pont-Euxin, et d'obtenir toutes les prérogatives propres à étendre le commerce qu'elle faisait alors dans ces parages.

C'était surtout à ses relations avec l'Arménie que

Gènes devait la pratique de cette navigation. L'Arménie recevait du côté de l'Orient les marchandises de la Perse et des Indes, et les faisait transporter à travers son territoire, vers le Pont-Euxin, ou vers le golfe de Cilicie. Le commerce de ce royaume avait ainsi deux grandes issues, et deux communications avec celui de Gènes, l'une par le nord, l'autre par le midi de l'Asie Mineure.

En 1201, les Génois obtinrent des rois d'Arménie la confirmation des avantages commerciaux dont ils jouissaient dans ce royaume depuis un siècle; et dans la même année ils déterminèrent l'empereur Alexis III à renouveler les privilèges qui leur avaient été précédemment accordés par Manuel.

Néanmoins, vers cette même époque, leur commerce à Constantinople, en Romanie et sur la mer Noire éprouva de nombreuses vicissitudes : l'empire était déchiré par des factions et des guerres civiles; et les Génois furent tour à tour favorisés et persécutés par les partis contraires.

CHANT VII, page 136, vers 5e,

Jusqu'à la Propontide il refoule les ondes.

Les eaux du Bosphore ont un courant général du nord au midi; et les contre-courants qu'il rencontre dans quelques-unes des sinuosités de ce canal n'empêchent pas qu'il se fasse jour entre eux. C'est dans une des parties les plus étroites du Bosphore que ce mouvement des eaux a le plus de force : on lui donne le nom de courant du diable.

CHANT VII, page 138, vers 7e,

Sur ce mont sourcilleux Midia suspendue...

Midia, située sur la côte occidentale de la mer Noire, à trente-cinq lieues de Constantinople, s'élève au sommet d'un promontoire dont les rochers escarpés s'avancent entre deux golfes, et sont souvent battus par la tempête.

Deux petites rivières qui parcourent les vallées latérales viennent se jeter dans la mer, l'une au nord, l'autre au midi de ce promontoire; mais leur cours se dévie à quelque distance de leur embouchure, et le temps a formé entre la mer et le lit de chaque rivière un attérissement parallèle au rivage. Cette digue naturelle protège contre les vagues les petits bâtiments qui sont entrés dans ces deux ports. L'un est abrité contre les vents du nord par les rochers du promontoire, l'autre est plus découvert, et l'on vient y mouiller plus rarement.

Cette ville, qui n'occupe aujourd'hui qu'une partie de la montagne, avait autrefois couvert les rivages des deux ports qui l'environnent : on trouve encore ses anciennes ruines éparses au bord de la mer et dans la profondeur de l'une des deux vallées qui y versent leurs eaux.

Peu de temps après que l'empire eut reçu le christianisme, Midia devint métropole; et la tradition y conserve quelques souvenirs des fondations pieuses de Constantin et d'Hélène. Les Génois y élevèrent des comptoirs dans le moyen âge : c'était la principale échelle entre Constantinople et Varna, et sa prospérité dura jusqu'à la chute de l'empire grec. Mais après la conquête de Constantinople par les Turcs, Mahomet II ayant fait venir de

Midia un grand nombre d'habitants, afin de réparer les pertes de la capitale, cette ville fut négligée; de nouvelles émigrations se succédèrent; le temps fit tomber le commerce, la navigation, la culture; et Midia resta seule, au bord d'une mer déserte, et entre des bois et des rochers.

Il ne reste de son ancienne splendeur que quelques fragments de colonnes de marbre, employés et incrustés sans choix dans des constructions modernes, un très-grand bloc de marbre qui paraît avoir appartenu au seuil d'un temple, et une partie des murailles qui s'étendaient, à l'occident de la ville, d'un golfe à l'autre. La construction de ces remparts rappelle ceux de l'ancienne Byzance; mais les murs de Midia sont plus dégradés : on les a dépouillés de leurs pierres de revêtement; la brique employée dans leur construction intérieure est mise à nu; et cette longue ruine n'est soutenue que par son ciment et son épaisseur.

CHANT VII, page 148, vers 10e,

Ils vinrent y creuser cette voûte profonde.

En remontant la vallée qui s'étend au nord de Midia, on découvre sur la gauche l'ouverture d'un temple souterrain, anciennement creusé dans les flancs de la montagne. L'entrée de ce monument est un long vestibule dont les parois sont taillées en portes ou en arceaux, les uns figurés seulement dans la pierre, les autres servant de communication avec les différentes parties du souterrain.

L'extrémité de cette salle d'entrée aboutit à une chapelle ou piscine, dont quelques arceaux la sépa-

rent : cette piscine est couronnée par une coupole et ornée de quatre colonnes. Le sol en est plus abaissé; on y descend par quelques degrés, et l'on y trouve au centre un petit bassin, arrosé par une source d'eau vive.

Sur la gauche du vestibule sont les trois portes du temple, dont les proportions sont petites, mais régulières. La nef en est couverte par une voûte en berceau, et le sanctuaire est entouré de quelques degrés demi-circulaires. Les deux bas-côtés n'ont pas de voûte; un plafond les recouvre, et ils sont séparés de la nef par des pilastres et un portique, dont la corniche est ornée de quelques sculptures.

Une galerie qui a également son entrée dans le vestibule embrasse une partie de l'enceinte du temple : elle est parallèle à l'un des bas-côtés, et s'étend ensuite par un angle droit derrière la ligne du sanctuaire.

Vous trouvez sur la droite du vestibule une salle, autour de laquelle on a pratiqué sept excavations, qui, par leur forme et la différence de leurs dimensions, offrent des tombeaux pour tous les âges. Une cellule moins grande a été creusée à côté de la salle des tombeaux; et l'on aperçoit encore à sa droite une grotte sauvage, telle que l'a taillée la nature, telles qu'étaient sans doute les autres parties de ce souterrain, avant qu'il eût été agrandi et converti en temple par la main des hommes.

Les dimensions et le travail de ce monument doivent en faire remonter l'origine à un temps où l'architecture avait conservé la belle simplicité de ses formes, mais où celles de la sculpture étaient déja très-altérées. Ce fut sans doute un temple chrétien : les murs de la cha-

pelle où la piscine est située portent encore l'image de la croix.

La roche calcaire où ce temple a été creusé est d'un grain fin et très-égal; elle a conservé toute sa blancheur; et quelle que soit l'antiquité du monument, on n'y découvre encore que les dégradations des hommes : ils ont mutilé les colonnes de la piscine, et ont abattu trois piliers du vestibule, sans que les voûtes et les arceaux aient fléchi.

Les seules traces des ravages du temps sont une longue fissure dans le rocher qui forme la voûte de la galerie, et un éboulement de terre qui encombre en grande partie l'entrée du vestibule et l'un des côtés du temple. Ces dégâts ont sans doute été l'effet d'un tremblement de terre, et le souterrain a dû cesser d'être fréquenté à la même époque. Sa conservation actuelle fait même croire que l'entrée en a été long-temps masquée par cet éboulement, qu'il avait ainsi échappé à de nouvelles mutilations, et que les vicissitudes du temps, les invasions, les changements de culte, et surtout sa situation dans un lieu sauvage et couvert de forêts, l'avaient fait entièrement perdre de vue. On n'y entrait qu'avec peine et en se traînant sur les genoux, lorsque je l'ai visité au mois de février 1806 : on n'en parlait alors que comme d'un souterrain où les brigands se retiraient quelquefois. Les étrangers ne le connaissaient point; il n'avait encore été ni décrit ni indiqué, et j'ai cru ce monument assez digne d'intérêt pour en relever avec soin le plan et les élévations pendant mon séjour à Midia, et pour soumettre ce travail aux archæologues et aux artistes qui s'occupent de l'histoire et des progrès des beaux-arts.

CHANT VIII, page 174, vers 15e,

Philippe eût relevé la gloire du Jourdain.

La perte de la bataille de Tibériade, qui fut livrée contre Saladin en 1187, et où périrent la plupart des chevaliers de Saint-Jean et des Templiers, entraîna celle de presque tout le royaume de Jérusalem. Saint-Jean-d'Acre, Béryte, Biblis, la capitale même, se rendirent à Saladin, et les croisés ne conservèrent qu'Antioche, Tyr et Tripoli.

La nouvelle de ces revers fit entreprendre en Europe la troisième croisade. Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion se réconcilièrent à Gisors, et prirent la croix des mains de l'archevêque de Tyr. Philippe, arrivé le premier devant Saint-Jean-d'Acre, fit battre la place, combla le fossé, ouvrit la brèche, et, par une courtoisie digne de lui, retint l'ardeur de ses troupes, et attendit l'arrivée de Richard pour donner l'assaut.

Les succès de cette croisade furent passagers, et le départ des deux rois rendit à Saladin ses avantages.

CHANT IX, page 179, vers 1er,

Le céleste bélier commençant sa carrière...

L'équinoxe du printemps fut fixé au 21 mars par le premier concile de Nicée, qui se tint en 325; mais on continua de se servir de l'année julienne; et comme elle était plus longue de 11 minutes 12 secondes que la révolution réelle du soleil, l'équinoxe arrivait un jour plus tôt au bout de cent vingt-neuf ans. Cette disproportion entre l'année civile et l'année astronomique occasionna

la précession de dix à onze jours, qu'il fallut rectifier en 1582, lorsque Grégoire XIII réforma le calendrier.

En 1204 le soleil entrait sept jours plus tôt dans le signe du bélier. Le 14 mars était le jour de l'équinoxe et le commencement du printemps.

Pour mieux lier entre elles les remarques chronologiques auxquelles cet ouvrage peut donner lieu, je crois devoir citer ici quelques-unes des autres dates qui y sont indiquées.

La conjuration à la suite de laquelle Murzufle fut élevé sur le trône, éclata le 25 janvier 1204. Ce jour était la veille de la fête de saint Charlemagne.

L'expédition de Phinopolis et le combat contre Murzufle eurent lieu dans le cours de février.

J'ai placé le naufrage de la flotte vers la fin du même mois : c'est la saison de l'année où la navigation de la mer Noire est le plus souvent exposée aux brumes et aux tempêtes.

Les Latins donnèrent un premier assaut le 9 avril : le second assaut fut livré le 12 du même mois.

Il s'est écoulé deux mois et demi entre les époques où commence et où finit l'action de ce poème.

CHANT IX, page 179, vers 10e,

Sur ce mont du Géant, dont la superbe tête...

La montagne du Géant s'élève sur la rive orientale du Bosphore, et termine vers le nord de ce canal la chaîne des hauteurs de l'Asie. On trouve au sommet un tumulus de vingt pieds de longueur sur cinq de largeur, auquel on donne le nom de tombeau du Géant. Il avait chez les anciens une désignation analogue : on le nom-

mait le lit d'Hercule. Ce tertre est planté de fleurs et d'arbustes ; la superstition attache à ces plantes une grande vertu : on espère guérir de la fièvre en suspendant à leurs branches les vêtements qu'on a portés.

Cette opinion paraît ancienne. La magie fut long-temps répandue en Orient. Ducange rappelle, dans sa Description de Constantinople, qu'Apollonius de Thyane avait consacré par son art magique quelques-uns des monuments de l'Hippodrome ; et Banduri fait mention d'une caverne souterraine où les magiciens faisaient leurs enchantements.

CHANT IX, page 190, vers 21,

Du noble Lucullus imitons le génie...

Rome dut autrefois à ses guerres d'Orient quelques-unes de ses conquêtes en agriculture : les plantes qu'elle adopta couvrirent bientôt le sol de l'Italie, et se répandirent avec sa domination dans tout l'Occident.

Les croisades eurent dans la suite les mêmes résultats : elles firent acclimater dans le midi de l'Europe quelques-unes des plantes de l'Asie : celles que les Grecs et les Arabes avaient empruntées de l'Inde changèrent encore de contrées ; et ces peuplades d'arbres et de fleurs, qui n'avaient été long-temps baignées que des eaux du Gange, se développèrent avec la même beauté sur les rives des fleuves d'Italie.

Un acte public conservé dans les archives d'Incisa, ville du Montferrat, rappelle qu'en 1204 les capitaines Alberti et Molinari, chargés des ordres de Boniface qu'ils avaient suivi dans la guerre d'Orient, furent accueillis dans leur patrie avec une vive reconnaissance, lorsqu'ils

présentèrent aux magistrats et au peuple assemblés une mesure de grains moitié blancs, moitié dorés, qu'ils avaient rapportés de Natolie, où la cavalerie avait fait quelques incursions pendant le siége de Constantinople. Cette graine, que l'on désignait sous le nom de Meliga, n'était pas encore connue en Italie : on la regarda comme un précieux moyen de subsistance, si la culture, le climat, la qualité du sol venaient à la développer.

La forme et la couleur de cette graine se retrouvent dans le maïs, et cette analogie a fait penser à plusieurs écrivains recommandables qu'on en introduisit alors la culture en Italie. M. Michaud a exprimé cette opinion dans l'*Histoire des Croisades ;* elle est rappelée par M. Daru dans l'*Histoire de Venise*, et M. de Châteauvieux qui a publié d'intéressantes observations sur l'Italie, croit que le maïs y fut probablement apporté d'Orient, vers le temps des croisades. Il paraît néanmoins qu'il n'était pas connu en Europe avant la découverte de l'Amérique, où les Espagnols le trouvèrent généralement cultivé. De nombreuses recherches faites par M. Burger, sur l'histoire naturelle de cette plante, sur sa culture et sur son emploi, ne laissent aucune incertitude sur cette origine du maïs et sur sa naturalisation dans l'ancien monde, où il se propagea rapidement.

S'il faut chercher dans un autre genre, auquel la même description puisse convenir, la plante qui fut envoyée d'Orient en Italie au commencement du treizième siècle, c'est à la graine du sorgho que les mêmes indications paraissent le mieux s'appliquer. Le sorgho est originaire de l'Inde : il se rapproche du maïs, soit par le port de la plante, soit par son épi ; la graine en est moins grosse, mais elle offre le même aspect et les mêmes variétés :

tantôt elle est blanche vers son point d'attache, et jaune à sa surface extérieure; tantôt elle est d'un noir foncé, tirant sur le rouge et le violet. L'une de ses espèces a le surnom de *bicolor*. Le sorgho renferme une farine abondante; les Arabes en font du pain, et ils cultivent cette plante comme nous cultivons le blé en Europe.

Matthiole, médecin de Sienne, qui vivait dans le seizième siècle, et dont les connaissances en botanique étaient très-étendues, a remarqué que la graine, vulgairement connue sous le nom de melica, portait celui de melega en Piémont, de Sagina en Toscane, de sorgho dans les autres parties de l'Italie. Cette observation sur l'identité de la plante, et sur la variété de ses noms, qui paraissent empruntés des différents pays où on l'a cultivée, peut lever entièrement les doutes sur la nature de la graine que le marquis de Montferrat avait envoyée dans son pays. (Voyez l'*Histoire générale des Plantes*, par Daléchamps, publiée en latin par Rouille ou Rovillius, tome 1er, page 410.)

Quelques hommes attacheront peut-être peu d'importance à éclaircir une question de cette nature. Nous jouissons des bienfaits de différentes cultures sans en rechercher l'origine; et les auteurs des procédés utiles obtiennent pendant leur vie une estime que la mort et le temps viennent souvent affaiblir. Si cependant la considération publique a quelque prix, s'il est important d'encourager de nouvelles améliorations en agriculture en honorant la mémoire de ceux qui ont augmenté le nombre des plantes alimentaires, hâtons-nous d'attacher à leurs noms une juste célébrité: celle des bienfaiteurs des hommes ne peut être inférieure à aucune autre gloire.

CHANT X, page 215, vers 7e,

Aux conquérants du Nord dispute la Neustrie.

Philippe-Auguste, après son retour en France, ne songea point à de nouvelles expéditions en Orient. Son règne fut rempli par les soins qu'il donna au rétablissement de l'ordre public, à l'administration et à l'agrandissement de ses états.

Avant de triompher à Bouvines de la ligue formée contre lui, il fut successivement en guerre contre Richard et Jean-sans-Terre ; et ses victoires étendirent les limites du royaume, par l'acquisition qu'il fit de la Normandie, de l'Anjou, du Maine, de la Touraine et du Poitou.

La conquête de cette première province était très-avancée lorsque les Latins formèrent le second siége de Constantinople. La forteresse de Château-Gaillard, que sa situation sur un rocher escarpé faisait regarder comme le boulevard de la Normandie du côté de la France, fut emportée d'assaut; et cet avantage décisif facilita la réduction des villes qui se défendaient encore. Ce fait d'armes fut d'autant plus mémorable que Jean-sans-Terre avait fait les plus grands efforts pour secourir la place, et qu'elle fut défendue par Roger de Laci avec une extrême bravoure. Philippe vint lui-même ranimer les attaques vers la fin de février; et la forteresse fut prise trois semaines après.

CHANT XI, page 230, vers 3e,

Bientôt un aqueduc en prolonge le cours.

Tout le systême de la conduite des eaux destinées à l'usage de Constantinople a été développé avec beaucoup

d'habileté et d'étendue dans un ouvrage de M. le général Andréossi. On a suivi pour amener les eaux trois directions principales. L'un des embranchements vient de la vallée de Belgrade et suit les versants du côté du port; le second parcourt la sommité des collines et abreuve les parties de la ville les plus élevées; le troisième prend ses eaux dans les versants tournés vers la Propontide.

Les eaux de Belgrade arrivent à l'aqueduc de Justinien, qui traverse la vallée où coule le Cidaris. Ce monument, formé de deux rangs d'arcades, élevés l'un sur l'autre, a 109 pieds de hauteur et 720 de longueur. Il avait été dégradé par le temps; mais Andronic Comnène l'avait rétabli, vingt ans avant l'arrivée des Latins devant Constantinople.

L'aqueduc de Valens érigé en 366, près de deux siècles avant Justinien, est situé entre la troisième et la quatrième colline de cette capitale, et reçoit une grande partie des eaux destinées aux régions inférieures. Il est formé, comme l'aqueduc précédent, de deux rangs d'arcades; et quoiqu'on ait détruit une partie de l'étage supérieur qui soutient le canal des eaux, elles descendent et remontent les côtés de cette brèche, par un large siphon, à l'aide duquel l'aqueduc a conservé son ancien usage. Sa longueur actuelle est de 1884 pieds; sa hauteur est de 70.

Ce monument fut détruit sous le règne d'Héraclius, et Constantin monomaque le rétablit vers le milieu du onzième siècle.

Plusieurs grandes citernes servaient de réservoirs aux eaux que les aqueducs et les canaux avaient conduites à Constantinople. Quelques-unes de ces constructions souterraines sont encore conservées : la basilique est la plus grande de toutes. Celle des mille colonnes, qui est

voisine de l'hippodrome, a 180 pieds de longueur et 166 de largeur : les voûtes en sont soutenues par trois étages de colonnes de marbre : chaque étage a 224 colonnes; ainsi leur nombre total est moindre que le nom du monument ne le fait supposer.

On pouvait à son gré faire entrer l'eau dans ces souterrains et l'en faire écouler, et ces édifices somptueux purent avoir quelquefois d'autres destinations. On dévide aujourd'hui de la soie sous les voûtes des mille colonnes.

CHANT XII, page 251, vers 23e,

A ses côtés Rambaud pour charmer sa tristesse
Chante le souvenir des jours de sa jeunesse.

Rambaud de Vaqueiras s'était d'abord attaché à Guillaume de Baux, premier prince d'Orange : il passa ensuite en Italie près de Boniface marquis de Monferrat, qui devint son bienfaiteur; et il se perfectionna à sa cour dans les exercices militaires comme dans la poésie.

Ce troubadour fut élevé par Boniface au rang de chevalier : il l'accompagna dans toutes ses guerres d'Italie et de Sicile, partit ensuite avec lui pour la quatrième croisade, et mérita par ses services la haute faveur dont il continua de jouir.

Quelques passsages d'un éloge adressé par Rambaud au marquis de Montferrat pourront faire juger du caractère de son talent et des qualités de son protecteur.

« Je veux vous rappeler tous les hauts faits de vos pre- « mières campagnes. Donner des leçons est notre devoir; « et les faits éclatants de votre jeunesse doivent servir « d'instruction à ceux qui voudront entrer dans le che- « min de la gloire. Votre bravoure vous éleva tant qu'on

« vous loua comme seigneur.... Je vous ai vu marier plus « de cent jeunes filles à des comtes, à des marquis, à des « barons de haut rang, sans que jamais jeunesse vous fît « pécher avec aucune.... Tant de veuves et d'orphelins « vous ai-je vu consoler et tant de malheureux secourir « qu'ils devraient vous mener en paradis si par merci on « peut y entrer. Jamais homme digne de grace ne fut re- « fusé quand il vous la demanda; et, pour dire vrai, « Alexandre vous laissa, seigneur, sa générosité, Roland « le douzième pair son courage, et le preux Bérard sa « galanterie et son beau-parler. Dans votre aimable cour « règnent toutes les vertus, la magnificence des habits et « la beauté des armes, les trompettes, les jeux, les violons « et les chansons. »

La traduction de ce fragment des poësies de Rambaud est empruntée de l'histoire littéraire des troubadours.

CHANT XII, page 269, vers 9e,

De l'immense hippodrome ils assiégent l'entrée.

L'hippodrome est situé sur le penchant de la première des sept collines. D'immenses voûtes en avaient établi le nivellement, et il formait d'un côté une longue terrasse d'où l'on découvrait la Propontide : les degrés destinés aux spectateurs s'étendaient sur le côté opposé.

Ce monument, commencé par l'empereur Sévère, était orné de portiques et de statues : Constantin y rassembla les chefs-d'œuvre de l'Asie et de la Grèce, et il fut encore embelli par ses successeurs. Les dieux et les déesses du paganisme, les grands hommes, les athlètes des anciens gymnases, les autels votifs, toutes les statues que la religion ou l'admiration avait fait ériger eurent leurs places dans l'hippodrome. C'était dans ces

vastes théâtres, où pouvaient se rassembler à la fois cent mille spectateurs, que les anciens aimaient à déployer toute leur magnificence. Constantinople hérita en ce genre du luxe de Rome : la nouvelle capitale de l'empire s'enrichit des dépouilles de l'ancienne, et tous les tributs des conquêtes y furent portés.

De tous les monuments qui ornaient autrefois l'hippodrome, il ne reste plus aujourd'hui que l'obélisque de granit qui fut élevé sous le règne de Théodose, une colonne d'airain, formée de trois serpents entrelacés dont les têtes sont abattues depuis long-temps, et le noyau en maçonnerie d'un autre obélisque qui fut autrefois revêtu de plaques de bronze.

L'hippodrome servait aux combats d'animaux comme aux courses des chars, et il a conservé jusqu'à nos jours les traces de sa destination primitive. Quelques voûtes qui ont échappé aux dégradations de l'enceinte servent encore de loges aux animaux féroces; et l'on voit souvent des courses de chevaux dans ce vaste emplacement.

CHANT XIII, page 295, vers 23,

Et provoquant Baudouin d'une puissante voix :

Baudouin, comte de Flandres et de Hainaut, naquit en 1171. Ce grand-vassal de la couronne de France fut souvent en guerre avec son suzerain : Richard, roi d'Angleterre, rechercha son alliance contre Philippe-Auguste, dont il était également feudataire comme possesseur de la Normandie; et la réconciliation de Baudouin avec Philippe ne fut affermie qu'en 1200 par le traité de Péronne, où l'on régla les limites de la Flandres.

La croisade ouvrit bientôt à ce prince une nouvelle et

glorieuse carrière. Il se signala par sa valeur durant les deux siéges de Constantinople, fut chargé, suivant Nicétas, de l'expédition de Phinopolis, dont Villehardouin attribue cependant le commandement à son frère, donna des exemples de générosité envers ses ennemis, d'humanité dans la victoire, et mérita par l'éclat de ses qualités, que la noblesse de ses traits et la majesté de sa personne semblaient rehausser encore, le trône ou l'élevèrent les suffrages de l'armée.

Baudouin parcourut, après la prise de Byzance, les différentes parties de son nouvel empire; mais il ne devait pas jouir long-temps de la couronne; il fut attaque l'année suivante, près d'Andrinople, par toutes les forces du roi de Bulgarie, et après avoir combattu vaillamment, il fut accablé sous le nombre, et tomba au pouvoir de ses ennemis. On ne lui laissa la vie sur le champ de bataille, que pour lui faire subir ensuite le supplice le plus douloureux.

Villehardouin assistait à cette malheureuse journée; et Dandolo se joignit à lui pour sauver les débris de l'armée. Ce fut le dernier exploit d'une vie si glorieuse; le doge mourut l'année suivante.

L'histoire ne dit point que les Bulgares aient donné des secours à Murzufle; mais la guerre qu'ils eurent bientôt contre les Latins prouve avec quelle jalousie Johannice les vit établir en Orient. On n'a fait ici qu'avancer d'une année l'époque d'une rupture qui pouvait fournir à ce poëme de nouveaux épisodes.

CHANT XIV, page 135, dernier vers,

Au commerce du monde ouvrez un libre cours.

On peut fixer au commencement du treizième siècle

les grands progrès du commerce de l'Europe. Ils se développèrent d'abord en Italie. Les guerres contre Frédéric Barberousse y étaient terminées, et l'indépendance des villes liguées contre lui avait été reconnue en 1183 par la paix de Constance. Après cette grande époque, les campagnes furent mieux cultivées, les manufactures s'élevèrent, la navigation, qui embrassait toutes les parties de la Méditerrannée, fit refluer en Italie les principales richesses des nations environnantes.

L'impulsion qu'avait reçue le génie commercial de l'Italie ne fut pas ralentie par les guerres qui éclatèrent depuis : elles étaient passagères : une partie de la population suivait ses travaux quand l'autre combattait; et les importantes relations qu'entretenaient les villes commerçantes, le nombre de leurs comptoirs, les vastes entreprises de leur navigation faisaient que les malheurs de la guerre ne les privaient jamais que d'une partie de leurs ressources, à moins qu'on n'eût détruit la capitale même, où tous les éléments de leur force venaient se réunir.

Venise donna long-temps l'exemple de cette émulation commerciale; et la fondation de l'empire latin étendit encore sa puissance en Orient. Elle y reçut le prix des secours qu'elle avait donnés pour assurer la conquête. Candie et la plupart des îles de l'Archipel passèrent sous sa domination : Venise devint le centre du commerce de l'Europe : ces communications avec l'intérieur du continent et avec le Nord furent successivement établies par cette chaîne de villes anséatiques dont l'association puissante et généreuse opposa une digue à la barbarie, étendit au loin les progrès de la civilisation, et devint un bienfait pour l'Europe entière.

Venise perdit bientôt une partie des avantages qu'elle

avait acquis en Orient; et après la chute de l'empire latin, le retour des Paléologues à Constantinople rendit aux Génois les priviléges dont ils avaient été privés pendant soixante ans; mais ces déplacements de supériorité commerciale n'eurent pas un effet sensible pour les autres nations qui recevaient de l'un ou de l'autre peuple les productions de l'Orient. En changeant de mains, le mouvement de la circulation restait le même, et l'on trouvait sous un pavillon les ressources que l'autre n'offrait plus. Cet état de prospérité et de vie, auquel la fondation de l'empire latin contribua si puissamment, se prolongea et s'accrut d'age en âge, jusqu'au moment où la découverte du Nouveau-Monde et le passage du Cap de Bonne-Espérance étendirent la sphère du commerce, et préparèrent la décadence des peuples qui avaient joui de ce monopole pendant plusieurs siècles.

Cette longue durée d'avantages et de prééminence commerciale peut faire attacher plus d'importance à l'évènement qui en fut une des principales causes. On ne demandera plus si l'empire des Latins subsista longtemps; mais s'il a laissé des traces durables dans le commerce, les arts, les lois, les habitudes des peuples d'Europe, si cette influence n'a pas survécu à la domination, et si elle n'est pas encore attestée en Orient par ce nom de Francs que toutes les nations européennes s'honorent d'y porter.

FIN.

